



Livres & documents rares et précieux



Sommaire

Littérature : n° 1 à 15.

Théâtre et poésie : n° 16 à 25.

Histoire : n° 26 à 32.

Alchimie, ésotérisme, franc-maçonnerie et occultisme : n° 33 à 37.

Gastronomie, sciences et techniques : n° 38 à 41.

Curiosa et libertinage : n° 42 à 49.

Régionalisme : n° 50.

Dessins, gravures et livres modernes illustrés : n° 51 à 53.

Lettres et manuscrits : n° 8, 17, 23, 46, 52.

Marques de provenance ou envois remarquables : n° 2, 5, 8, 11, 13, 18, 24, 25, 26, 27, 29, 31, 32, 35, 39, 41, 47, 49, 50, 51.

Livres aux armes : n° 5 (*Ville d'Avignon*), 7 (*Pavée de Vandœuvre*), 24 (*Gomez de la Cortina*), 32 (*Caumartin*), 40 (*Roujault*), 48 (*Joffrey*).

Reliures : n° 17 (*Champs*), 18 (*Thibaron*), 21 (*Chambolle-Duru*).

Illustrations : n° 11, 14, 20, 21, 22, 27, 46, 48, 49, 51, 53.

Littérature

« *Les Liaisons dangereuses à Saint-Domingue* »

1. [Anonyme]. *La Mulâtre comme il y a beaucoup de Blanches. Ouvrage pouvant faire suite au Nègre comme il y a peu de Blancs*. Paris, Marchand, an IX-1803. 2 vol. in-12 de 264 pp. [i. e. 254, paginées 11-264] ; 302 pp. 2 gravures sur cuivre (en frontispice de chaque volume). Pleine basane fauve de l'époque, dos long décoré aux petits fers « en étoile » dorés, aux filets, roulette, filets et grecques dorés, pièces de titre et de tomaison en maroquin havane, simple filet d'encadrement à froid sur les plats, filet doré sur les coupes, tranches mouchetées de rouge. **1 400 €**

Edition originale rare.

L'ouvrage fut parfois attribué à Joseph La Vallée, auteur du *Nègre comme il y a peu de blancs*, roman contre l'esclavage qui connut un vif succès lors de sa parution en 1789.

La mulâtresse Mimi est tiraillée entre son amour pour Sylvain, libertin blanc, et les préventions d'alors contre les mariages mixtes. Epistolaire comme *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, *La Mulâtre*, donne une autre dimension au roman sentimental en dénonçant les préjugés racistes de l'époque.

Non répertorié au CCFR

Quelques taches et épidermures sur les plats, mors du plat supérieur ouvert sur 2 cm en queue au tome I, minimes taches sur les tranches de tête ; intérieur frais malgré de rares rousseurs et d'infimes mouillures. Exemplaire en bon état d'une édition rare.

Exemplaire bâlois du célèbre pasteur zurichois Gwaltherius avec quelques annotations de sa main

2. **Aristote ; Jean-Louis Vivès ; Philipp Melanchthon ; Simon Grynaeus ; Coelius Calcagninus.** *Aristotelis stagiritæ, Philosophorum omnium facile principis, opera quæ quidem extant omnia, latinitate veliam olim, vel nunc recens à viris doctissimis donata, & graecum ad exemplar diligentissime recognita. Accesserunt in singulos libros optimis ex autoribus argumenta, commentarii vice studiosis futura. Item Io. Ludovici Vivis Valentini, de libris Aristotelicis censura, nunc recens & nata [sic] & edita. Ad hæc De Vita Aristotelis, deque genere philosophiæ, ac scriptis eiusdem, commentatio doctissima, per Philippum Melanchthonem.* S. n. [Johannes Bebel], Basileæ [Bâle], septembre 1538. 2 tomes en 1 volume in folio de [6] ff., 843 pp.; [4] ff., 640 pp., 2 ff. bl. Le tome II a pour titre *Operum Aristotelis stagiritæ, partim ad graecum exemplar diligentissimè recognitorum, partim nunc primum latinitate donatorum, Tomus secundus. Adiecta est vita Aristotelis, deque genere philosophiæ ac scriptis eiusdem, commentatio doctissima, per Philippum Melanch[thonem]. Unà cum rerum & verborum hisce in libris omnibus memorabilium copiosissimo Indice.* Bois gravé aux armes de Bâle flanquées de deux basilics à la p. de t., plus de 60 schémas en bois gravés, nombreuses lettrines historiées et végétales. Reliure de l'époque en pleine peau de truie ivoire estampée à froid sur ais de bois biseautés en coupe, dos à 5 nerfs décoré de filets, simples et doubles sur les nerfs et entre-nerfs, et hachurés en queue et en tête, plats décorés en croix de

frises aux motifs d'arabesques, de profils et de pampres, le tout encadré par un double filet.
Trace de fermoirs. 2 500 €

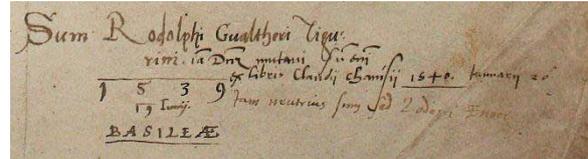


Une des nombreuses éditions des œuvres d'Aristote, celle-ci donnée par le bâlois d'origine strasbourgeoise Johannes Bebel (VD 16 l'attribue cependant à J. Oporinus). Adams cite un troisième tome de 555 pp., alors que Graesse ne cite que ces deux tomes seuls.

Avec au tome I, une adresse au lecteur de Simon Grynæus suivie d'une classification des œuvres d'Aristote, une critique de Jean-Louis Vivès et la table des matières, une épître au lecteur de Coelo Calcagnini précédant sa traduction du « De Coloribus » ; au tome II, un opuscule de Théophraste sur la Physique, le registre des signatures et le colophon. Les traductions sont, entre autres, de Guillaume Budé, Joanne Argyropilos, Georgius de Trapezunte, Leonardo Arétino, Alexandre Paccino et Bessarion. Les introductions sont signées Ange Politien, Raphaël Volaterra, Théodore Gaza, Nicolas Léonicus, Simon Grinæus...

Jean-Louis Vivès (Valence, 1492-Bruges, 1540) théologien, philosophe et pédagogue espagnol, fut l'un des représentants de l'humanisme nordique. Il attaqua l'œuvre d'Aristote et la dévotion de ses contemporains pour les écrits du philosophe, et tenta de réconcilier la pensée classique avec l'influence chrétienne. **Philipp Melancthon** (Bretten, 1497-Wittenberg 1560), humaniste, théologien et réformateur allemand. *De Vita Aristotelis* a été rééditée à Bâle en 1548. **Simon Grynæus** (Veringendorf, 1493-Bâle, 1541), théologien humaniste partisan de la Réforme, fut condisciple et ami de Melancthon, enseigna à Wittenberg, à Heidelberg, puis à Bâle dès 1529 où lui fut confiée la chaire de grec et de théologie ; il y fit des conférences sur la *Rhétorique* d'Aristote. Il propagea la Réforme dans le Wurtemberg et fut l'un des rédacteurs de la Première Confession helvétique. Il partageait le point de vue de Zwingli sur l'Eucharistie. **Coelio Calcagnini** (Ferrare, 1479-id., 1541), humaniste, poète, astronome et diplomate italien, fut estimé d'Erasmus et de Rabelais. En tant qu'astronome, il est considéré comme un précurseur de Copernic. Sa traduction du traité sur les couleurs d'Aristote eut beaucoup de succès et connut de nombreuses rééditions dès 1544 (Froben, Bâle).

Ex-libris ms. à la p. de t. de Rodolphe Gwalther daté de Bâle, 19 juin 1539 : « *Sum Rodolphi Gualtheri Tigurini / 1539 / 19 Junij. / BASILÆ* », ●de Claude Chanisius, acquisition datée du 20 janvier 1540 (suite à un échange contre 2 *Adages* d'Erasmus ?) et avec quelques notes de sa main au « De Anima » (I, 467), ●de la Communauté des Hermières, ●de A. L. N. Meunier (peintre ?) daté 1791 et ●d'Antoine Jurgens, prêtre, daté 1934.



Rodolphe Gwalther (Zurich, 1519- id., 1586), gendre de Zwingli, dont il diffusa la pensée par ses traductions en latin, fut pasteur à Saint-Pierre de Zurich en 1542, doyen du chapitre en 1546, et successeur de Bullinger comme premier pasteur du Grossmünster en 1575. **Entre 1538 et 1541, Gwalther étudia à Bâle, où il acquit sans doute cet exemplaire d'Aristote qu'il a annoté : début de la préface de Théodore Gaza au « De Animalibus » (I, 565 et 566).** Gaza en reçut pour tout remerciement le prix de la reliure, que ce pape lui fit rendre (voir *infra* la note recopiée par Meunier). Aristote, dans le second livre de sa physique, dit que tout ce que fait la nature, elle le fait pour quelque fin, et que cependant elle ne fait rien à dessein, c'est-à-dire, avec préméditation, avec connaissance, avec raison. Gaza soutint cette thèse contre Pléthon vers 1460. **Quelques notes manuscrites de Gwalther se trouvent également à la célèbre traduction de « La Politique » par Leonardo Arétino (II, 128).**

La communauté des Hermières est une abbaye d'hommes, de l'ordre des Prémontrés, dans la Brie française, située dans la forêt de Crécy, fondée vers 1160 par un nommé Regnaud, avec Thibaud, comte de Champagne comme bienfaiteur. En 1525, elle fut mise sous le régime des abbés commendataires, et réformée en 1572. Edme Pirot, docteur en Sorbonne, y fut placé comme abbé en 1681 par Louis XIV. L'abbaye fut détruite à la Révolution.

A. Meunier a annoté abondamment l'« Histoire des animaux » en renvoyant à Buffon. Sur un morceau de papier verger se trouve une note de sa main qui reproduit ces lignes de d'Alembert : « *Le savant et pauvre Théodore de Gaza ayant dédié au pape Sixte IV sa traduction du livre d'Aristote sur les animaux, en reçut pour tout remerciement le prix de la reliure, que ce pape lui fit rendre./.* » (Note I sur l'Eloge de Danjeau in *Histoire des membres de l'Académie française...* Amsterdam, Moutard, 1787, t. III, p. 502)

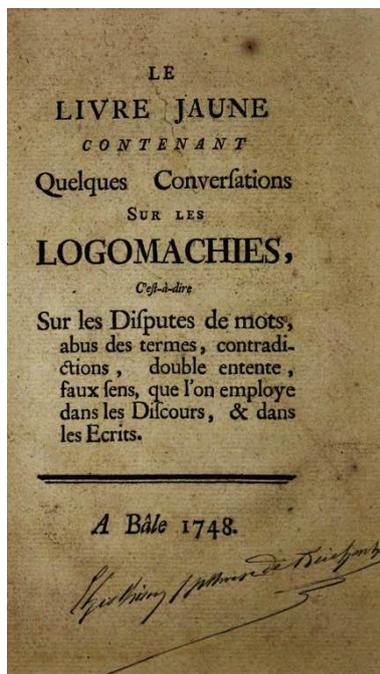
Des lettrines représentent des scènes d'activité paysanne (chasse, pêche, vendange...), des putti, et 3, probablement plus anciennes, des scènes religieuses (dont lettre Q : « Adam et Eve chassés du Paradis »).

VD 16, A 3282 ; Adams, A 1741 ; Graesse, I, 215.

Petites galeries de vers sur les plats, assez nombreuses sur le plat inférieur, usure aux coins avec, au plat inférieur, un petit manque de peau et de bois au coin et à la coupe supérieurs, coiffé de tête arasée avec une légère perte de peau, et quelques griffures, la reliure est néanmoins solide et en bon état ; mouillures marginales en début et fin d'ouvrage, déchirure en coin à la page de garde, rares rousseurs, tache marginale en I, ii3, petite tache d'encre au coin inf. droit en I, tt2-uu4, taches rousses en II, O4-P6, galeries de vers en II, L-O et de Y à la fin de l'ouvrage ; exemplaire assez propre cependant.

**Rare édition sur papier jaune,
« l'on prétend qu'il n'y en a eu qu'un cinquantaine de tirés ».**

3. [Bazin, Gilles Augustin ou Claude de Boze?]. *Le Livre Jaune contenant Quelques Conversations sur les Logomachies, c'est-à-dire sur les Disputes de mots, abus des termes, contradictions, double entente, faux sens, que l'on employe dans les Discours, & dans les Ecrits.* Bâle, s. n., 1748. In-8° de [22], 184 pp. Entièrement sur papier jaune, imprimé à grandes marges. Bandeau et cul de lampe. Demi-basane fauve à coins romantique, dos long richement orné de motifs floraux de part et d'autre du titre, le tout estampé à froid, large filet à froid sur les plats et les coins, tranches mouchetées, gardes en papier imprimé à motif de coraux rouges entrelacés. 400 €



Edition originale. « L'on prétend qu'il n'y en a eu qu'un cinquantaine de tirés » (Brunet). Quérard, Graesse et Barbier s'accordent eux aussi sur la rareté de l'ouvrage, contrairement à Brunet. Quant à son auteur, Graesse l'attribue à Claude Gros de Boze, membre de l'académie française, Brunet à Boze et à Bazin tout en précisant que « *Le Livre jaune* a été l'objet de deux articles assez étendus dans un ancien ouvrage périodique intitulé le *Conservateur*, décembre 1757 et juin 1760 ; au commencement du second, il est dit que M. de Boze, l'auteur de cet ouvrage, n'en fit tirer que cinq ou six exemplaires ; mais cela n'est pas exact. » Quérard et Barbier, quant à eux, l'attribuent à Gilles Auguste Bazin (Paris, 1681-1754), docteur en médecine, correspondant de l'académie des sciences. « Quelques bibliographes donnent cet ouvrage à G. A. Bazin, et ils me semblent avoir raison. On sait en effet que Bazin distribuait cet ouvrage à ses amis. Dans mon exemplaire, l'épître dédicatoire à M. de (Corberon) est signée à la main *Bazin*. / Au mois de juin 1748, Bazin envoya ce livre comme son ouvrage à l'académie de La Rochelle. / Voy. Du Roure, " *Analecta biblion*", tome II, p. 444. » (Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, II, 1331).

Avec dédicace et avertissement dans lequel l'auteur préconise l'impression sur papier de couleur, moins fatiguant pour la vue, et plus favorable aux manufactures françaises au détriment des papeteries hollandaises. *Le Livre jaune* contient quelques conversations sur les logomachies, c'est à dire sur les disputes de mots, abus de formes, contradictions, double entente, faux

sens, et que l'on emploie dans les discours et dans les écrits. « J'ai remarqué comme vous, que le monde est souvent la dupe des termes. C'est un malheur que j'attribue à l'indigence des langues, qui n'ont pas assés de mots propres, de ces mots qui ne présentent qu'un seul objet, ou un sentiment unique ; & qui excluent toute autre interprétation que celle que l'on veut faire entendre » (pp. 12-13). Ces mal-entendus sont sources de désaccords, de conflits, voire de guerres qui n'auront de fin que lorsqu'on se sera entendu sur le sens des mots.

Ex-libris ms. « *J Missner* » à la 2^{ème} p. de garde, « *Christian Missner de Reichenbar* » au titre et « *Jules de Missner* » à la 1^{ère} p. du texte.

Brunet, III, 1129 ; Graesse, I, 516 ; Quérard, I, 516 (Boze) et I, 489 (Bazin) ; Barbier, II, 1331 ; du Roure : *Analecta biblion*, II, 444.

Cahier B uniformément bruni, quelques rousseurs, larges aux 6 dernières pages, a servi d'herbier pour 3 plantes dont quelques feuilles ont gardé l'empreinte. Usures d'usage aux coins. Bon exemplaire cependant.

« *Un fond de philosophie pratique propre à inspirer des sentiments essentiels au bonheur* »

4. **Benoist, Françoise-Albine.** *Agathe et Isidore*. A Amsterdam et à Paris, chez Durand, 1768. 2 vol. in-12 de XII, 304 pp ; 303, [1 bl.] pp. Titre à encadrement, bandeaux. Plein veau fauve marbré de l'époque, dos long richement fleuroné aux filets et aux petits fers dorés, pièce de titre en maroquin rouge, filet doré sur les coupes, tranches rouges. **750 €**

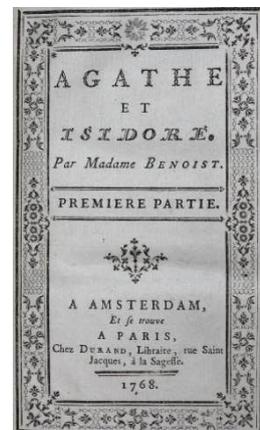
Edition originale rééditée en 1769, chez Van Duren, à La Haye et Francfort, sous le titre *Les Aventures du beau cordonnier, ou les Amours d'Isidore, né marquis D ***, et de la vertueuse Agathe veuve du marquis d'Olfonte*.

Françoise Benoist ou Benoît, née Albine Puzin de La Martinière (Lyon, 1724-id. 1789 ou 1809) fut une journaliste et romancière française. Madame Roland la dépeint ainsi vers 1770: « Madame Benoît avait été belle ; les soins de la toilette et le désir de plaire, prolongés au delà de l'âge qui assure d'y réussir, lui valaient encore quelques succès. Ses yeux le sollicitaient avec tant d'ardeur, son sein toujours découvert jusqu'au delà de cette petite rose dont la fleur se réserve ordinairement pour les secrets mystères palpitaient si vivement pour les obtenir, qu'il fallait bien accorder, à la franchise du désir et à la facilité de le satisfaire, ce que les hommes accordent ailleurs si aisément dès qu'ils ne sont pas tenus à la constance. [...] Je ne fus pas moins frappée de l'encens poétique qui lui était prodigué et des expressions de sage Benoît, chaste Benoît, plusieurs fois répétées dans ces vers, qui lui faisaient porter de temps en temps devant ses yeux un modeste éventail, tandis que quelques hommes applaudissaient avec transport à des éloges qu'ils trouvaient sans doute bien appliqués. » (*Mémoire de Madame Roland*, Paris, Plon, 1905, t. II, pp. 148-149). Madame Roland note également que « fixée à Paris » (vers 1765), « elle y faisait des vers et des romans, quelquefois sans les écrire, donnait à jouer, et voyait des femmes de qualité, qui payaient, en présents d'argent ou de chiffons, le plaisir d'avoir à leur table une femme bel esprit ». D'après de nombreux témoignages, son talent était d'avantage inné que le fruit de longues études. Bachaumont, précise que dans son premier roman « tout ressent[ait] le ton de la bonne compagnie » (II, 280). Féministe modérée, elle écrivait dans son Journal : « Pourvu que l'Etat ni leurs maris n'y souffrent point, qu'elles donnent des citoyens à la patrie, je crois qu'elles peuvent se livrer à la gloire de donner des enfants à la République des Lettres ». Féministe modérée, elle note dans son Journal en forme de lettres, mêlé de critiques et d'anecdotes : « Pourvu qu'elles donnent des citoyens à leur patrie, et que l'Etat, ni leur mari ne souffrent point de leur manie, je crois qu'elles peuvent se livrer à la gloire de donner des enfants à la République des Lettres » (4^{ème} lettre). Enfin, Madame Benoît, dont l'art de plaire a guidé toute la vie, fut célébrée dans *Le Journal des Dames*, en juillet 1761, par Monsieur de Campigneulles :

« Belle Benoist, l'art de plaire
Dont tu scais si bien parler,
A cessé d'être un mystère ;
C'est l'art de te ressembler. »

Dans la préface d'*Agathe et Isidore*, l'auteur prend paradoxalement la défense du roman épistolier, qu'elle délaisse ici en faveur du roman en récit pour se conformer au goût de son siècle et éviter ainsi « les injustices, les tracasseries littéraires » ; style qu'elle définit dans l'Avis nécessaire qui suit : « Il nous semble que la peinture des mœurs doit être la baze d'un Roman, & que les malheurs & les délices de l'amour n'en doivent être que les accessoires. [...] il faut rassembler dans un même tableau tous les traits propres à toucher chacun selon son goût, son caractère, ou sa position.»

Agathe et Isidore associe le style tragique, courtois, sentimental et précieux, satire involontaire de ces héritages littéraires. « Ce roman est un composé d'utiles et d'agréables men-songes, présentés sous les traits de la vérité ; la morale y est toujours en action, et il y règne un fond de



philosophie pratique propre à inspirer des sentiments essentiels au bonheur. » (*Revue des Romans*, 1839).

Ex-libris ms. sur la contre-garde : « *Villiers. De la Bib[liothèque] de m. le m[arquis] de Billy.* » De la famille de Catherine Villiers de Billy (1682-1758), femme de lettre française ?

Quérard, I, 274 ; Cioranescu, 11 152.

Usure d'usage aux coins, frottements avec infimes pertes de peau sur les plats, petite galerie de vers au dos, intérieur très frais.

Aux armes de la ville d'Avignon

5. **Berthier, Guillaume François.** *Les Pseaumes traduits en français, avec des notes et des réflexions, par le P. G. F. Berthier. Troisième édition, revue et corrigée avec plus de soin.* Avignon, Laurent Aubanel, 1817. 6 vol. in-12 de IV, 512 pp. ; 476 pp. ; 552 pp. ; 488 pp. ; 632 pp. ; 549, [1] pp. Pleine basane fauve marbrée de l'époque, dos long richement décoré aux filets, roulettes et petits fers « à la corne d'abondance » dorés, pièce de titre et de tomailson en maroquin émeraude avec reprise du petit fer « à la corne d'abondance » sur la pièce de tomailson, armes de la ville d'Avignon dorées sur les plats encadrées d'un filet et d'une roulette dorés, roulette dorée sur les coupes, toutes tranches citron. **120 €**

La 1^{ère} édition date de 1785 et fut suivie de nombreuses rééditions.

Ex-dono ms. au tome I : « *témoignage de satisfaction de reconnaissance et d'amitié, offert à Monsieur Charpy Docteur chirurgien du collège Royal d'Avignon. le 27 août 1822 / Le Proviseur/ L'abbé Vachier.* » Tampon humide du collège royal d'Avignon.

Guillaume François Berthier, (Issoudun 1704 - mort en 1782), est un jésuite français. Il professa les humanités à Blois, la philosophie à Rennes et à Rouen, puis la théologie à Paris, et rédigea de 1745 à 1763 le *Journal de Trévoux*. Il eut de vifs démêlés avec les encyclopédistes, dont il avait hardiment censuré les écrits et avec Voltaire qui publia la *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier*, opuscule pamphlétaire en riposte à la suspension de l'*Encyclopédie* (6 février 1759). A la fin de 1762, le Dauphin fit nommer Berthier garde de la Bibliothèque royale, et adjoindit à l'éducation du duc de Berry (futur Louis XVI) et de Monsieur. Après la dissolution de la Société des Jésuites, il alla se fixer à Offenbourg rentra en France au bout de 10 ans et se fixa à Bourges. Il a continué l'*Histoire de l'Eglise gallicane* commencée par le Père Jacques Longueval, et a composé une *Réfutation du Contrat social*.

Jean Vachier de Flayosc (1764-1841), nommé professeur agrégé de philosophie à Marseille en 1813, enseigna cette matière au lycée de la cité phocéenne de 1817 à 1819, et fut par la suite proviseur du collège royal d'Avignon (l'actuel *Petit Lycée Frédéric Mistral*) jusqu'en 1827 ; on lui doit à ce titre une instruction sur le Jubilé pour les élèves du collège, éditée chez Guichard aîné en 1826. L'abbé Vachier fut ensuite inspecteur de l'Académie de Montpellier, auprès du recteur Victor Marie de Bonald en 1829. Il est également l'auteur de *Relation de la Mission des prisons d'Aix*, Aix, G. Mouret, 1820, 8°.

Claude Charpy fut chirurgien en chef des Invalides à Avignon et chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur. (*Annuaire de l'état militaire de France pour l'année 1830*. Paris, Levrault, 1830, p.607).

Déchirure p. 437 du tome IV sans perte de texte. Quelques rares épidermures et taches sur les tranches. Les armes sont frappées horizontalement sur le plat sup. du t. VI, alors qu'elles le sont verticalement sur tous les autres plats ; certaines bavent légèrement.

« *Mis à l'index* »

6. **Boulanger, Nicolas Antoine-[Paul Henri Thiry Holbach (baron d')-Denis Diderot]**. *L'Antiquité dévoilée par ses usages, ou Examen critique des principales Opinions, Cérémonies & Institutions religieuses & politiques des différents Peuples de la Terre*. Amsterdam, Marc Michel Rey [i.e. Paris, d'Holbach], 1768. 3 vol. petit in-8° de XII, 388 pp. ; 387, [1 bl.] pp. ; 399, [1 bl.] pp. ornement typographique à la p. de t., modestes bandeaux et culs de lampe. Plein veau fauve marbré de l'époque, dos long richement fleuroné de filets, roulettes, et petits fers dorés, pièces de titre et de tomaison en maroquin rouge, filet doré sur les coupes, tranches rouges. **220 €**

1^{ère} réédition de l'édition originale publiée en 1766 chez le même éditeur. « Ouvrage posthume, publié par le baron d'Holbach, et qui fit beaucoup de bruit à la fin du XVIII^e siècle. » (Darbon)

Avec une table en tête de chaque tome et un avant-propos.

Nicolas-Antoine Boulanger (Paris, 1722-id., 1759), ingénieur, homme de lettres et philosophe, est l'auteur de plusieurs articles de l'Encyclopédie (« Corvée », « Déluge », « Langue hébraïque », « Économie politique » entre autres) ; Diderot, tout en faisant son portrait dans l'*Extrait d'une lettre écrite à l'éditeur sur la vie et les ouvrages de Mr. Boulanger* qui sert de préface à *L'Antiquité dévoilée*, a peint le Philosophe idéal ; « On lit, à la tête de son livre, un précis de sa vie, esquissé fort à la hâte par M. Diderot ; ce précis est intéressant (Grimm : *Correspondance littéraire*). (Cf. Sadrin, Paul. *Diderot et Nicolas-Antoine Boulanger*. In : *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 4, 1988. pp. 42-47).

L'Antiquité dévoilée, qui avait d'abord circulé en manuscrit sous le titre de *Nouvelle manière d'écrire l'histoire*, est attribuée dès le XIX^e siècle à d'Holbach, qui avait sans doute remanié le texte de Boulanger avec l'aide probable de Diderot. Celui-ci en a fait le commentaire dans sa *Lettre sur l'examen de l'Essai sur les préjugés*. « On aperçoit beaucoup de lueurs, mais on n'en sent pas tous les résultats » (Grimm : *Correspondance littéraire*). Toutes les religions et croyances sont présentées, et cet « examen critique » montre que les religions doivent leur existence à la crainte de la mort et de l'au-delà, et leur pérennité à l'intolérance, à la superstition et au despotisme religieux. Darbon précise que « plusieurs chapitres sont consacrés aux mystères d'Eleusis, au Sabianisme ou culte des astres, aux idées astronomiques et astrologiques des Anciens, aux terreurs causées par les éclipses, les comètes et autres phénomènes de la nature. » Caillet précise que c'est « un intéressant ouvrage sur les différents cultes ». Il est à noter que l'ouvrage définit pour la première fois l'idée de « civilisation ». Il fut interdit par décret du 20 janvier 1823. (Bujanda : *Index librorum prohibitorum: 1600-1966*, p. 157)

Dorbon, 458 (éd. 1772) ; Caillet, 1530 (ne cite pas cette édition) ; Brunet, I, 1170.

Coiffes arasées, usure aux coins, petits accidents aux mors du tome III, quelques minimes galeries de vers au dos ; intérieur très frais.

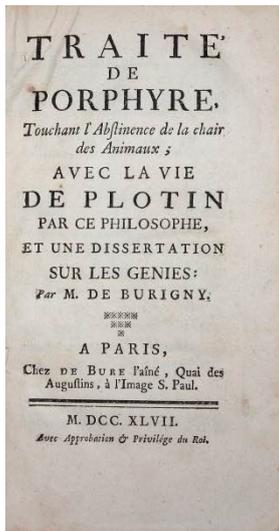
« *Un des premiers traités sur le végétarisme,
faux armes de Pavée de Vandœuvre* »

7. **Porphyre – Jean Levesque de Burigny**. *Traité de Porphyre Touchant l'Abstinence de la chair des Animaux ; avec la vie de Plotin par ce philosophe, et une dissertation sur les génies*. Paris, de Bure l'aîné, 1747. Avec approbation et privilège du Roi. In-12 de 11, [1 bl.], 498, [5, 1 bl.] pp. Bandeaux, culs de lampe, lettres ornées. Plein veau fauve marbré de l'époque, dos à 5 nerfs richement fleuroné, pièce de titre en maroquin havane, filets dorés sur les coupes, armes dorées sur les plats, tranches rouges. **350 €**

Edition originale aux armes de la famille Pavée de Vandœuvre : "au chef d'or au paon au naturel d'azur chargé d'une croisette d'argent accostée de deux étoiles d'or écartelé d'azur à trois chevrons d'or".

Avec une préface, la vie de Porphyre, une table des matières sous forme d'index et une liste d'errata.

Jean Levesque de Burigny (Reims, septembre 1692-Paris, 8 octobre 1785), historien français, eut de nombreuses relations avec les écrivains de son temps (Voltaire, Saint-Hyacinthe). Il fut reçu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1775. Une traduction fort médiocre du *Traité de Porphyre* avait été réalisée par Maussac au siècle précédent (*Porphyrius, De l'abstinence pythagorique, trad. du grec par de Maussac; ensemble la vie de l'empereur Alexandre Sévère, trad. du latin de Spartian, par le même*, Paris, P. Chevalier, 1622, in-8°). L'ouvrage de Burigny fut favorablement accueilli :



« ... M. de Burigny n'est pas de ces Traducteurs qui se passionnent outre mesure pour leurs originaux, il rend au sien une justice exacte, & il en parle en critique également désintéressé & judicieux. Nous ne regardons ce Traité, dit-il dans sa préface, "que comme une Dissertation curieuse remplie de paradoxes, dans laquelle on trouve des faits singuliers, des raisonnements bizarres, mêlés de quelques principes que la Religion ne désavouerait pas"... » (*Le Journal des Sçavans*, Paris, Quillau, 1747, janvier 1747, pp. 690-695). Cet écrit majeur de Porphyre (v. 234 -305), en quatre livres, est l'un des deux ouvrages antiques traitant du végétarisme. Alors que Plutarque, dans son *S'il est loisible de manger chair*, propose le végétarisme dans un souci de justice envers les animaux, Porphyre, lui, choisit de refuser de manger la viande des animaux pour dépasser l'emprise de l'instinct carnivore du corps et du plaisir sensuel qui s'y rattache afin de s'unir à Dieu. « ... l'usage de la viande est contraire à la tempérance, à la frugalité & à la piété, qui nous

conduisent à la vie contemplative » (p. 175). Elève de Plotin, le fondateur du néo-platonisme, Porphyre avait rédigé une vie de celui-ci vers 301 ; c'est lui qui réunit les 54 traités de son maître sous le titre des *Ennéades*. C'est par lui que le néoplatonisme va passer en milieu chrétien, via Marius Victorinus, jusque chez saint Augustin.

La vie de Plotin (pp. 327 à 380) et la *Dissertation sur l'existence des Génies* (pp. 381 à 460), reçurent également un bon accueil : « La *Vie de Plotin*, quoique fabuleuse, se lit avec intérêt [...] dans la Traduction française de Burigny. » (*Biographie universelle...*, Paris, Michaud, 1823, vol. XXXV, p. 246). « M. de Burigny a joint [...] une Dissertation sur l'existence des Génies dans laquelle il rapporte ce que les peuples les plus célèbres & ce que les philosophes en ont pensé. » (*Le Journal des Sçavans*, id., p. 695). Guillaume-Gabriel Pavée de Vandœuvre (Paris, 1779-Troyes, 1870), député de 1820 à 1824 et de 1827 à 1837, baron d'empire et pair de France. Il contribua à l'établissement de la monarchie de Louis-Philippe, opina avec la majorité conservatrice, et le gouvernement de juillet l'appela, le 3 octobre 1837, à siéger dans la Chambre des pairs. La révolution de février 1848 le rendit à la vie privée. Il fut conseiller général et député de l'Aube et officier de la Légion d'honneur. (A.Robert et G.Couigny : *Dictionnaire des parlementaires français comprenant tous les membres des Assemblées françaises et tous les ministres français, depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889*, Paris, Bourloton, 1891.)

Cioranescu, 40 141 ; Quérard, VII,282 ; Vicaire, 704. Grand armorial de France, V, 228 ; Rietstap, II, 398.

Minimes restaurations discrètes à la reliure, bel exemplaire.

« De la bibliothèque de F. Z. Collombet, érudit lyonnais d'origine franc-comtoise, avec ses annotations et lettres d'auteurs célèbres »

8. Quatre exemplaires ayant appartenu à François-Zénon Collombet et annotés de sa main, dont plusieurs truffés de lettres d'auteurs célèbres (Nodier, Lamartine, Sainte-Beuve, Lamennais, Boissonade ...). 3 500 €

François-Zénon Collombet (Mièges, 1808-Lyon, 1853), historien et théologien ultramontain naquit dans une famille jurassienne aisée. Après d'excellentes études classiques, il suivit les cours de théologie au séminaire Saint-Irénée de Lyon. Grâce à un héritage, il put dès lors se consacrer à la piété et à l'étude, défenseur acharné de l'Eglise et de la foi en butte aux attaques des libéraux. Latiniste et helléniste remarquable, il s'attacha à diffuser les auteurs chrétiens, soit par des traductions, soit par des ouvrages historiques consacrés à l'antiquité, avec notamment J.F. Grégoire, son camarade d'études qu'il avait connu au séminaire de Belley et qui fut son collaborateur constant ainsi que son ami le plus intime jusqu'à ses derniers jours. Collombet publia dans la *Revue du Lyonnais* de nombreux articles consacrés à l'histoire locale. Personnage incontournable de la vie

intellectuelle et religieuse lyonnaise, il sut, malgré son appartenance au courant ultramontain et sa défense acharnée des jésuites, tisser des relations cordiales, voire amicales, avec nombre de personnalités du monde littéraires, tels Lamartine, Nodier, Sainte-Beuve ou Lamennais. Les lettres qui truffent ces exemplaires en témoignent ; Collombet les avaient reçues en remerciement de l'ouvrage qu'il leur avait adressé.

Emile Fourquet : *Les Hommes célèbres et les personnalités marquantes de Franche-Comté du IV^e siècle à nos jours*, Besançon, Séquania, 1929, p. 360 ; *Dictionnaire des lettres françaises, le dix-neuvième siècle*. Paris, Fayard, 1971, art. de Pierre Sage, t. I (A-K), p. 258 ; Jean-Marie Mayeur, Xavier de Montclos : *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, volume 6*, Beauchesne, 1994, pp. 122-123.)

I. **Pindare. Les Odes Pythiques de Pindare, traduites, avec des remarques, Par M. Chabanon, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, & de l'Académie de Lyon.** Paris, Lacombe, 1772. In-8° de 63, 1 bl., 347, [1] pp. Texte en grec avec la traduction en regard. Ornement typographique à la p. de t., culs de lampe, exemplaire à grandes marges. Plein veau fauve marbré de l'époque, dos long richement fleuroné aux filets, roulettes et petits fers dorés, pièce de titre en maroquin havane, roulette dorée sur les coupes, toutes tranches rouges.

Une des nombreuses éditions de Pindare, celle-ci revue par Chabanon (Saint-Domingue, 1730-Paris, 1782). Auteur tragique médiocre, traducteur et imitateur en vers du latin, musicographe, « il eut plus d'esprit que de talent, a dit Fontanes ». Il fut l'ami de Voltaire, qui le soutint à l'Académie où il remplaça Foncemagne à le 16 décembre 1779 et fut reçu par le maréchal de Duras le 20 janvier 1780. Il avait été nommé à l'Académie des Inscriptions en 1760. Il fut favorable aux idées de la Révolution. (Source : *Académie française*).

Au contre-plat, Collombet a écrit le commentaire suivant daté de 1849: « Rochefort et la Porte du Theil avaient-ils bien revu cette traduction (voir à la fin), qui présente tant de fautes, quand on compare les travaux modernes de Gisten[?], la version de F. Colin (Strasbourg, 1841, in-8°) et celle de Sommer, un peu faite sur la précédente ? » Rochefort et la Porte du Theil avaient été chargés par l'Académie d'examiner l'ouvrage, et en avaient approuvé l'impression, comme en témoigne l'extrait des registres de l'Académie imprimé en fin de volume. **Le jugement sévère porté par Collombet est pleinement justifié en considération de ses nombreuses annotations marginales.**

Ex-libris manuscrit de Collombet au contre-plat.



Brunet, IV, 662.

Epidermures et usures d'usage aux coins, mors fendu sur 2 cm. en queue du plat sup., charnières fendillées ; intérieur très frais cependant. Exemplaire intéressant.

II. **F.-Z. Collombet - J.-F. Grégoire. Œuvres de St Vincent de Lerins et de S^t Eucher de Lyon ; traduction nouvelle, avec le texte en regard, notes et préfaces.** Lyon, Rusand ; Paris, Poussieltgue-Rusand, 1834. In-8° de 445, [1 bl., 1, 1 bl.] pp. Demi-veau fauve glacé à coins de l'époque, dos à 4 faux nerfs orné d'un décor romantique doré avec un grand fer central mosaïqué de maroquin rouge, titre doré, toutes tranches rouges marbrées de bleu.

Edition originale. Exemplaire de l'auteur, avec ses annotations, et truffé de 3 lettres autographes de Lamennais (2) et de Sainte-Beuve, dédicataires respectivement de l'un et l'autre ouvrage, datées du 28 juillet au 15 août 1834.

Les deux ouvrages, le *Commonitorium* de Saint Vincent et les *Laudes Eremiti et Contempti Mundi* de Eucher s'ouvrent par une préface de l'auteur suivie d'une bibliographie des textes et se concluent par des notes, avec à la fin de *S^t Eucher*, une postface et une table des matières.

Saint Vincent (Vème siècle) est un écrivain ecclésiastique, issu d'une famille illustre des Gaules. Quatre ans après le concile d'Ephèse (435), il rédige le *Commonitorium*, ouvrage contre les hérésies où il énonce les critères qui permettent de savoir si une doctrine est orthodoxe ou hérétique. Il prend position contre les thèses de Saint Augustin au sujet de la grâce ; il affirme que la grâce de Dieu coopère avec

l'homme. Cette dernière position est condamnée, sous le nom de semi-pélagianisme, lors du concile d'Orange en 534.

Saint Euchère de Lyon (370-449), issu d'une grande famille gallo-romaine et riche propriétaire en pays d'Aigues, fut sénateur d'Aquæ Sextiæ, puis moine à Lérins, ermite dans le Luberon puis évêque de Lyon de 435 à 449. Un an après son retour des îles de Lérins, il composa de *Laudes Eremi* pour louer les bienfaits de la solitude et chanter la gloire de son abbaye. Trois ans plus tard, en 430, afin de convertir son cousin païen le patrice Valérien, il écrivit de *Contempti Mundi*.

Estafilade en queue du dos, coiffe de tête arasée, mors fendus, épidermures, usures aux coins ; des rousseurs. **Les pages de garde ainsi que 5 ff. volants (en excellent état), glissés dans l'exemplaire, sont couverts de notes relatives aux ouvrages et à une bibliographie (« éditions oubliées »).**

Lettres autographes signées :

Lettre I : Lamennais, Félicité Robert de (Saint-Malo, 1782-Paris, 1854). Ecrivain, prêtre et philosophe français.

L.A.S., La Chênaie, le 28 juillet 1834. A Monsieur J. F. Grégoire [et Collombet]/ chez M. Sauvignot, libraire, rue Mercière, n° 99 / Lyon. (Cachet de la poste : « Dinan, 29 juillet 1834 »). 1 p. in-8° sur une feuille de papier jauni pliée en deux.

« La Chênaie, le 28 juillet 1834.

Votre lettre, Messieurs, a devancé le volume qu'elle m'annonce, mais celui-ci ne tardera certainement pas à me parvenir si vous avez choisi la voie de la poste pour me l'envoyer. Je vous remercie de l'un et de l'autre. Quant au second tome de Salvien, je ne l'ai point reçu, à mon grand regret, car je désirerais beaucoup avoir ce bel ouvrage complet.

Continuez, Messieurs, vos utiles travaux. En des temps si passionnés, si troublés, c'est aussi un refuge que le passé, une sorte de port d'où l'on n'entend le bruit des tempêtes que dans le lointain. Tout est calme sur la rive des ports, et c'est pourquoi tant d'âmes aspirent à y aborder.

Agréer, Messieurs, l'expression de ma haute estime, de ma gratitude et de mes sentiments dévoués ;

F. de la Mennais. »

Lettre II : Lamennais, Félicité Robert de.

L.A.S., s. l. [La Chênaie], s. d. [août 1834]. A Monsieur F. Z. Collombet [et Grégoire]/ rue St. Dominique, 11 / Lyon. (Cachet de la poste : « 13 août 1834 »). 2 pp. in-8° sur une feuille de papier jauni pliée en deux.

« J'ai reçu, Messieurs, Vincent de Lerins et le second volume de Salvien, et je vous en réitère mes remerciements. Ces ouvrages ne sont pas précieux seulement par la belle traduction qui accompagne le texte, mais encore à cause du travail de critique que vous y avez joint. J'ai vu avec beaucoup de plaisir qu'outre Sidoine Apollinaire, vous aviez dessiné de publier les lettres de St. Jérôme, parmi lesquelles il en est où la rigueur de cette âme ardente se peint si bien. Vous trouverez aussi, je crois, dans un autre genre, une large moisson à recueillir dans Hugues et Richard de St. Victor, aujourd'hui presque inconnus. Il y a aussi des choses charmantes dans les Lettres de St. Basyle et même de St. Nil. Mais je voudrais que le texte fût à côté de la traduction, et peut-être n'entre-t-il pas dans votre plan de publier des textes grecs.

Recevez de nouveau, Messieurs, l'assurance de ma profonde estime et de mes sentiments très dévoués.

F. de la Mennais »

Lettre III : Sainte-Beuve, Charles-Augustin (Boulogne-sur-Mer, 1804-Paris, 1869). Critique littéraire et écrivain français. Il « a fixé le caractère de presque tous les écrivains français et des hommes ou des femmes qui ont joué un rôle intellectuel depuis la Renaissance jusqu'après la moitié du XIXe siècle » (Remy de Gourmont).

L.A.S., s. l., 15 août 1834. A Monsieur F. Collombet / aux soins de M. Rusand, imprimeur libraire / à Lyon. (Cachet de la poste : « 20 août 1834 »). 2 pp. in-12 sur une feuille de papier jauni pliée en deux (petite rousseur).

« Monsieur,

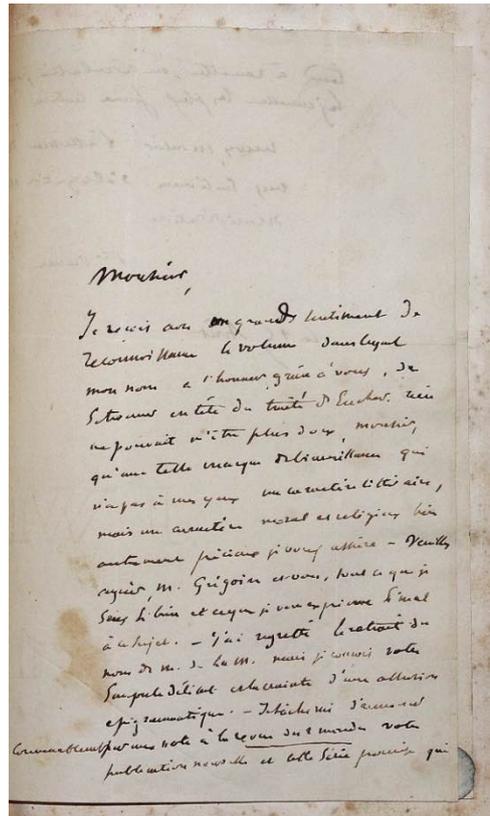
Je reçois avec un grand sentiment de reconnaissance le volume dans lequel mon nom a l'honneur, grâce à vous, de se trouver en tête du traité d'Eucher. Rien ne pouvait m'être plus doux, Monsieur, qu'une telle marque de bienveillance qui n'a pas à mes yeux un caractère littéraire, mais un caractère moral et religieux bien autrement précieux, je vous assure. Veuillez agréer, M. Grégoire et vous, tout ce que je sens si bien et ce que je vous exprime si mal à ce sujet. – j'ai regretté le retrait du nom de M. de La M[ennais] mais je conçois votre scrupule délicat et la crainte d'une allusion épigrammatique. – Je tâcherai d'annoncer convenablement par une note à la Revue des 2 mondes votre publication nouvelle et cette série promise qui tend à remettre en circulation parmi la jeunesse les plus saines lectures.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments d'obligation et de considération

Ste Beuve

Ce 15 Août »

Cette lettre a été publiée dans les *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet* que Latreille et Roussan ont éditées à Paris, à La Société française d'imprimerie et de librairie, en 1903, p. 158. La correspondance échangée entre Sainte-Beuve et Collombet a duré dix-neuf ans, de 1834 à la mort de François Zénon, en 1853. Marceline Desbordes-Valmore écrit à Collombet toute l'affection que Sainte-Beuve lui porte: « Il vous aime, et pour vous la louange de son esprit passe par son cœur. » Sainte-Beuve avait rendu compte élogieusement de la parution des *Œuvres de St Vincent de Lerins et de S' Eucher* (*Premiers lundis*, II, 270).



III. **F.-Z. Collombet - J.-F. Grégoire. *Œuvres de C. Sollius Apollinaris Sidonius, traduites en français avec le texte en regard et des notes, par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet.* Lyon, M.-P. Rusand ; Paris, Poussielgue-Rusand, 1836. 3 tomes in-8° de XXXIX, 1 bl., 446 pp.; 496 pp.; 483, 1 bl. pp. Demi-veau tabac glacé de l'époque, dos long romantique à grand décor doré de rocaille, tranches marbrées.**

Edition originale. Exemplaire de l'auteur, avec ses annotations, et truffé de 5 lettres autographes de Lamennais, Sainte-Beuve, Douhaire, Bignan et Nodier (3 pp.) datées du 12 février au 18 mars 1836.

Réédité à Lyon-Paris, chez Perisse frères en 1839, avec une autre notice (cf. lettres de Boissonade). Sidoine Apollinaire (Lyon, 430-Clermont, 486), préfet de Rome, évêque d'Auvergne en 471, fut sanctifié par l'Eglise catholique. Ses poèmes et ses lettres nous fournissent un témoignage exceptionnel sur l'Auvergne et la Gaule du V^e siècle, sur les mœurs et les positions politiques de l'aristocratie gallo-romaine au sein des récents royaumes barbares. « Sidoine Apollinaire [est] cet écrivain si considérable par le rôle politique qu'il a joué et par les renseignements inappréciables qu'il contient sur l'état de la société d'alors. » (*Revue des Deux-Mondes*, art. du 1^{er} février 1837).

Nombreuses notes manuscrites de Collombet sur les pages de garde en début et fin de chaque volume ; l'auteur précise au tome I que « ces remarques sont à reporter dans l'appendice qu'[il] prépare. » A remarquer la retranscription d'une longue note bibliographique que Charles Nodier avait rédigée sur son propre exemplaire de Sidoine, édition de 1552, ouvrage prêté par M. Coste à Collombet le 23 janvier 1837. Quelques annotations réparties dans les 3 vol.

Accident à la coiffe de tête du tome I, tache au dos du tome II, usure et frottement d'usage. Faux-titre et page de titre du tome I désolidarisés, des rousseurs.

Lettres autographes signées :

Lettre I : La Mennais, Félicité Robert de.

L.A.S. La Chênaie, 10 février 1836. A Collombet, chez M. Rusand, libraire, grande rue Mercière, n°26, Lyon. (Le cachet de la poste indique le « 12 février 1836 »). 2 pp. in-8° sur une feuille de papier jauni pliée en deux.

« La Chênaie, 10 février 1836

Je viens de recevoir, Messieurs, votre belle et savante traduction de Sidoine Apollinaire. On m'avait remis auparavant vos Vies des Saints du diocèse de Lyon. Je vous dois mille remerciements pour ces deux ouvrages dont j'apprécie vivement le mérite. Ceux que vous nous promettez encore devront être accueillis avec autant d'intérêt que de reconnaissance. Ils renouent parmi nous la tradition des graves études et de ces longs et utiles travaux auxquels la France dut jadis tant de gloire. Le temps ajoute chaque jour quelque chose à leur prix, et par là encore ils se distinguent de ces nombreuses et futiles productions destinées à flatter les caprices, quelquefois les passions du moment, et qui passent avec elles.

Oserais-je vous prier de faire savoir à Mme Pujol née Mermet, demeurant à Lyon quai Humbert n°1, que j'ai reçu le paquet qu'elle m'a envoyé, et qu'incessamment je lui écrirai à ce sujet ?

Agréé, je vous prie, Messieurs, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments très dévoués.

F. de la Mennais »

Lettre II : Sainte-Beuve, Charles-Augustin.

L.A.S., Paris, 29 février [1836]. A Monsieur Collombet, 11, rue Saint-Dominique, Lyon. (L'oblitération postale indique le « 29 février 1836 »). 3 pp. in-12° sur une feuille de papier jauni pliée en deux.

« Mille et mille remerciements, Monsieur, pour tant d'envois obligeants que je ne sais en vérité comment reconnaître. J'étais fort en tort avec vous, n'ayant pas répondu à vos Saints de Lyon, et m'étant aussi laissé adresser un Anacréon en six langues sans en avoir une seule pour vous remercier. Je n'ai rien fait sur ce dernier, par suite d'accablement de travail et par embarras aussi de louer autre chose qu'Anacréon même ; et pourquoi ces six langues ? Ce sont là, à mon sens, de pures curiosités et presque des manies typographiques plutôt que littéraires. Ce Sidoine, lui, m'ira au cœur comme vous pensez avec raison ; Ampère doit parler de lui à son cours avant une quinzaine, je le lirai alors et en ferai une page pour la Revue. Quant aux sonnets de Ste Thérèse et à son cantique, je voudrais vous être agréable, en me mettant à la fin aux pieds de la Sainte dont j'ai lu au reste et admiré les ouvrages par Dandilly. Je ne sais pas l'espagnol, mais une traduction interlinéaire avec le texte me permettrait de bien sentir. Je ne vous promets pas expressément, tant je crains de ne pouvoir tenir, étant obéré d'engagements au-dessus de tout ce que je puis dire mais voilà un service que je vous demande plus précis que mes promesses : c'est au sujet de cette brochure de Ballanche. Pourriez-vous me l'envoyer ? ou au moins sa date, son titre et quelques passages mais je la préférerais en personne. On réimprime précisément les Portraits : Ballanche doit passer bientôt, et je n'ai pas de temps à perdre pour y faire cette addition. Si vous pouvez m'envoyer la brochure, faites-le s'il vous plait, tout directement. Je me remets en ceci à votre obligeance bien éprouvée, & vous prie d'en recevoir mes remerciements, ajoutés à tous ceux que je vous dois déjà,

Croyez-moi votre bien dévoué et remerciez aussi M. Grégoire, je vous prie

Sainte-Beuve

Ce 29 fév. Sainte-Beuve. »

Notre lettre a été publiée dans les *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet* que Latreille et Roussan ont éditées à Paris, à La Société française d'imprimerie et de librairie, en 1903, pp. 160-162. Les auteurs précisent qu'elle « a été trouvée dans un exemplaire de la traduction de Sidoine Apollinaire, faite par Grégoire et Collombet ; elle était collée à la couverture du livre. » Assertion suspecte car notre lettre ne présente aucune trace de colle. En s'appuyant sur de larges extraits de cette lettre, Latreille et Roussan avancent dans leur introduction, que « les Lettres de Sainte-Beuve à Collombet vont, par des témoignages positifs, nous définir les théories critiques dont s'inspirait Sainte-Beuve dans cette période, décisive pour l'avenir de son talent et de son autorité » (p. 49). Ainsi, pour une réimpression deux ans après la publication, de l'article consacré à Ballanche dans le tome III de ses *Critiques et Portraits littéraires* parus en 1836 chez Renduel, la brochure de Ballanche que Collombet envoya à Sainte-Beuve lui servit à « ajouter deux phrases exactes au lieu d'une, qui l'était peu, sur les dispositions de M. Ballanche

lors du rétablissement du culte » (p.50) ; témoignage, s'il en est, de la rigueur intellectuelle de Sainte-Beuve.

Lettre III : Douhaire, Pierre-Paul, abbé. Professeur d'histoire au collège de Juilly, rédacteur à *l'Univers religieux* et au *Correspondant*.

L.A.S., Paris, 17 mars 1836. A *Monsieur f. z. Collombet, 11, rue Saint-Dominique à Lyon.* (L'oblitération postale indique le « 18 mars 1836 ») 3 pp. in-8° sur une feuille de papier jauni pliée en deux. Petit manque de papier avec légère atteinte au texte dû au cachet de la lettre.

« Effectivement, monsieur, je suis depuis six semaines attaché à la rédaction de l'Univers religieux qui vient de passer des mains de M. l'abbé Migne dans d'autres qui essaieront d'être moins imprudentes dans le bien. C'est toutefois une chose bien difficile qu'un journal religieux. Outre l'embarras de trouver des rédacteurs de foi, de talent et de cœur, il y a celui de satisfaire les lecteurs. Les exigences de ceux-ci sont parfois telles et si contradictoires qu'on se sent tenter de secouer l'encre de sa plume contre la face du public, comme les apôtres faisaient de la poussière de leurs pieds contre les villes désespérées.

Meliorum partem elegisti ! vous poursuivez dans une studieuse solitude ces beaux travaux, vous y accomplissez des œuvres qui resteront, tandis que nous nous épuisons à jeter chaque jour à la gueule de l'ignoble curiosité des lambeaux de pensées qu'elle dévore sans reconnaissance et sans profit.

Vous allez, Monsieur, me faire faire une chose que je n'ai jamais faite, vous allez me faire lire d'un bout à l'autre, les œuvres de l'évêque des arvernes. Je l'avais essayé, mais j'avais toujours reculé ; cet auteur me paraissait intraduisible. Il vous appartient de faire l'impossible. Ce sera avec un bien grand plaisir que je parlerai de ce beau travail, aussitôt que nous serons un peu désencombré, et que j'aurai la tête libre des préoccupations d'un premier établissement. Je voudrais tant que vous ne vous bornassiez pas à le faire annoncer dans les journaux religieux [...] votre livre est un document historique qui intéresse tout le monde. Son annonce serait bien placée dans les Revues et dans les journaux littéraires.

Vous ne voulez pas que mon [pl]aisir repose ; en m'envoyant Sidoine, vous m'annoncez Sainte-Thérèse. O heureux solitaire qui pouvez passer la moitié de vos journées en gaule et l'autre partir en Espagne ! que je vous porte envie ;

Adieu, monsieur, agréez l'hommage de la gratitude de la considération distinguée de

Votre très humble et très obéissant serviteur M. Douhaire

Paris, ce 17 mars 1836 »

Lettre IV : Bignan, Anne (Lyon, 1795-Pau, 1861). Poète, helléniste et écrivain. Il dut sa notoriété à ses traductions de *l'Illiade* et de *L'Odyssée*. Vainqueur de nombreux concours de poésies, Victor Hugo en a fait une caricature « *recevant le prix de poésie de l'Académie* ».

L.A.S., s. l., lundi 29 février 1836. A *Monsieur Collombet Rue S. Dominique à Lyon.*

(Le cachet de la poste indique le « 29 février 1836 », autre cachet de Lyon). 1 p. in-12° sur une feuille de papier jauni pliée en deux.

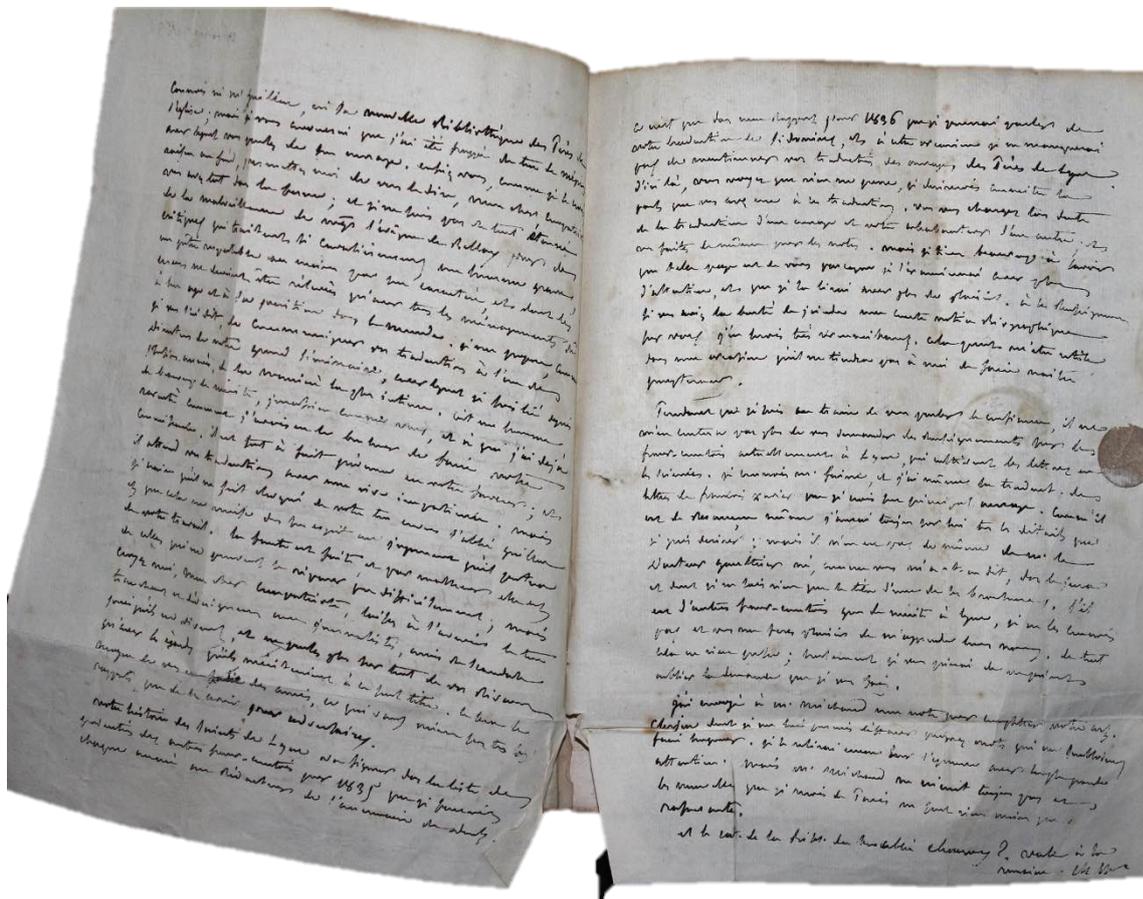
« Mon cher compatriote,

Merci mille fois de votre bon présent. J'ai déjà lu presque tout votre ouvrage où j'ai retrouvé, sans en être étonné, votre talent ordinaire. Je regrette de n'avoir pas mon entrée au bureau du Débat. J'ai rédigé une vingtaine de lignes pour le moniteur qui les a insérées hier, c. à d. dimanche 28. vous pourrez vous le procurer dans un cabinet littéraire de Lyon. Cela sera plus économique que de vous envoyer dans une lettre le n° qui contient mon annonce, Encore une fois, merci pour votre Sidoine.

Tout à vous, cher collègue

A. Bignan

Ce lundi 29 février 1836 »



Lettre V : Nodier, Charles (Besançon, 1780-Paris, 1844). Poète, romancier, membre de l'Académie française, bibliophile, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal où son salon devint le centre d'une société littéraire et où il accueillit les premiers romantiques en 1823. L.A.S., s. l., s. d. [c. a. 17 février 1836] à M. Collombet, / Homme de lettres, / Rue Saint-Dominique 11. / à Lyon / Rhône. (Cachet de la poste : « Besançon, 17 février 1836 », et deuxième cachet de Lyon). 3 pp. in-4° sur une feuille de papier jauni pliée en deux.

Dans sa lettre, Nodier s'étonne de ne pas avoir trouvé dans l'envoi du libraire de Collombet, parmi les « traductions de Salvien, de Vincent de Lerins et de Sidoine », la traduction d'un poème « dont, dit-il, vous avez la bonté de m'offrir un des 50 exemplaires avec une petite note de votre main qui en augmentera le prix à mes yeux » ; il demande ensuite des éclaircissements quant à la facture qu'il doit régler au libraire, soupçonnant « qu'il a commis une erreur à son préjudice ; en effet, il cote les œuvres de Salvien à 4 fr ce qui donne le total 20 fr au lieu de 24, à moins qu'il n'ait voulu [lui] faire une galanterie en [lui] laissant Salvien à 2 fr le volume, et [lui] rembourser par là les frais de poste ».

Puis, Nodier, homme de lettre expérimenté, recommande à son jeune compatriote plus de diplomatie quant à ses critiques concernant Marie-Nicolas Silvestre Guillon (Paris, 1759-Montfermeil, 1847), évêque et théologien, doyen de la Sorbonne, dont la monumentale *Bibliothèque choisie des pères de l'église, ou Cours d'éloquence sacrée*, en 36 volumes, avait paru à Paris, chez Méquignon-Harvard, de 1822 à 1829 : « Quoique très pris de besogne, j'ai tout quitté pour lire sinon vos traductions qui méritent d'être lues avec attention, du moins les prolégomènes et les postfaces où se trouvent les particularités dont comme bibliothécaire je suis le plus curieux. Je ne connais ni Mr. Guillon, ni sa nouvelle Bibliothèque des Pères de l'église ; mais je vous avouerai que j'ai été très frappé du ton de mépris avec lequel vous parlez de son ouvrage. Eussiez-vous, comme je le crois, raison au fond, permettez-moi de vous le dire, mon cher compatriote, vous avez tort sur la forme, et je ne suis pas du tout étonné de la malveillance de Mgr l'évêque de Belley pour des critiques qui traitent cavalièrement un homme grave, un prêtre respectable au moins par son caractère et dont les erreurs ne devraient être relevées qu'avec tous les ménagements dus à son âge et à sa position dans le monde. Je vous propose, comme je vous l'ai dit, de communiquer vos traductions à l'un des directeurs de notre grand séminaire, avec lequel je suis lié depuis plusieurs années, de la manière la plus intime. C'est un homme de beaucoup de mérite, d'érudition comme vous, et à qui j'ai déjà raconté comment j'avais eu le bonheur de faire votre connaissance ; il est tout à fait prévenu en

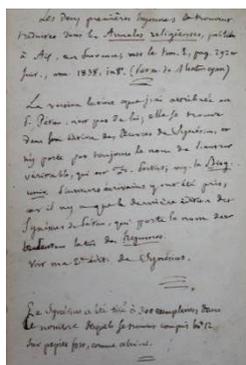
vosre faveur, et il attend vos traductions avec une vive impatience, mais je crains qu'il ne soit choqué de votre ton envers l'abbé Guillon et que cela ne misse dans son esprit un jugement qu'il portera sur votre travail. La faute est faite et par malheur elle est de celles qui ne peuvent se réparer que difficilement, mais croyez-moi, mon cher compatriote, laissez à l'avenir le ton tranchant et dédaigneux aux journalistes, amis du scandale puisqu'ils en vivent, et ne parlez sur tout de vos rivaux qu'avec les égards qu'ils mériteraient à ce seul titre. Ce sera le moyen de vous en faire des amis, ce qui vaut mieux sous tous rapports que de les avoir pour adversaires. »

Nodier prévient ensuite Collombet de l'annonce qu'il fera de ses traductions, et souhaite connaître la part qu'il y a prise : «*Votre histoire des Saints de Lyon va figurer dans la liste des productions des auteurs francs-comtois pour 1835 que je fournis chaque année aux rédacteurs de l'annuaire du Doubs. Ce n'est que dans mon rapport pour 1836 que je pourrai parler de votre traduction de Sidonius, et à cette occasion, je ne manquerai pas de mentionner vos traductions des ouvrages des Pères de Lyon. D'ici là, vous voyez que rien ne presse. Je désirerais connaître la part que vous avez eue à la traduction, vous vous chargez sans doute de la traduction d'un ouvrage et votre collaborateur d'une autre, et faites de même pour les notes. Mais je tiens beaucoup à savoir que telle page est de vous parce que je l'examinerai avec plus d'attention et que je la lirai avec plus de plaisir. A ce renseignement, si vous aviez la bonté de joindre une courte notice biographique de vous, j'en serais très reconnaissant.* » Puis il lui demande des renseignements concernant «*les francs-comtois actuellement à Lyon, qui cultivent les lettres ou les sciences.* » Il ajoute : «*Je connais M. Faivre, et j'ai même sa traduct[ion] des lettres de François-Xavier [...]. Comme il est de Besançon même, j'aurai toujours par lui tous les détails que je puis désirer : mais il n'en est pas de même de M. le Docteur Gauthier né, comme vous m'a-t-on dit, dans le Jura et dont je ne sais que le titre d'une de ses brochures. S'il est d'autres francs-comtois dignes de mérite à Lyon, je ne les connais pas et vous me ferez plaisir de m'apprendre leurs noms.* » A cette époque, Nodier réunissait des renseignements sur les francs-comtois lyonnais probablement en vue de la parution, en mai de cette année, de la revue mensuelle *Les Deux Bourgognes*, études provinciales consacrées aux lettres, sciences et arts de Bourgogne et de Franche-Comté. La publication cessa en 1839. Antoine Faivre est l'auteur de *Lettres des Missions du Japon, ou supplément aux Lettres de S. François Xavier*. Lyon et Paris, Rusand, 1830 ; et Louis Philibert Auguste Gauthier (Saint-Amour, 1792-Lyon, 1851) fut médecin de l'hospice de l'Antiquaille à Lyon, membre de la société littéraire de l'Académie de Lyon et membre correspondant de la société d'émulation du Jura. En 1835, il publiait à Paris une traduction de *l'Histoire de la médecine vétérinaire dans l'Antiquité*.

Enfin, Nodier informe Collombet qu'il a adressé à l'éditeur Michaud «*une note, dit-il, pour compléter votre article] Clerjon dont je me suis permis d'effacer quelques mots qui me semblaient faire longueur. Je le relirai encore pour l'épreuve avec la plus grande attention ; mais M. Michaud ne m'écrit toujours pas et les nouvelles que je reçois de Paris ne sont rien moins que rassurantes* ». L'article, signé de Collombet, paraîtra dans le supplément (tome LXI, pp. 125 à 127) de la *Biographie universelle, ancienne et moderne* publiée par Michaud en 1836. Pierre Clerjon (Vienne, 1800-1832), est un écrivain français dont *l'Histoire de Lyon* parut de 1829 à 1831 à Lyon.

Belle et longue lettre dans laquelle Nodier se révèle fortement intéressé par les productions franc-comtoises et soucieux de l'avenir littéraire de son jeune compatriote avec lequel il n'hésitait pas à collaborer.

IV. F.-Z. Collombet - J.-F. Grégoire. *Hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs, traduits du grec en français, avec le texte en regard, par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet ; précédés d'une notice sur Synésius, par M. Villemain.* Lyon, Sauvignet et Cie, Périsset Frères, Paris, au dépôt central de librairie, 1836. In-8° de xv, 1 bl., 143, 1 bl. pp. sur papier fort à grandes marges. Demi-veau parme de l'époque, dos long romantique à grands décors dorés de rocaille, titre doré, tranches marbrées.



Edition originale. «*Le Synésius a été tiré à 300 exemplaires, dans le nombre desquels se trouvent compris les 12 sur papier fort, comme celui-ci* » (note ms. de l'auteur en regard du faux-titre). Exemplaire de l'auteur, avec ses annotations, truffé de 13 lettres autographes de Bignan (2), Boissonade (7), A. de Lamartine, Lacretelle, Fauriel, Turquety, datées du 16 octobre 1834 à mai 1837, et enrichi d'une lettre de Mme de Lamartine.

Le volume se termine par l'hymne de saint Clément au Christ sauveur, en français, avec le texte en regard tel qu'il se lit dans le petit in-8° intitulé «*Titi Flavii Clementis Hymnus in Christum Salvatorem...* » paru en 1825.

Réédité à Lyon-Paris, chez Perisset frères en 1839, avec une autre notice, suite au différénd avec Villemain, dédicataire de l'ouvrage (cf. lettres de Boissonade).

Lettre I : Bignan, Anne.

L.A.S. Paris, 16 octobre 1834, à *Monsieur Collombet*, / *Rue Saint-Dominique n° 11* / à Lyon.
(Cachet de la poste : « 17 octobre 1834 »). 2 pp. in-8° sur une feuille de papier jauni pliée en deux.

« Paris, ce 16 octobre 1834

Mon cher confrère

J'attendais impatiemment l'ouverture de la bibliothèque royale ; je me suis empressé de m'y rendre le premier jour pour m'acquitter de votre commission. Je n'ai pas trouvé la lettre d'Eucher traduite par Barthélemy Aneau. Mais en revanche, j'ai déniché le sieur Jacques Courtin de Cissé ! Je vous envoie une note à ce sujet. Je vous aurais remercié plutôt de l'envoi de votre Vincent de Lerins, si je n'avais été privé de ce plaisir par un voyage de Bretagne que je viens d'achever sans encombre. Vous nous annoncez une traduction des lettres de S^t Jérôme. Ce sera un nouveau service que vous rendez à la littérature. Quand on traduit comme vous, on ne saurait trop traduire. Je ne vous fais pas ce compliment pour vous rendre la monnaie de vos éloges ; je parle en toute conscience. J'ai lu votre excellent article du 7 octobre, mais le premier ne m'est point parvenu ; auriez-vous la complaisance de m'en expédier un duplicata ? Je tiens à conserver votre jugement tout entier, ce sera pour moi un précieux monument de votre amitié.

Je regrette bien de ne pouvoir traduire de nouvelles odes pour l'Anacréon lyonnais, mais je suis en train de travailler l'Odyssée dont j'ai déjà traduit cinq chants, mon travail ne m'ennuye pas trop ; quelle différence de tons et de couleurs avec l'Iliade ! C'est un autre monde de poésie. Puissè-je mener ma barque fragile à bon port ! on a besoin dans un travail de cette nature d'être encouragé par des juges bienveillants et éclairés comme vous. Merci donc de l'annonce que vous avez faite à la fin de votre article.

Agréé, je vous prie, l'assurance de ma sincère reconnaissance et de mon entier dévouement.

A. Bignan

P.S. Vous m'avez demandé, je crois, à qui je destinais le 2^e exemplaire de ma traduction de l'Iliade. J'ai songé que j'avais fait hommage de la 1^{ère} édition à [illisible], je puis donc offrir la seconde à la Bibliothèque de la Ville. »

Collombet publiera un article consacré à l'ouvrage de Barthélemy Aneau : *Euchier à Valérian, Exhortation rationnelle retirant de la mondanité et de la philosophie à Dieu et à l'étude des saintes lettres, Traduite en vers français loutxe l'Oraison latine, avec annotation de l'artifice rhétoric, et choses notables en icelle*. Lyon, Macé Bonhomme, 1552. (cf. Collombet : *Un livre de Barthélemy Aneau in Revue du Lyonnais*, Lyon, Boitel, 1838, vol. VIII, pp. 346-348)

Bignan participe à l'édition des *Odes d'Anacréon*, traduites en français et en prose par MM. Grégoire et Collombet ; en vers français par MM. S^t Victor, Didot, [...], etc., édit. polyglotte, publiée sous la direction de M. Monfalcon ; Paris, Crozet, Didot, Cormon et Blanc, 1835.

Les dix hymnes de Sinésius ont été traduits en vers français par Courtin de Cissé, Paris, Gilles Beys, 1581 ; Boissonade en a établi le texte grec (*Lyrici græci*, Paris, Lefevre, 1825).

Lettre II : Bignan, Anne.

L.A.S. s.l., 12 décembre 1835, à *Monsieur Collombet*, / *Rue S^t Dominique n° 9* / à Lyon.
2 pp. in-12 sur une feuille de papier jauni pliée en deux.

« *Mon cher compatriote*

J'ai obtenu le volume, mais je me suis engagé à le rendre le 25 de ce mois. Je l'ai porté il y a deux jours chez M. Falsan qui m'a promis de le faire passer à M. Bregnot, dès qu'il se présentera une occasion. Ayez donc la bonté de le garder le moins longtemps qu'il vous sera possible, et de me le renvoyer d'une manière prompte et sûre. Je suis charmé d'apprendre que vous paraitrez avant la fin de l'année. Vous serez bien aimable de ne pas m'oublier dans votre distribution. Je tiens beaucoup à vous avoir au complet dans ma Bibliothèque ; ne pouvant jouir du plaisir de vous voir, j'ai toujours la consolation de vous lire.

Tout à vous d'esprit et de cœur.

A. Bignan

Ce 12 décembre 1835. »

Claude François Falsan (Lyon, 1760-1839), industriel et économiste français, fut négociant et fabricant de soieries lyonnaises ainsi que syndic de la Chambre de commerce et d'industrie de Lyon. Il est l'auteur d'ouvrages portant sur l'économie.

Bregnot du Lut est un historien lyonnais auteur de nombreux ouvrages sur sa ville.

Lettre III : Boissonade de Fontarabie, Jean-François (Paris, 1774-Passy, 1857). Helléniste français, il fut professeur de langue et de littérature grecque au Collège de France de 1828 à 1855, et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

L.A.S. s.l. [Paris], 31 mai 1836, à *Monsieur Collombet*, / R. S^t Dominique 11 / Lyon. (Cachet de la poste : « Paris, 1 juin 1836 »).

2 pp. in-4° sur une feuille de papier fin jauni pliée en deux. Pliures, rousseurs et infimes déchirures marginales sans perte de papier.

« Monsieur

Un peu d'indisposition m'a empêché de lire votre Synésius aussitôt que je l'aurais souhaité. Faites-moi la grâce de m'excuser. Je v[ou]s sou mets les observations qui se sont présentées à une lecture assez rapide. » Suivent deux pages d'« observations » concernant les pp. 3 à 32 d'une épreuve que Collombet lui a adressée ; l'auteur en tiendra compte dans son édition, comme il le précisera dans sa préface où il rend hommage à Boissonade.

Lettre IV : Boissonade de Fontarabie, Jean-François.

L.A.S. s.l.[Paris], 19 juin 1836, à *Monsieur Collombet*, / R. S^t Dominique. 11. / Lyon.

(Cachet de la poste : « Paris, 20 juin 1836 »). 2 pp. in-4° sur une feuille de papier fin jauni pliée en deux. Pliures et rousseurs marginales.

Suite des observations concernant les pp. 49 à 64.

Se conclue par « *Mille compliments et assurances de dévouement à Monsieur Collombet, de la part de son r. serviteur. / Boissonade. / 19 juin 1836.* »

Lettre V : Boissonade de Fontarabie, Jean-François.

L.A.S. s.l.[Paris], 2 juillet 1836, à *Monsieur Collombet*, / R. S^t Dominique. 11. / Lyon.

(Cachet de la poste : « Paris, 3 juillet 1836 » et autre cachet « Lyon, 3 juillet 1836 »). 1 p. in-8° sur une feuille de papier jauni. Pliures, rousseurs et infimes déchirures marginales sans perte de papier.

Suite des observations concernant les pp. 64 à 80.

En regard de l'adresse, est indiqué : « *rendue à monsieur Collombet avec mille compliments empressés. / Boissonade. / 2 juill. 36* »

Lettre VI : Boissonade de Fontarabie, Jean-François.

L.A.S. s.l.[Paris], 18 juillet 1836, à *Monsieur Collombet*, / R. S^t Dominique 11. / Lyon.

(Cachet de la poste : « Paris, 18 juillet 1836 » et autre cachet « Lyon »). 2 pp. in-8° sur une feuille de papier fort jauni pliée en deux. Excellent état malgré quelques rousseurs.

Suite des observations concernant les pp. 80 à 111.

Lettre VII : Boissonade de Fontarabie, Jean-François.

L.A.S. s.l.[Paris], 27 juillet 1836, à *Monsieur Collombet*, / R. S^t Dominique 11. / Lyon.

(Cachet de la poste : « Paris, 27 juillet 1836 » et autre cachet « Lyon »). 2 pp. in-8° sur une feuille de papier fin jauni pliée en deux. Pliures marginales.

Suite et fin des observations concernant les pp. 113 à 143. Avec en tête : « *Je vous félicite, Monsieur, d'avoir touché le terme de la carrière ; cette lettre v[ou]s parviendra plus tard que vous ne le désiriez. Mais je n'ai eu vos feuilles qu'hier soir. Le billet ci-joint de M. Falconet v[ou]s expliquera ce retard. Agréez mes compliments sincères et mon dévouement. Boissonade. / 27 ao[ût] [i. e. juillet] 1836.* » Collombet tiendra compte également de ces dernières observations. Ces 4 lettres précisent la contribution apportée par Boissonade à la traduction du *Synésius*.

Lettre VIII : Boissonade de Fontarabie, Jean-François.

L.A.S. s.l.[Montrouge], 26 août 1836, à *Monsieur Collombet*, / R. S^t *Dominique II*. / Lyon.
(Cachet de la poste : « Montrouge, 27 août 1836 » et autre cachet « Lyon »). 3 pp. in-8° sur une feuille de papier jauni pliée en deux. Pliures et infimes déchirures marginales.

Lettre éditée par M. Roustan et C. Latreille : « La Querelle universitaire à Lyon (1838-1843) », *Revue d'Histoire de Lyon*, t. IV, année 1905.

« Monsieur

Je vous remercie de la manière obligeante dont vous avez bien voulu reconnaître le faible service que j'ai eu le plaisir de vous rendre. Vos trois exemplaires me sont parvenus vendredi d[ernier] et le lendemain j'ai fait tenir à M. Villemain celui que v[ou]s destiniez à l'Acad[émie] française. Il est le Secrétaire de cette Académie et c'est à lui naturellement que l'exemplaire devait être transmis. Que je m'attendais peu à la lettre qu'il vient de m'adresser ! Je vous en transcrirai la plus grande partie.

"... avant d'offrir ce livre à l'Académie, je vous prie de vouloir bien recevoir ma protestation sur l'usage qu'on a fait de mon nom et de mon travail en tête de ce volume. Je n'ai autorisé ni M. Collombet ni personne à inscrire sur le titre de cette publication ces mots : précédé d'une notice sur Synésius par M. Villemain, et à réimprimer quelques pages qui font partie du tableau du 4^{ème} siècle chrétien, composé par moi et inséré dans mes mélanges littéraires. L'honneur qu'on me fait en prenant ainsi mon nom est un abus grave, interdit par la loi : c'est uniquement par égard pour vous... que je ne porte pas immédiatement de plainte sur un fait vraiment blâmable et pour lequel j'attendrai une explication..., ce 25 août,..."

Je vous engage, Monsieur, à expliquer à M. Villemain vos motifs et à calmer le déplaisir que lui cause cette publication. Je lui ai répondu que je n'avais été prévenu de rien, et que j'allais m'empresse d'écrire à Lyon.

Vous m'avez laissé ignorer à qui vous destiniez le 3^e exemplaire que contenait votre paquet.

Agréez, Monsieur, mon entier dévouement.

Boissonade

26. août 36 »

Abel-François Villemain (Paris, 1790-id., 1870). Homme politique et écrivain français. Elu à l'Académie en 1821, il en fut nommé secrétaire perpétuel le 11 décembre 1834 et y exerça une grande influence pendant cinquante ans. Il fut en outre député en 1830, pair de France en 1832, ministre de l'Instruction publique de 1839 à 1848. La notice du *Synésius* de Collombet est effectivement la réimpression *in extenso* de l'article que Villemain a consacré à Synésius dans *De l'éloquence chrétienne dans le quatrième siècle*, extrait des *Mélanges historiques et littéraires*, Paris, Ladvocat, 1827, t. II, pp. 393 à 406.

Lettre IX : Boissonade de Fontarabie, Jean-François.

L.A.S. s.l., 21 octobre 1836, à *Monsieur Collombet*, / R. S^t *Dominique II*. / Lyon.

(Cachet de la poste : « Lyon, 25 août 1836 »). 3 pp. in-12 sur une feuille de papier jauni pliée en deux. Petite déchirure en marge sans manque de papier (due à l'ouverture de la lettre).

« Monsieur

J'ai communiqué à M. Villemain votre lettre. Il me répond qu'il n'a reçu de v[ou]s ni lettre ni exemplaire, et que cet oubli a dû ajouter à sa surprise ; que les emprunts faits à tel écrivain célèbre dans des livres destinés à la jeunesse n'ont point de rapport à la question actuelle ; que vous l'avez fait à son insçu éditeur & coopérateur de votre traduction en mettant son nom sur le titre, & en le présentant comme auteur d'une notice qui ne lui a pas été demandée. Il croit q[ue] v[ou]s penseriez comme lui, si quelqu'un de vos écrits devenait, sans votre consentement, l'objet d'une publication littéraire, et qu'on vous associât, sans vous le dire, à un travail étranger etc.

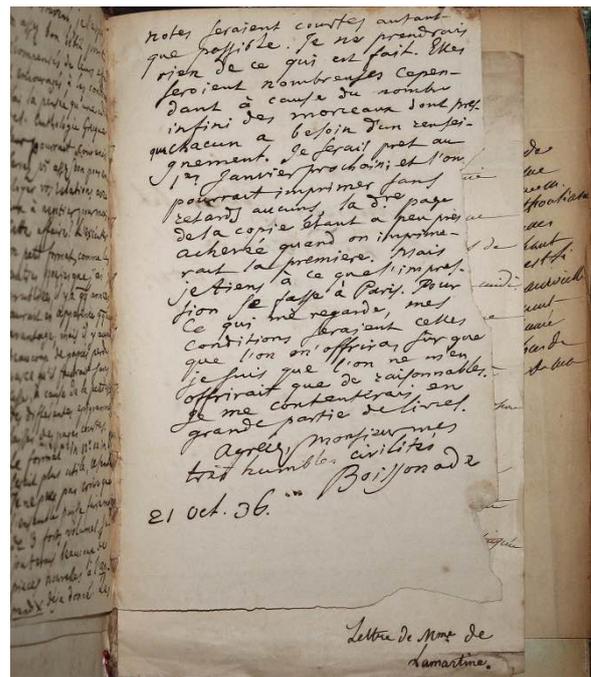
Il me semble qu'un nouvel exemplaire et une lettre nouvelle répareront tout. Envoyez-moi la lettre, & ce 3^e exemplaire que vous avez eu la complaisance de me donner trouvera là sa destination.

Un peu d'indisposition m'a empêché d'achever cette lettre commencée il y a déjà bien longtemps. J'admire vos libraires de Lyon. Les catalogues me les montrent imprimant des livres graves dont ils trouvent, je l'espère, un assez bon débit pour être récompensés de leurs efforts et encouragés à les continuer. J'ai la pensée qu'une édition de l'Anthologie Grecque leur pourrait convenir. Seriez-vous assez bon pour employer vos relations avec eux à négotier [sic] pour moi cette affaire ? L'exécuter en petit format comme les autres poésies que j'ai publiées, il y a q[uel]q[ues] années aurait en apparence q[uel]que avantage ; mais il y aurait beaucoup de papier perdu parce qu'il faudrait sans cesse, à cause de la petitesse des différentes épigrammes, laisser des pages courtes. Le format in-12° ou in-8° serait plus utile, ce semble. Je ne peux pas croire que l'ensemble puisse faire moins de 3 forts volumes. J'ajouterais beaucoup de pièces nouvelles à l'appendix déjà donné. Les notes seraient courtes autant que possible. Je ne prendrais rien de ce qui est fait. Elles seraient nombreuses cependant à cause du nombre infini des morceaux dont presque chacun a besoin d'un renseignement. Je serais prêt au 1^{er} janvier prochain ; et l'on pourrait imprimer sans retards aucuns, la d[ernière] page de la copie étant à peu près achevée quand on imprimerait la première. Mais je tiens à ce que l'impression se fasse à Paris. Pour ce qui me regarde, mes conditions seraient celles que l'on m'offrirait, sûr que je suis que l'on ne m'en offrirait que de raisonnables. Je me contenterais en grande partie de livres.

Agréé, Monsieur, mes très humbles civilités.

Boissonnade.

21 oct. 36 »



Lettre éditée par M. Roustan et C. Latreille : « La Querelle universitaire à Lyon (1838-1843) », *Revue d'Histoire de Lyon*, t. IV, année 1905.

Il semble que Villemain ait menacé Collombet des tribunaux, mais que son irritation légitime se soit quelque peu calmée par la suite. Le *Synésius* fut réédité en 1839 sans sa notice, l'auteur précisant : « nous avons remplacé par une longue étude sur la vie et sur les écrits de Synésius la brillante, mais incomplète notice de Villemain » (p. XII). Ce dernier ayant attaqué les jésuites, Collombet, prenant leur défense, publia en 1843 *M. Villemain. De ses opinions religieuses et politiques* à Lyon, chez Allard, avec en exergue de ce pamphlet, ce portrait paru dans le *Courrier français* en octobre 1843 : « M. Villemain est conservateur par ambition, voltairien par vanité, catholique par peur, quelquefois libéral par esprit de rhéteur ; il obéit aux tendances de ses collègues, tantôt par légèreté, tantôt par complaisance, tantôt par nécessité, toujours par faiblesse. » Collombet y souligne au passage quelques erreurs commises par Villemain au sujet de Synésius et conclue avec une rare ingratitude et sans aucun scrupule : « Il est vrai que les notices de M. Villemain sont jetées dans un cadre élégant et ingénieux, qu'elles sont écrites en un langage d'assez bon aloi, mais y-a-t-il donc là de quoi se récrier d'admiration ? [...] Que signifient ces maigres notices à côté des grands travaux de Lenain de Tillemont, de Dom Cellier et de tant d'autres ? » (p. 120). Collombet avait cependant bien apprécié celle qu'il avait placée en tête de sa 1^{re} édition. Cette charge vindicative contre Villemain corrobore l'hypothèse qu'Alexandre Nicolas énonce en 1844 dans sa *Réponse à l'écrit de M. F.-Z. Collombet, ayant pour titre : M. Villemain ; de ses opinions religieuses et de ses variations* : « Un plagiaire dépouillé se venge tôt ou tard. » Il est vrai que cet épisode de la vie littéraire n'est guère à l'honneur de Collombet. (Cf. M. Roustan et C. Latreille : « La Querelle universitaire à Lyon (1838-1843) », *Revue d'Histoire de Lyon*, t. IV, année 1905.)

Les matériaux réunis par Boissonnade pour son édition projetée d'une *Anthologie grecque* seront publiées après sa mort dans la *Bibliothèque grecque-latine* de Firmin Didot dont le premier volume a paru en 1864.

Lettre X : Lamartine, Alphonse de (Macon, 1790-Paris, 1869). Poète, romancier et homme politique français.

L.A.S. s.l., s.d. [mai 1837]. A Monsieur Ernest Falconet. [sic] / 16. Rue Bleue / à Paris.

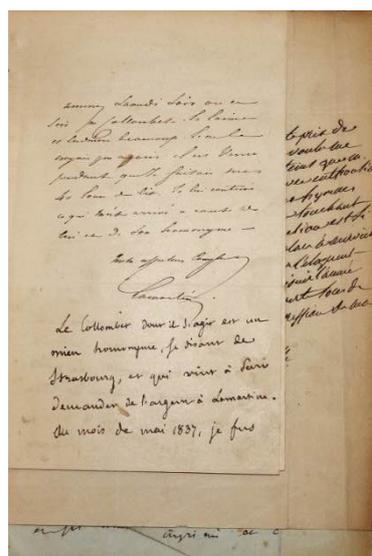
1 p. in-12 sur une feuille de papier fort jauni pliée en deux.

« Amenez samedi soir ou ce soir M. Collombet. Je l'aime et l'admire beaucoup. Je ne le croyais pas à Paris. Il est venu pendant que je faisais mes 40 jours de lit. Je lui conterai ce qui m'est arrivé à cause de lui et de son homonyme.

Mille affectueux compliments.

Lamartine. »

Collombet a écrit à la suite : « Le Collombet dont il s'agit est un mien homonyme, se disant de Strasbourg, et qui vint à Paris demander de l'argent à Lamartine. Au mois de mai 1837, je fus présenté chez Lamartine, en son hôtel de l'Université, 84, et bien accueilli. Le poète me raconta l'histoire de mon homonyme, à qui il avait donné 200 fr., et me présenta à M^{me} de Lamartine, douce et gracieuse femme, qui me fit compliment, ainsi que son mari, de la traduction de Synésius. Il y a là, disait Lamartine, à qui voulait l'entendre, des choses aussi romantiques que tout ce que l'on peut faire aujourd'hui. »



Collombet, dans le tome III de son *Cours de littérature profane et sacrée* paru en 1833, avait fait l'éloge de Lamartine et notamment des *Harmonies poétiques et religieuses* que le poète avait publiées en 1830. Dans une lettre à Boissonnade datée de Lyon, 21 octobre 1836, il écrit : « Lamartine trouve Synésius très beau ; il l'a dit à plusieurs personnes ; il y a, du reste, une frappante ressemblance entre certaines faces du talent de ces deux poètes. »

Ernest Falconnet, publiera en 1838 les *Petits poèmes grecs*, auxquels Collombet participa, et en 1839 une biographie de Lamartine.

Lettre XI : Lacretelle, Charles de, dit Lacretelle le jeune (Metz, 1766-Macon, 1855). Avocat, journaliste et historien français, fut académicien dès 1811 et professeur d'histoire à la Sorbonne.

L.A.S. Belair par Macon, 6 septembre [1836]. A Monsieur Collombet / Membre de l'Académie / à Lyon.

1 p. in-8° sur une feuille de papier jauni pliée en deux. Rousseurs et petites déchirures marginales.

« Monsieur,

Je connaissais déjà tout le prix de l'ouvrage dont vous avez bien voulu me faire présent. Il y a peu de temps que M. de Lamartine m'en parlait avec enthousiasme et nous en lisions ensemble deux hymnes où l'on croit entendre Platon touchant la lyre sacrée. Votre traduction est si animée et si fidèle qu'elle se place à merveille à côté du fragment traduit par l'éloquent Villemain. J'espère, Monsieur, jouir l'année prochaine d'une connaissance ouverte sous de si heureux auspices. Agrérez l'expression de ma haute considération.

Belair par Macon. Lacretelle.

6 juillet septembre. »

Lettre XII : Fauriel, Claude (Saint-Etienne, 1772-Paris, 1844). Historien, linguiste, critique et érudit, il fut professeur de littérature à la Sorbonne.

L.A.S. S.l., s.d. [1837]. A Monsieur Collombet, rue Richelieu, Hôtel de Piémont, n° 22 / à Paris.

2 pp in-12 sur une feuille de papier pliée en deux. Excellent état.

« Monsieur,

J'ai reçu, avec les mots bienveillants dont vous avez bien voulu l'accompagner, votre traduction des hymnes de Synésius. Je n'ai pu jusqu'à ce jour que jeter un coup d'œil rapide sur cette traduction : mais ce coup d'œil a suffi pour me donner le besoin d'y revenir et l'assurance d'y revenir avec une pleine satisfaction, dès l'instant où mes occupations me le permettront. Il est vrai que je me suis engagé envers la Société d'Histoire de France, non précisément à lui faire un rapport, mais à lui dire quelques mots de votre traduction de Sidoine Apollinaire, et je serai charmé d'avoir cette occasion de rappeler des éloges plus éclairés et plus honorables que les miens. Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. / C. Fauriel.

Lettre XIII : Turquet, Edouard (Rennes, 1807-Paris, 1867). Poète influencé par Lamartine, il passa du romantisme lyrique dans ses *Esquisses poétiques* de 1829, à une poésie religieuse fervente. Il fut admiré de Charles Nodier et ami de Lamennais.

L.A.S. S.l. [Rennes], 28 août 1836. A *Monsieur Collombet homme de / lettres rue S^t Dominique 11 / Lyon Membre de l'Académie / à Lyon.*

(Cachet de la poste : « Rennes, 29 août 1836 »). 3 pp. in-8° sur une feuille de papier bleu pliée en deux. Rousseurs, pliures et déchirures marginales sans atteinte au texte.

Belle et longue lettre dans laquelle Turquet remercie Collombet pour son double envoi de *Sainte Thérèse* et de *Synésius* et le félicite pour ses ouvrages : « *Votre vie de Sainte Tère se m'a vivement ému [...] on y respire je ne sais quelle odeur céleste qui rappelle le Cantique des Cantiques, ce chef d'œuvre de pureté et d'amour.* » « *Les Hymnes de Synésius était chose nouvelle pour moi [...] On y trouve originalité, Monsieur, et je ne sais quoi de ce cachet antique ...* » Il lui fait compliment sur la qualité de l'impression « *Votre livre de Synésius est admirablement imprimé et certes à Paris on ne trouve pas mieux chez les meilleurs typographes.* » Paris où Turquet compte se rendre bientôt pour réimprimer ses *Esquisses poétiques* publiées en 1829, et y rencontrer Collombet ; enfin, il envoie un exemplaire du *Synésius* à un de ses meilleurs amis, professeur de collège à Mulhouse.

A la suite de la *Vie de Sainte Tère se* publiée en 1836 Collombet avait inséré le poème *Sainte Tère se* extrait du recueil de Turquet intitulé *Poésie catholique*, Rennes, Molliex, 1836. Celui-ci il lui en exprime sa reconnaissance : « *je m'en trouve heureux et honoré* »

Lettre jointe : Lamartine, Marianne Elisa de, née Mary-Ann Elisa Birch, (vers 1800-Paris, 1863). Artiste peintre et sculptrice française d'origine anglaise, épousa Alphonse de Lamartine le 6 juin 1820.

L.A. Paris, 8 janvier 1838. A *Monsieur Ernest Falconnet. / 15. g^{de} rue verte / Paris. / Parti Rue bleue/ n° 16.*

1 p. in-12 sur une feuille de papier jauni pliée en deux. Petites déchirures, rousseurs et pliures marginales.

« *M^r de Lamartine s'empresse de faire savoir à Monsieur Falconnet que son manteau est entre les mains de Mons^r de Juvigny, 19 rue cherche midi. que sans doute ils auront fait une échange.*

M^r de Lamartine vient d'écrire à Madame Lardet et saisira l'occasion de parler au ministre.

M^r de Lamartine renouvelle à monsieur Falconnet l'assurance de son entier dévouement et de sa considération distinguée.

Paris, 8 janvier 1838.

Collombet a rajouté au bas de la lettre : « *Lettre de Mme de Lamartine.* »

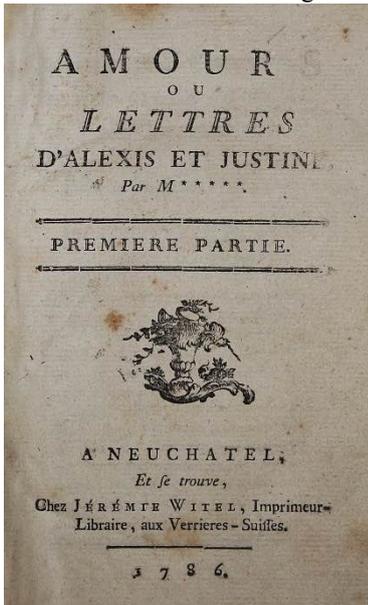
« *La frénésie de l'amour n'a jamais été rendue avec plus de chaleur, de volupté et de chasteté* »

9. [Fleuriu, Jean-Marie-Jérôme-Charlemagne, dit le **marquis de Langle.**] *Amour ou Lettres d'Alexis à Justine par M*****.* Neuchatel, Jeremie Witel, 1786. 2 parties en 1 volume. In-8° de IV, 223, [1 bl] pp. ; [2], 354, [2] pp. Non rogné, à grandes marges. Ornement typographique à la page de titre, bandeaux en tête de partie, culs de lampe. Demi-vélin du temps à 6 nerfs, plats en papier beige sur cartonnage, titre doré dans le 2^{ème} caisson de tête dans un encadrement à double filet doré (très effacé et sali). **100 €**

Edition originale de ce roman épistolaire réédité en 1797 en 3 vol. in-18.

Avec une épître dédicatoire de l'éditeur, une table et un errata.

Jean-Marie-Jérôme Fleuriot, dit le marquis de Langle (Dinan, 13 décembre 1749 - Paris, 12 octobre 1807) est issu d'une branche cadette d'une famille de la noblesse bretonne ; il devint page de la Dauphine en 1767, puis mousquetaire noir. Un scandale dont on ne sait rien lui valut deux ans d'exil dans une ville de province. Il s'engagea ensuite sur le vaisseau *Le Solitaire*, commandé par un de ses parents et participa à la guerre d'Amérique. À son retour, n'ayant pu se maintenir dans l'armée, il se tourna vers la carrière littéraire où il s'essaya dans plusieurs genres tels que le roman par lettres, le recueil d'anecdotes ou le récit de voyage. Il connut le succès avec son *Voyage de Figaro en Espagne* (Saint-Malo, 1784, 2 vol. in-12), critique violente du gouvernement, des mœurs et de la religion espagnole, ouvrage scandaleux qui fut condamné à être brûlé. À la Révolution, Fleuriot fut emprisonné six mois à la prison de la Force, puis servit d'agent secret au ministre Molleville. Son physique ingrat, sa causticité, ses désordres et son goût de faire parler de lui, firent qu'il fut comparé parfois à Mirabeau. P. J. Levot le décrit ainsi : « De Langle avait les yeux égarés, les cheveux en désordre, l'air d'un fou ; il parlait comme il



écrivait, avec feu, avec volubilité, sans suite, sans liaison dans les idées ; néanmoins, son style haché, décousu, était parfois pittoresque et original. Comme tous les esprits médiocres, il méprisait la poésie, et il mettait sa prose au dessus des chefs-d'œuvre de Racine et de Boileau. L'âge n'avait ni modifié son caractère, ni empêché le retour des erreurs de sa jeunesse. Il s'était marié, *in extremis*, à sa cuisinière. » (Prosper Jean Levot, *Biographie bretonne, recueil des notices sur tous les Bretons qui se sont fait un nom*, Vannes, Cauderan, 1852, t. I, p. 707). Michaud écrit à propos d'*Amour ou lettres d'Alexis à Justine* « qu'il ne faut pas confondre avec le trop célèbre roman du marquis de Sade. » Il ajoute qu'« on n'a rien à dire de l'auteur, qu'il avait de l'esprit, mais qu'il n'en a pas toujours fait un usage honorable. » (Michaud *Biographie Universelle*, Paris, Desplaces, 1856, tome XIV, p. 228.) Barbier précise : « La ressemblance de ce titre avec celui de l'infâme ouvrage intitulé : *Justine ou les malheurs de la Vertu*, a fait confondre M. le marquis de Langle avec le véritable auteur de ce dernier ouvrage. » L'auteur, déclare que **la frénésie de l'amour n'a jamais été rendue avec plus de chaleur, de volupté et de chasteté, tout à la fois, que dans cet ouvrage.** A noter qu'un précis d'Histoire espagnole et une intéressante description de Tolède sont insérés dans le cours de l'ouvrage ; avec une dédicace de l'éditeur, une table et une liste d'errata.

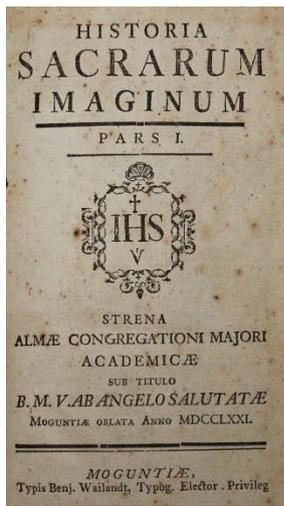
Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Paris, Barrois l'aîné, 1822, I, 636 ; Quérard, *la France littéraire*, Paris, Didot, 1829, t. III, p. 133 ; Cioranescu, 28 679 ; Prosper Jean Levot, *Biographie bretonne, recueil des notices sur tous les Bretons qui se sont fait un nom*, Vannes, Cauderan, 1852, t. I, pp. 705-707.

Plats très frottés ; coupes et coins usés avec quelques manques ; 2^{ème} caisson de tête taché, infime accident à la coiffe de tête. Quelques déchirures sans perte de texte et taches d'encre sans gravité.

**« Rare édition de Mayence du célèbre ouvrage de Molanus
concernant la représentation des images saintes »**

10. [Molanus, Johannes]. *Historia sacrarum imaginum, Strena almæ congregationi majori academicæ sub titulo B. M. V. ab angelo salutatae*. Moguntia [Mayence], Benj. Wailandt, 1771-1772. 2 parties en 1 vol. in-8° de [14], 307, [1 bl.] pp. ; [16], 218, [30] pp. Marque typographique de la Compagnie de Jésus à la p. de t. (différente au t. II), bandeaux, cul de lampe. Plein veau fauve de l'époque, dos à 5 nerfs richement fleuroné aux filets, roulettes et petits fers dorés, titre doré au dos, large roulette doublée d'une roulette en « dents de rat » dorés en encadrement sur les plats, toutes tranches dorées ciselées en pointillés aux extrémités de la gouttière. **220 €**

Historia sacrarum imaginum et picturarum, pro vero earum usu contra abusum libri IV fut éditée à Louvain en 1574, puis en 1669 à Lyon, et de nouveau à Louvain en 1771 avec les révisions de François Paquot (François-Marie Pérennès : *Dictionnaire de bibliographie catholique*, Paris, Migne, 1838, Cha-



pitre XXIII, *Théologie scolastique et dogmatique*, p. 582). L'édition revue par Paquot est assez courante, la notre, éditée à Mayence est beaucoup plus rare.

Johannes Molanus ou Jan Vermeulen (Lille, 1533-Louvain, 1585), théologien catholique flamand, fut professeur à Louvain, et influença considérablement la contre-réforme. Dans son *Traité sur les Images Saintes*, il développa des thèses très fermes conformes aux positions prises par le Concile de Trente quant à la représentation de scènes religieuses, notamment concernant la dissimulation de la nudité, et qui furent largement appliquées dans les pays catholiques.

Avec à la 1^{ère} partie : dédicace, adresse au lecteur, imprimatur daté du 2 juillet 1770 à Mayence et signé de Stephan Alexander Würdwein, censeur de l'archevêque prince électeur, et table des chapitres ;

à la 2^{ème} partie : une nouvelle adresse au lecteur et un index alphabétique.

Léger accident à la coiffe supérieure, usures aux coins, quelques rousseurs.

Exemplaire de Benoît Flaget,
missionnaire et évêque de Bardstown et de Louisville en Amérique

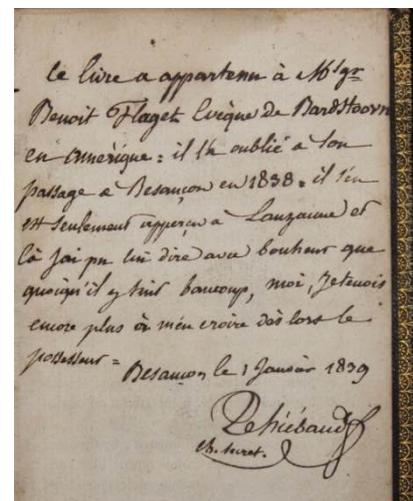
11. [Kempis, Thomas a]. *De Imitatione Christi. Libri quatuor, Ad Manuscriptorum ac primarum editionum fidem castigati, & mendis plus sexcentis expurgati. Recensuit J. Valart, Acad. Amb. Dissertationemque de ejusdem operis auctore addidit. Nova editio.* Paris, J. Barbou, 1764. In-12 de XI, [1], 417, [3] pp. Frontispice et 4 gravures hors texte en taille douce de Longueil d'après Mariller, marque d'éditeur en page de titre, bandeaux, culs de lampe. Plein chagrin noir début XIX^e, triple filet à froid en double encadrement sur les plats, dos à 4 faux nerfs orné de filets et de caissons à froid avec le titre doré, filet doré sur les coupes, roulette dorée sur les chasses, toutes tranches dorées. **500 €**

Cette édition proposée par l'abbé Valart en 1758 connut un grand succès : 4 rééditions en vingt ans (1760, 1764, 1774, 1778) ; l'ouvrage contient des extraits de Fontenelle et de Leibniz au verso du titre, une préface, 4 pages de prières, une table, un dictionnaire de mots latins dont le sens diffère des auteurs classiques, un index, un catalogue des prières contenues dans l'ouvrage, une « Dissertation sur l'auteur de l'Imitation, revue & considérablement augmentée » (pp. 385 à 417), des « Passages tirés des livres de l'Imitation, d'où l'on peut tirer quelques lumières touchant l'Auteur. » Imprimé avec les caractères de M. Fournier le jeune.

Notre texte a été suivi par Didot en 1789 et par Bodoni en 1793, dans son édition de luxe. « L'abbé Valart [Frévent 1698-1781] joignit à son édition une dissertation française sur l'auteur de l'Imitation, elle est toute en faveur de Gersen. C'est contre cette dissertation que sont dirigées celles du P. Géry, abbé de Sainte-Geneviève, imprimée en 1758, in-12 ; de l'abbé Ghesquière, publiée par l'abbé de Saint-Léger, en 1775, in-12 ; du P. Desbillons, à la tête de l'édition latine de l'Imitation, Mannheim, 1780. » (Augustin de Backer, *Essai bibliographique sur le livre de Imitatione Christi*, Liège, L. Grandmont-Donders, 1864. p. 24). La question concernant l'attribution de cet ouvrage est toujours ouverte ; dans son ouvrage *De l'« Imitation de Jésus-Christ »*, Paris, Cerf, avril 2002, Brian McNeil prends lui aussi position pour l'attribution de ce texte anonyme à Jean Gersen, abbé bénédictin de la première moitié du XIII^e siècle.

Marque de provenance manuscrite au recto du frontispice :
« Ce livre a appartenu à M^{sr} Benoît Flaget, Evêque de Bardstooyne en Amérique : il l'a oublié à son passage à Besançon en 1838. il s'en est seulement aperçu à Lauzanne et là j'ai pu lui dire avec bonheur que quoiqu'il y tint beaucoup, moi, je tenais encore plus à m'en croire dès lors le possesseur. / Besançon, le 21 janvier 1839 / Thiébaud / Ch. Secret. »

Note manuscrite d'une autre main sur la page de garde inférieure indiquant des références d'un livre et datée : « avignon-Maurèze / le 20 8^{bre} 1841. »



Benoît Joseph Flaget est né à Contournat, près de Clermont-Ferrand, le 7 novembre 1763. Ordonné le 1^{er} juin 1788, il fut prêtre saint sulpicien, il enseigna la théologie à Nantes pendant 2 ans, et dirigea un séminaire à Irrite, en Anjou, jusqu'à la révolution. Parti en Amérique comme missionnaire en 1792, à Fort Vincennes, dans l'Indiana, il contribue à la diffusion du catholicisme. Il aurait déclaré : « Un missionnaire américain doit être capable de se nourrir de rien et de le cuisiner lui-même. » Il enseigna ensuite à l'Université de Georgetown de 1795 à 1798. Après un séjour de 1795 à 1798 à Cuba, où il contracte la fièvre jaune, il retourne à Baltimore et est nommé évêque de Bardstown (Kentucky) en 1808, devenant ainsi le deuxième évêque des Etats-Unis d'Amérique. Le diocèse de Bardstown était le plus grand diocèse jamais formé aux Etats-Unis comprenant une superficie de 10 états, dont entre autres le Kentucky, l'Ohio, le Tennessee, le Michigan, l'Indiana. Aujourd'hui ce secteur comporte 35 diocèses. Flaget meurt le 12 février 1850. Son corps repose dans la cathédrale de Louisville (Kentucky) dont il fut l'évêque de 1841 à sa mort.

Victor Joseph Thiébaud (4 septembre 1799 Pontarlier – 1892 Besançon) fut ordonné prêtre en 1822, curé d'Ougney jusqu'en 1829, secrétaire adjoint de l'archevêché vers 1830, puis chef de secrétariat. Il fut membre titulaire du chapitre en 1844. Personnage haut en couleur et contestataire, il fut un homme à la plume facile, pamphlétaire redoutable, et a surtout alimenté la controverse liturgique pour défendre les idées romaines contre les opinions gallicanes du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon. On ne compte pas moins de 27 œuvres polémiques, comme par exemple la *Crise nouvelle du bisontinisme agonisant*, Besançon, 1864, in-8°. (M. Roche – Michel Vernus : *Dictionnaire biographique du Département du Doubs*, Arts et littératures, Lons-le-Saunier, s.d. [1997 ?], pp. 460-461 ; Emile Fourquet : *Les Hommes célèbres et les personnalités marquantes de Franche-Comté du IV^e siècle à nos jours*, Besançon, Séquania, 1929, p. 423)

Cohen, 510 ; Backer, 386-392.

Coiffé supérieure arasée, plats frottés et épidermés, légères usures aux coins ; mouillure sur le frontispice et la 1^{ère} gravure. Bon état général.

« *Belle édition entièrement lyonnaise tirée à seulement 100 exemplaires.* »

12. **Moyria, Gabriel vicomte de.** *Odilie ou l'ange du bocage.* Lyon, Louis Perrin, 1827. In-8 de 384 pp. Faux-titre, belle lithographie en frontispice d'Auguste Flandrin d'après Genod et réalisée par H. Brunet de Lyon, bel ornement typographique sur la page de titre représentant un amour pensif au papillon, 2^{ème} faux-titre h. t. encadré dans une couronne d'épis de blé et de fleurs, culs de lampe ; impression sur papier teinté à grandes marges. Demi-reliure à coins en maroquin rouge rubis de l'époque, dos à quatre faux nerfs richement orné de larges roulettes, de filets et de fers dorés, ainsi que de fers et roulettes estampés à froid, titre doré, plats recouverts de papier rouge carmin imitation cuir de Russie ; tranches et gardes cailloutées bleues. **480 €**

« **Cet ouvrage n'étant pas destiné au Public, n'a été tiré qu'à cent exemplaires** » imprimé au verso de la 2^{ème} page de garde ; Quérard précise que ces 100 exemplaires étaient destinés à « être donnés en présent aux amis de l'auteur ».

Gabriel, vicomte de Moyria (Bourg 1770-*id.*, 1838), agronome, littérateur et poète. Peu doué pour la carrière militaire, il quitta son régiment de cavalerie en 1790 et retourna dans ses foyers pour se consacrer à la poésie et la peinture, ses deux véritables passions ; pour échapper à la levée en masse des troupes, il se fit typographe à Nantua en 1795 ; l'année suivante, il retourna dans sa famille et reprit le cours de ses études favorites. Il traversa l'empire uniquement occupé de poésie, de musique et de dessin. Ce fut en 1808 qu'il mit au jour ses premiers essais. « L'accueil que leur fit le public engagea l'auteur à poursuivre sa carrière poétique et il publia différentes productions qui obtinrent du succès. [...] Il était membre de l'Institut historique, de la Société royale d'agriculture de l'Ain et de l'académie de Lyon » (Michaud *Biographie Universelle*, Paris, Desplaces, 1842, tome XXIX, p. 490). Il est considéré comme l'un des premiers représentants de la poésie régionaliste des Pays de l'Ain. Dans son roman *Odilie ou l'ange du bocage*, l'auteur, après avoir présenté une défense du Roman en guise de préface, « cherche à émouvoir par des scènes d'amour et de douleur, par des sentiments nobles et

tendres, et par des événements qui, liés à une époque de l'histoire contemporaine, ne peuvent pas être sans intérêt » (p. 15).

Michel-Philibert Genod (1796-1862), peintre d'histoire et de genre lyonnais, fut professeur aux Beaux-Arts de Lyon.

Auguste Flandrin (1804-1842), peintre, graveur et lithographe lyonnais, enseigna son art dans sa ville natale où la plupart de ses lithographies furent publiées. C'est lui qui initia à la lithographie ses jeunes frères Hyppolite (1809-1864) et Paul (1811-1902).

Horace-Antoine Sastre dit Brunet et Cie (1781-1848) fut un imprimeur lithographe lyonnais.

Edition soignée de Louis Perrin (1799-1865), l'un des grands imprimeurs lyonnais du XIX^e. Apprenti dès 1818 chez Rusand, imprimeur lyonnais, il s'installa en 1822 associé à Zacharie Durand jusqu'en 1826. Ses réalisations sont alors des éditions de qualité à la typographie soignée. Ce n'est que vers 1846 qu'il grava et fonda les caractères « augustaux » inspirés des inscriptions romaines.

Quérard, VI, 353 ; Lemonnyer, III, 450. Beraldi : *Les graveurs du XIX^e siècle*, Paris, Conquet, 1887, t. VI, p. 136.

Légère usure aux coins, quelques minuscules trous de vers aux charnières, très rares rousseurs. Bel exemplaire d'une édition extrêmement rare due à la collaboration d'artistes lyonnais.

« Rare et curieux ». Exemplaire de Gaspard Pezel, fils de l'éditeur, avec ses annotations manuscrites »

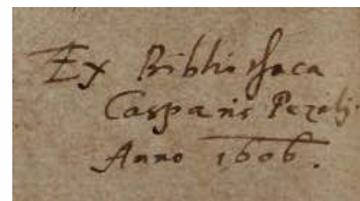
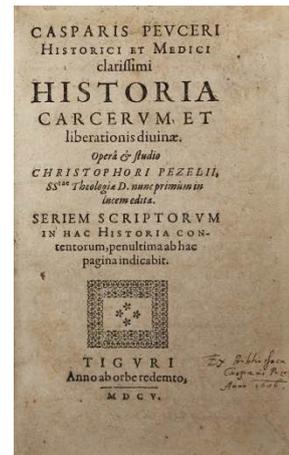
13. **Peucer, Gaspard.** *Historia carcerum et liberationis divinæ. Operâ & studio Christophori Pezelii, SS^{te} Theologiæ D. nunc primùm in lucem edita. Seriem scriptorum in hac Historia contentorum, penultima ab hac pagina indicabit.* Tiguri [Zürich], s. n. [Christophe Pezel], 1605. in-8° de [8 ff.], 831 pp., 1 p. bl. Alternance de textes en latin et en allemand (impression gothique pp. 365- 461, 554-612, 654-672, 739-761, 768-771, 775-776, 790-792), bandeaux, lettres ornées. Plein vélin ivoire de l'époque à recouvrement, plats estampés à froid (médaillon central composé d'entrelacs encadré d'un double filet et de petits fers dans les coins), coutures apparentes, dos long avec titre en tête manuscrit à l'encre (très estompé), lacets sur le plat inférieur, traces de lacets sur le plat supérieur. **2 200 €**

Edition originale avec marque de provenance manuscrite sur la page de titre : « Ex bibliotheca Casparis Pezelis. Anno 1606. » De nombreuses notes latines manuscrites sont de la même main sur les pages de garde (sentences de Marcile Ficin, d'H. Rantzorinus, d'Antoninus Caretinus, concernant la vie de cour 'Aulicus') ainsi que dans les marges des 142 premières pages ; elles sont probablement de Caspar Pezel (1573-1634), fils de l'éditeur, avocat, conseiller du comte Simon VI de Lippe, Hofgerichtsfiskal et bibliothécaire.

L'œuvre fut éditée de façon posthume par son ami Pezel. Une 2^{ème} édition fut publiée en 1615 à Francfort (i. e. Hanau ?) in Officina hæred. Guilielmi Antonii ; du Pin ne cite que l'édition de 1615.



Michaud indique l'ouvrage comme « rare et curieux », du Pin le qualifie également de « curieux ». « Médecin et mathématicien, né le 6 janvier 1525, à Bautzen, dans la Lusace, [Gaspard Peucer] acheva ses cours à l'académie de Wittenberg, et y prit ses degrés. Son activité lui mérita l'amitié de Mélancthon, dont les conseils lui furent très utiles, et qui finit par lui donner en mariage une de ses filles. Peucer, chargé d'abord de l'enseignement des mathématiques, fut pourvu, en 1559, d'une chaire de médecine, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Il se vit alors l'objet des attentions de toute la Saxe. L'électeur lui-même, charmé d'avoir fixé dans ses états un homme d'un si rare mérite, le confirma dans la sur-



intendance de l'académie, dont, à sa prière, il augmenta les revenus, et lui fit l'honneur d'être le parrain [d'un de ses enfants]. Cette haute faveur fut de courte durée. Les liaisons de Peucer avec Hubert Languet, calviniste zélé, le firent soupçonner d'en partager les opinions, et refroidirent l'électeur à son égard. On répandit le bruit qu'il favorisait la lecture des ouvrages de Théod. De Bèze ; enfin ses ennemis l'accusèrent d'être l'auteur d'un traité de la *Cène*, composé d'après les principes de Zwingli. Mandé à Dresde (1^{er} avril 1574), pour se justifier des imputations qui pesaient sur lui, il fut jeté dans une prison, et traité avec la dernière rigueur. En vain Peucer protesta de son innocence. On lui fit entendre que l'aveu de ses fautes pouvait seul en mériter le pardon ; et il consentit enfin à signer une déclaration qui lui fut dictée par ses juges eux-mêmes. Cet acte, qui lui avait été arraché par ses ennemis, devint entre leurs mains une arme terrible. On l'avait obligé de se reconnaître le chef d'un complot tendant à faire prévaloir dans la Saxe les principes du calvinisme ; on voulut le contraindre à nommer ses complices : en vain protesta-t-il qu'il n'en avait pas ; le malheureux Peucer, au lieu de la liberté qu'on lui avait promise, fut renfermé dans une tour, et traité comme un criminel d'état. Son courage l'empêcha de se livrer au désespoir : il finit même par s'habituer à sa prison ; et, comme il était privé de papier et d'encre, il prit une Bible, qui faisait son unique lecture, et écrivit ses pensées sur les marges avec une paille trempée dans une liqueur où il avait fait dissoudre des croûtes de pain brûlées. L'empereur et le landgrave de Hesse sollicitèrent inutilement la grâce de Peucer. Ce ne fut qu'au bout de onze années qu'il recouvra sa liberté, à la prière du prince d'Anhalt, beau-père de l'électeur de saxe. Il sortit de prison, le 8 février 1586, après avoir juré solennellement qu'il ne se permettrait jamais aucune plainte sur la manière dont on en avait agi avec lui. Il apprit alors que sa femme était morte de chagrin, et que ses biens avaient été dissipés pendant sa longue détention. Il se retira à Zerbst, dans les états du prince d'Anhalt, et épousa, en 1587 [le 30 mai], une riche veuve [Christine Schildin, veuve de Jérôme Bergmann, consul de Bautzen], qui voulut faire partager sa fortune à un homme qu'elle estimait. Peucer mourut à Dessau, le 25 septembre 1602, à l'âge de soixante-dix-huit ans, regretté pour la douceur de ses mœurs et pour sa probité.[...] C'est Peucer qui fut l'éditeur des *Œuvres* de Mélanchthon, son beau-père, qu'il publia à Wittenberg, en 1562, avec des préfaces à la tête de chaque volume. » (*Biographie universelle*, Paris, Michaud, 1823, XXXIII, pp. 539-541). « Il a laissé des Livres de Physique & de Médecine qui lui ont fait beaucoup d'honneur : heureux si se contentant de se mêler de sa Profession, il ne fut point entré dans les disputes des Théologiens. » (L. E. du Pin : *Bibliothèque des auteurs séparés de la communion de l'Eglise romaine, du dix-septième siècle*, Paris, André Pralard, 1719, t. II, p. 18). Voici comment Gaspard Peucer se présente : « J'ai été utile à ceux à qui j'ai pu rendre service. Je n'ai nui à personne. Je n'ai dénoncé qui que ce soit. Je ne me suis pas vengé des injures qu'on m'a faites. Je n'ai jamais inspiré de la haine aux Princes, je ne les ai jamais aigris lorsqu'ils étoient en colère. J'ai tâché de plaire à tout le monde, & même à mes ennemis. Je n'ai pas médité de mon prochain, ni envié son bonheur. Je ne me suis pas réjoui de la calamité des autres, & j'ai eu souvent dans la bouche ces mots, *qu'on est bien malheureux, de faire son supplice de leur félicité*. Je n'ai pas insulté les affligés, bien loin d'augmenter leur misère & de contribuer à leur ruine. Je n'ai jamais exagéré les fautes des autres, & si je n'ai pu les excuser, je les ai exténuées autant qu'il m'a été possible. J'ai regardé la bienveillance des Princes comme un bien funeste, & plus ils m'étaient favorables, plus je m'humiliois, appréhendant de perdre leurs bonnes grâces, pendant que la bonne fortune rendoit les autres insolens. Je savois qu'il n'y a rien de ferme ni de durable dans les choses humaines, sur-tout à la Cour ; que de la plus haute élévation on tomboit dans le précipice, & que plus mon bonheur avait été prompt, plus ma chute seroit subite. Dieu qui connoît les cœurs m'est témoin que je ne mens point, & mes Amis, à qui j'ai découvert mes pensées, peuvent en rendre témoignage. » (*Histor. Carcer.* pp. 67-68, texte extrait de Antoine Teissier : *Les éloges des hommes savans, tirés de l'Histoire de M. de Thou*, Leyde, 1715, t. IV, p. 417).

Notre ouvrage, divisé en deux parties, contient, outre l'histoire de l'emprisonnement et de la libération de Peucer, le testament de l'auteur, la table des matières, une préface, son portrait sous le titre *Aulicus* (c'est l'histoire de sa vie, de la manière dont il s'est conduit à la Cour, et de tout ce qui s'est passé à son égard avant et après son emprisonnement), sa profession de foi, des lettres à l'Electeur de Saxe, des écrits religieux (dont deux controverses : « de Christo filio Dei, vero Deo & homine » et « de vera præsentia Christi in Sacra Cœna »), ses méditations durant son incarcération, le décret du Consistoire de Dresde concernant sa sépulture dans l'éventualité de son décès en prison, des extraits de la correspondance entre le duc de Wurtemberg et Guillaume, Landgrave de Hesse, au sujet de Peucer, etc.

Christophe Pezel (5 mars 1539, Plauen – 24 février 1604, Brême), professeur à Wittenberg, puis pasteur à Brême, fut un théologien calviniste influent qui introduisit la religion réformée à Nassau-Dillembourg et à Brême. Il a édité de nombreux écrits théologiques, dont les plus importants sont la *theologici Loci* de son maître, Victorinus Strigel (Neustadt, 1581-1584) et les *Consilia* de Melanchthon (1600).

VD 17, 12 : 116322 H ; Nicéron, XXVI, 172-173 ; Louis Ellies du Pin, II, 16-18 ; A. Teissier, IV, 414-420 ; Oettinger, 1409.

Vélin légèrement sali au dos, quelques épidermures en queue du dos. Intérieur frais. Ouvrage rare à la provenance prestigieuse.

« Apparition du déisme critique dans un roman conventionnel »

14. [Tyssot de Patot, Simon.] *Les Amours et les Aventures d'Arcan et de Bélize. Histoire véritable, traduite du Latin en Français par le Chevalier de P. Leyde*, Théodore Haak, 1714. in-12 de [8], 362, [9, 1 bl.] pp. Frontispice gravé sur cuivre de R. Blockhuysen, 7 gr. s. c. hors texte, p. de titre en rouge et noir avec un ornement typographique, lettre ornée et bandeau. Plein veau fauve marbré de l'époque, dos à 4 nerfs fleuonnés à la roulette, au filet et aux petits fers dorés, pièce de titre en maroquin havane, simple filet estampé à froid sur les plats, roulette dorée sur les coupes, tranches mouchetées. 300 €

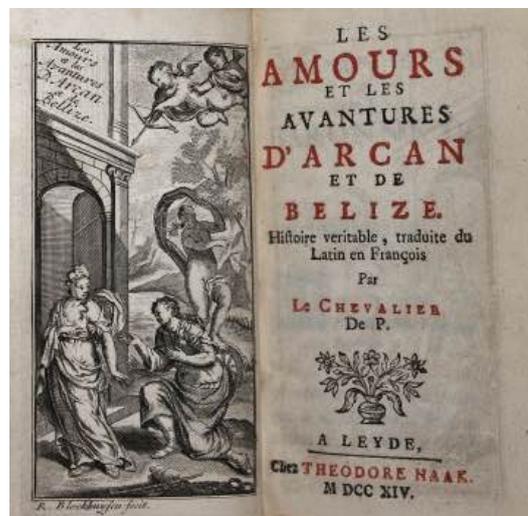
Edition originale d'un ouvrage rare ; « les bibliographies nationales, tout comme les catalogues de bibliothèques, sembl[ent] ignorer son existence » (Aubrey Rosenberg).

Écrivain d'expression française, Simon Tyssot de Patot (Londres 1655 – 1738) fut protestant et passa la majeure partie de sa vie en Hollande comme professeur de mathématiques à l'École de Deventer. Il critiqua audacieusement les dogmes chrétiens dans les romans utopiques qu'il composa. Les héros des *Voyages et aventures de Jacques Massé* (vers 1714) et de *la Vie, les aventures et le voyage de Groenland* (1720) quittent l'Europe pour des terres lointaines où ils découvrent des sociétés pratiquant l'égalitarisme et professant la religion naturelle. Ces romans accumulent les épisodes et les récits enchâssés, les dissertations et les hors-d'œuvre, mais tous ces éléments convergent pour dénoncer les impostures cléricales et prêcher, avec plus ou moins de prudence, le doute cartésien et un sensualisme évoluant vers le matérialisme. Accusé d'athéisme et d'immoralisme par les autorités réformées, Tyssot perdit sa place. Il publia également des poésies et un recueil de lettres (1727). (*Encyclopédie Larousse*).

Aubrey Rosenberg, professeur de littérature française à l'Université de Toronto, observe que notre « ouvrage contient un mélange d'éléments caractéristiques des romans historiques, sentimentaux, chevaleresques, héroïques, baroques et réalistes, avec une variété de digressions qui ne contribuent en rien au développement de l'intrigue. » Il précise que, du point de vue de l'originalité, est exposé pour la première fois dans un roman conventionnel le thème du déisme critique, c'est à dire l'appel à la raison, la critique de la superstition et du clergé, une enquête sur l'origine du monde et la nature de Dieu, et ainsi de suite.

L'ouvrage comprend une dédicace « à Mademoiselle la baronne D. » et un catalogue de l'éditeur.

A.-R. Blockhuysen fut un dessinateur et graveur flamand qui travaillait à Leyde au commencement du XVIII^e siècle pour les libraires. (Le Blanc : *Manuel de l'amateur d'estampes*. Paris, Jannet, 1854, t. I, p. 373.)



Gay-Lemonnyer : *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour...*, I, 131 (donne Puisieux pour le « chevalier de P. ») ; Aubrey Rosenberg : "Tyssot de Patot's 'Lost' Novel : *Les Amours et Aventures d'Arcan et de Bélize*," *Romance Notes*, Spring, 1981, pp. 349-351 ; Aubrey Rosenberg : *Le Déisme critique dans un roman " inconnu " de Tyssot de Patot*, University of Toronto, [1988], pp. 67-73. Pas chez Quérard, Barbier, Tchemerzine, ni Cioranescu.

Coiffes arasées, usures aux coins et aux coupes inférieures, mors fendillés ; rares mouillures marginales n'affectant pas les gravures. Bon exemplaire cependant.

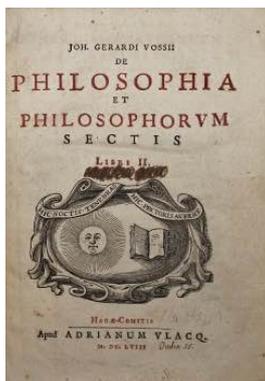
« Une fort bonne analyse des livres d'Aristote »

15. **Vossius, Johannes-Gerardus.** *Philosophia et philosophorum sectis. Libri II.* Hagæ-Comitis [La Haye], Adrian Vlacq, 1658 (pour le livre I) et 1657 (pour le livre II). 2 ouvrages en 1 vol. Petit in-4° de [8], 182, [12] pp., 1 f. bl. ; [8], 117, [9] pp., 1 f. bl. Avec à la 1^{ère} partie, la p. de t. en rouge et noir avec marque d'imprimeur sur bois gravé représentant le soleil et un livre ouvert avec la devise « Hic noctis tenebras, Hic pectoris aufert » ; à la 2^{ème} partie, une autre belle vignette également en bois gravé représentant un phénix sur un foyer embrasé par les rayons solaires avec la devise « Ex morte immortalitas » ; belle grande lettre initiale à la préface. Plein veau brun moucheté de l'époque, dos à 4 nerfs richement ornés de filets, roulettes et petits fers dorés, titre doré, tranches mouchetées de rouge. **500 €**

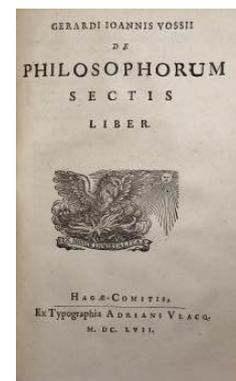
Edition originale rééditée dans le *De artium et scientiarum natura* (livres IV et V), à Amsterdam, chez Blaeu, 1696-1701.

Belle épître dédicatoire en début d'ouvrage signée Isaac Vossius (Leyde, 1618-Windsor, 1689), fils de l'auteur, bibliothécaire et maître de littérature grecque de Christine de Suède. L'épître est adressée à Conrad van Beuningen (1622-1693), diplomate hollandais, ancien élève de Johannes Gerardus, et qui élaborera avec Isaac un traité sur la circulation naturelle de l'air. Table des chapitres et index dans chaque livre.

Johannes-Gerardus Vossius (Heidelberg, 1577-Amsterdam, 1649), l'un des derniers humanistes et érudits universels, fut l'un des professeurs les plus renommés de l'Université de Leyde, où il enseigna la rhétorique pendant dix ans. Il occupa ensuite la chaire d'histoire à l'Ecole illustre d'Amsterdam en 1632 où il est appelé dès sa fondation. Il publia divers ouvrages sur l'histoire, la rhétorique, la grammaire, ainsi qu'un dictionnaire étymologique. Il fut l'ami de Grotius et l'un des humanistes les plus estimés de son époque. Sa *Philosophia* traite de la logique, de la philosophie spéculative et pratique, y compris la morale, de la politique, de l'art militaire, de la médecine, de la théologie naturelle, de la divination et de la chimie. Michaud note qu'on y trouve « une fort bonne analyse des livres d'Aristote. » Le *Philosophorum sectis* a pour objet les théories philosophiques grecques anciennes accompagné de l'histoire de



leurs écoles. Michaud précise que « Bayle et d'autres critiques ont remarqué plusieurs inexactitudes dans ce traité que l'auteur n'avait point livré au public et dont la première édition n'est [...] que de 1658 (sic). » Il ajoute cependant que « tous ses livres sont écrits en latin avec une élégance fort remarquable [et que] l'immortalité est promise à ses ouvrages dans l'épithaphe que Thysius a inscrite sur son tombeau : "Invida Mors ridet, ridet quoque Vossius illam / Dùm calamo Mortem vincit et ingenio." (Michaud : *Biographies universelles*, Paris, 1827, t. XLIX, p. 550) Adrien Vlacq, imprimeur-libraire hollandais, est originaire de Gouda. Il a publié en 1659 une contrefaçon



de Johannes Elzevier et de Pieter Leffen, et a également publié sous les fausses adresses et pseudonymes de « Cologne, Pierre Du Marteau » et « Amsterdam, Peter Le Grand ». Également mathématicien connu pour ses travaux sur les logarithmes et auteur d'ouvrages d'astronomie et de pamphlets en faveur des royalistes anglais en 1652-1655, il meurt peu avant le 8 avril 1667. Des éditions paraissent encore sous son nom jusqu'en 1669, en association avec Johannes Vlacq.

Ex-libris manuscrit d'un jésuite nommé Oudin à la p. de t.

Encyclopédie philosophique universelle : *Les Œuvres philosophiques, Dictionnaire*. Presses Universitaires de France, t. I, p. 1535

Plats épidermés et frottés ; intérieur très frais. Bon exemplaire.

Theâtre-Poésie

Variations douces amères sur l'Amour

16. **Berl, Jean.** *Jeu de dupes. Romances.* Paris, La presse à bras, 22 avril 1932. In-4° de 65, 1 bl. pp., 1 f. de justification, 3 ff. blancs. Titre, initiales et numérotation des poèmes en bleu. Demi-box bleu marine de l'époque coupé en biais sur les plats et bordé d'un double filet doré, dos à 2 faux nerfs orné à la roulette et aux petits fleurons dorés avec le titre doré, papier « océan » sur les plats, pages de garde marbrées en bleu et vert. **300 €**

Unique édition extrêmement rare de ce poète des années 30. Publié à 200 exemplaires, cet exemplaire est le n° 79.

Jean Berl a dédié l'ouvrage à sa femme :

« Quand tu n'es pas là je m'ennuie,
Mais tu m'ennuies quand tu es là. »

Cette dédicace ironique donne le ton du recueil ; les 52 romances qui le composent sont des variations douces amères sur l'amour :

« Mes serments, tu dis qu'il les faut
Graver sur le sable !
Non ! le sable est encor trop stable :
J'écris sur l'eau. » (XXIV)

« Trouant le rideau de suie
Quels doigts ont ouvert
Vos deux yeux beaux comme un air
D'orgue sous la pluie ? » (XXVI)

L'exemplaire est imprimé à presse à bras par Raphaël Maillol sur papier vergé pur fil des cuves de Montval fabriqué spécialement pour cet ouvrage par Gaspard Maillol. Vers 1910, Aristide et Gaspard Maillol, mécontents des papiers cellulose chlorés qui jaunissent et se dégradent avec le temps, créent à partir des draps de lin et de tissus de chanvre un papier d'un blanc et d'une texture exceptionnelle, le « papier de Montval ».

Malgré quelques infimes rousseurs et taches sur les tranches, l'exemplaire est en parfait état.

« 6 lettres de l'auteur au sujet de sa pièce »

17. **Bouilhet, Louis.** *Hélène Peyron, drame en cinq actes, en vers.* Paris, A. Taride, 1858. In-12. 136 pp. Demi marocain fauve du temps, dos à 5 nerfs avec titre doré, tête dorée, non rogné ; couverture et dos conservés (*Champs*). **1 300 €**

Edition originale enrichie de 6 lettres manuscrites de l'auteur à propos de sa pièce (17 août 1857-8 janvier 1858) : 5 adressées à La Rounat, directeur du théâtre de l'Odéon, et 1 à Eugène Delattre, avocat, ancien élève de Bouilhet à Rouen, et propriétaire du journal *L'Audience*.

Louis-Hyacinthe Bouilhet (Cany, 1821-Rouen, 1869), condisciple de Flaubert au collège de Rouen, fut interne en médecine à l'Hôtel-Dieu que dirigeait le docteur Flaubert, père de Gustave. Il abandonna la médecine pour la carrière des lettres avec un certain succès, notamment au théâtre (*Madame de Montarcy*). Il avait « une verve, une fantaisie riieuse, une perfection technique qui retiennent encore à cette œuvre les esprits curieux. On peut considérer Bouilhet comme le précurseur de l'école parnassienne. » (Talvart et Place : *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1927)*. II, 142, 3). Ami fidèle de Flaubert, il fut le dédicataire de *Madame Bovary* ; c'est lui qui avait indiqué à Gustave le

fait divers qui fut à l'origine du roman. Ce dernier écrivait à George Sand le 12 janvier 1870 : « En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon accoucheur, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. » Il fut conservateur de la bibliothèque de Rouen.

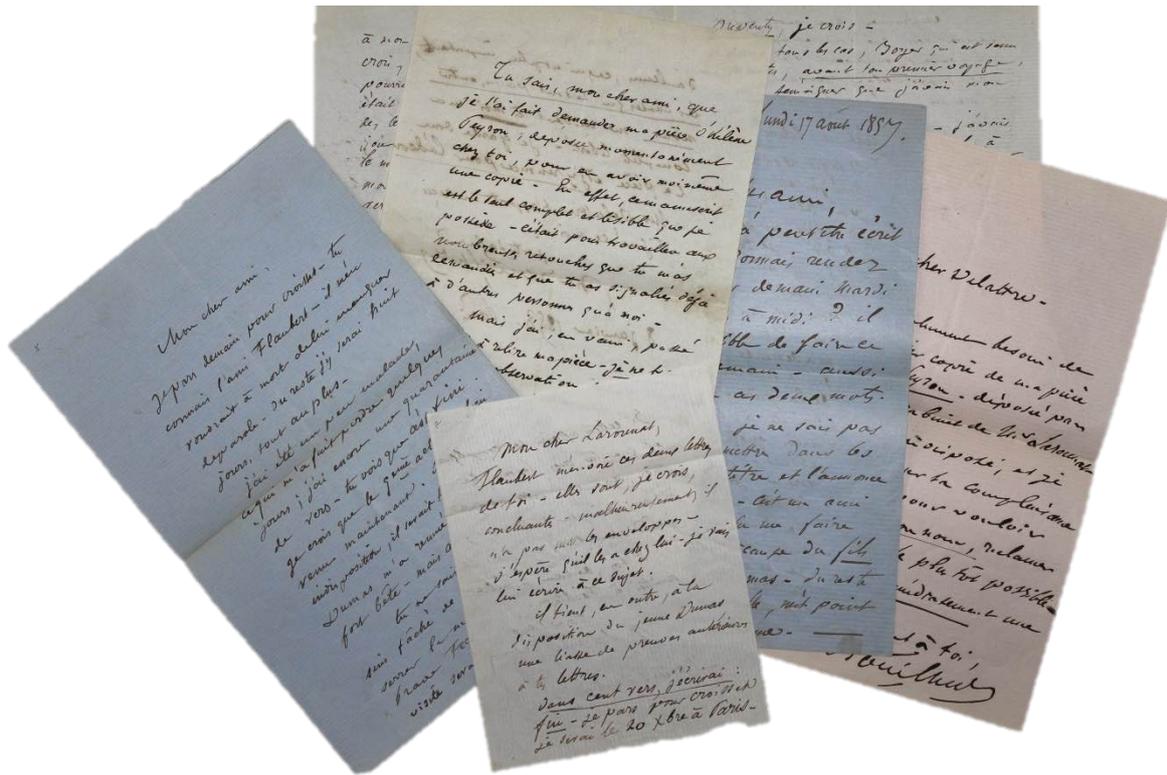
Hélène Peyron fut créée à l'Odéon le 11 novembre 1858. La pièce connut 80 représentations malgré un accueil mitigé comme en témoigne l'article d'Eugène Lataye paru dans la *Revue des Deux Mondes* : « M. Louis Bouilhet traduit une inspiration réellement poétique par des réminiscences dont il n'a point su encore dégager une véritable personnalité. On lui a reproché avec raison l'abus des images et des métaphores, la tendance à transformer perpétuellement l'idée en un objet sensible, l'emploi de comparaisons vieilles, de procédés convenus, toutes choses dont l'effet est d'autant plus fâcheux qu'elles sont elles-mêmes le résultat de l'imitation. [...] *Hélène Peyron* n'est pour le talent de M. Bouilhet ni un progrès ni une décadence ; c'est la même manière, transportée seulement dans un cadre moins heureux, car la comédie ne s'accommode guère du vers romantique. Au point de vue qu'il a lui-même choisi, M. Bouilhet serait donc l'un des derniers représentants de cette école qui crut remplacer par la poésie lyrique l'analyse régulière des sentiments et le développement logique des caractères. La nullité des personnages, l'absence presque complète de l'action, l'irrégularité du plan sont des défauts assez visibles dans *Hélène Peyron*. Pourtant, croyons-nous, M. Bouilhet avait tenté d'échapper cette fois, par le choix de son sujet, aux puissantes influences qui avaient dominé complètement son premier drame ; mais la constante préoccupation d'une certaine forme l'a ramené sur l'écueil qu'il voulait éviter. Ce soin précieux d'un style factice lui a fait oublier et la composition dramatique et l'étude des caractères. Or le style n'est que l'enveloppe de l'idée ; il n'est rien sans elle. M. Bouilhet s'engage donc dans une mauvaise voie en transportant dans le style un *spectacle* que M. Victor Hugo introduisait dans les accessoires dramatiques ; il fait combattre pour l'heureux effet d'une période les mots qui la composent comme autant de partisans isolés. C'est là une erreur et un danger ; le beau dans le style obéit aux lois communes. Ce doit être un ensemble harmonique d'éléments simples. » (2^e période, tome IX, 1859, pp. 508-511).

Reliure de V[ictor] Champs (1844-1912) dont les reliures sont recherchées par les collectionneurs pour la bonne tenue de leurs corps d'ouvrage et le fini du travail (Julien Fléty : *Dictionnaire des relieurs français ayant exercé de 1800 à nos jours*).

Vicaire, I, 893.

Légère épidermure au dos. Bel exemplaire dans une élégante reliure de Victor Champs.

Les 6 lettres sont contenues dans une enveloppe ancienne collée sur la 2^{ème} p. de garde avec, rédigé au crayon, le commentaire suivant : « ... Elles concernent sa pièce *Hélène Peyron*, qu'il écrivait à Mantes, en fin d'année 1857, dans la solitude. Dumas fils avait fait écrire dans les journaux parisiens que Louis Bouilhet (dont la pièce était annoncée sous le titre de *La Fille Naturelle*, titre auquel l'auteur n'avait jamais songé) s'était emparé de l'idée de la pièce que lui-même était en train d'écrire sous le titre du *Fils Naturel* [comédie en 5 actes donnée à Paris, au Gymnase dramatique, le 16 janvier 1858]. Grande indignation de Louis Bouilhet qui (dans les lettres ci-jointes) fait appel au souvenir de ses amis pour démontrer l'originalité et l'antériorité de la conception. » Excellent état général des lettres.



I. L.A.S. [à La Rounat]. Mantes, lundi 17 août 1857. 3 pages in-8° sur une feuille de papier bleu pliée en 2. Une petite fente au centre de la pliure.

Bouilhet s'étonne de l'annonce de sa pièce dans les journaux et informe La Rounat de l'avancement de son travail.

« ... je ne sais pas qui a fait mettre dans les journaux le titre et l'annonce de ma pièce – c'est un ami qui aura voulu me faire prendre rang, à cause du fil naturel de Dumas. du reste La fille naturelle n'est point le titre de mon drame. — c'est : Hélène Peyron / il s'agit, il est vrai d'une fille naturelle – mais j'ai été grandement surpris de voir cela annoncé dans les journaux – ma pièce n'est point aussi avancée qu'on le dit – je termine le second acte. les cinq actes seront faits pour le mois de décembre – pas avant – c'est pour moi un coup décisif, et j'y vais avec lenteur et prudence. ce qui m'a demandé le plus de temps – une fois le sujet trouvé – c'est le scénario de la pièce – quand il a été terminé, j'ai été à Paris pour te le lire, mais quatre fois, je t'ai trouvé absent – j'ai donc commencé les vers – je crois, du reste, que le scénario, cette fois, est solide – je suis en pleine actualité, et, ce qui est pour moi un bon signe, je m'amuse beaucoup à écrire ce drame – qui est en grande partie une comédie de caractère[...] je vis retiré du monde – je ne rentrerai à Paris qu'avec mes cinq actes dans ma poche... »

II. L.A.S. à La Rounat. [Mantes, c.a. fin novembre 1857] 4 pp. in-8° sur une feuille de papier jauni pliée en 2.

Bouilhet se justifie face aux attaques de Dumas fils, et donne des précisions intéressantes concernant la gestation et la rédaction de sa pièce.

« ... j'ai fouillé toutes mes lettres, je ne retrouve que celle qui a précédé ton second voyage. mais, à te dire le vrai, je crois que tu es venu directement à Mantes, sans me prévenir. je devais te voir à Paris, et j'avais manqué le rendez-vous. tâche de te rappeler ces circonstances. donc, si tu as écrit à quelqu'un, vers cette époque, c'est à Flaubert. tu devrais lui toucher deux mots de la chose.

quant à l'inqualifiable accusation de Dumas fils, c'est à ne pas y croire. Du reste rien n'est plus facile à détruire que cette légère calomnie d'un homme qui se sent probablement à bout de forces. J'ai trouvé mon sujet à Mantes, dans les premiers jours de mai – l'accouchement a eu des témoins – j'ai commencé à l'écrire le 15 juin – vers le 20, j'allais à Paris – pour un banquet offert à Philoxène Boyer – je communiquai tout mon scénario, comme il est aujourd'hui, à mon ami Charles D'osmoy – et, je crois, à M^r Delattre, avocat. gens qu'on pourrait appeler en témoignage, si besoin était – d'autre part, Flaubert a de moi des lettres où je lui parle de mon scénario jour à jour, scène à scène, écrites dans le mois de mai – j'ai en outre communiqué mon scénario à 3 amis de Rouen, vers la même époque.

Ce sont les journaux qui m'ont annoncé, à mon grand étonnement, le titre de la pièce de Dumas, et le titre de la miennne, car jamais je n'ai eu l'idée de l'intituler ainsi – mon titre était alors et est encore : Hélène Peyron, donc si les journaux ont pu annoncer de moi une fille naturelle, c'est qu'ils devaient la communication de mon sujet à un de mes amis. Je crois que c'est Philoxène Boyer qui a fait mettre dans La presse l'annonce que tu as lue, et qui a été reproduite par le Figaro – avec une 3^e pièce ["L'Enfant de l'amour"], même sujet, par M^r Du-penty, je crois.

dans tous les cas, Boyer qui est venu à Mantes, avant ton premier voyage, pourra témoigner que j'avais mon sujet à cette époque.

enfin – quand tu es venu – j'avais fait tout le 1^{er} acte, que je t'ai lu à toi et à Fechter [directeur de l'Odéon, comme La Rounat] – vous ne vouliez même pas connaître le scénario, avant la lecture – ce n'est qu'après, que je vous ai développé le sujet. une chose certaine, c'est que tu ne savais pas toi-même, positivement, si ma pièce inconnue serait pour l'Odéon, bien que la note des journaux l'ait annoncé dès lors, par anticipation.

cette accusation de Dumas se rattache peut-être à un autre petit fait qui m'a étonné la semaine passée. on a écrit dans le journal de Rouen que j'avais terminé 2 actes de mon drame – or, à Rouen, plus que partout ailleurs, on est au courant de ce que je fais – donc l'entrefilet vient de Paris, et de la part de gens qui seraient, sans doute, heureux de prouver que mon sujet ne m'est venu que tard, et après lecture des journaux annonçant le titre de Dumas – je suppose cela – je n'en ai pas de preuves. la vérité est que j'ai terminé le 4^{ème} acte, d'une façon définitive, et que je suis à la moitié du 5^{ème} [.] tout sera terminé dans une douzaine de jours. ne serait-il pas bon que tu fisses annoncer cela ? vois et décide – tout cela est bien misérable – et dégoûterait du métier – si l'on n'avait une foi supérieure à toutes ces sottises – franchement, quand j'ai su que Dumas fils traitait le même sujet que moi, j'en ai été dans la jubilation. pourquoi ne fait-il pas de même ?

Adieu – je vais écrire tout cela à Flaubert, pour l'amuser un peu. (s'il faut cent preuves, tu les auras.)

serre pour moi la main de Fechter – et à bientôt – je crois que nous ferons bien de nous occuper vite des répétitions – tout à toi

L. Bouilhet

[écrit verticalement dans la marge :] – s'il se produit quelque incident nouveau à ce sujet – écris-moi. Ce qu'il y a de bon, c'est que je ne savais même pas que Dumas fils t'avait raconté sa pièce – tu m'as dit seulement qu'il disait beaucoup de mal de la Montarcy – tu vois que j'ai la mémoire fidèle.→

Dans sa lettre adressée le 1^{er} décembre 1857 à Flaubert, Bouilhet précise : « je viens de répondre à La Rounat qui me demandait une lettre de lui, qu'il croit m'avoir écrite, et dans laquelle il me demandait ce que je faisais. Mais il se trompe, il est venu à Mantes, directement, et m'a surpris au lit un matin, sans s'être annoncé. C'est peut-être toi qui aurais des lettres de lui dans ce sens-là. [...] Si tu ne les as pas brûlées ou perdues, elles pourraient lui être agréables à tenir dans ses mains, si toutefois il y est question de moi. » (*Correspondance de Flaubert*, La pléiade, t. II, p.) Bouilhet insiste encore : « Tâche, si tu as un moment de retrouver mes lettres du mois de mai et juin, où mon scénario est expliqué scène à scène, avec tous les détails de l'accouchement. » (même lettre ?)

Charles Rouvenet de La Rounat (1818-1884), auteur dramatique, fut directeur du théâtre de l'Odéon. Charles François Romain Le Bœuf comte d'Osmoy (1827-1894), conseiller général de l'Eure en 1862, député en 1871 et sénateur en 1885, collabora avec Flaubert et Bouilhet à la rédaction du « *Château des cœurs* ».

Philoxène Boyer (Cahors, 1825-1867), écrivain, fut l'ami de Flaubert, Hugo, Baudelaire et des poètes parnassiens.

III. L.A.S. à La Rounat. Mantes, vendredi [4 décembre 1857]. 2 pp. in-8° sur une demi-feuille de papier jauni.

Bouilhet adresse à son ami les lettres qu'il demandait et qu'il a reçues de Flaubert.

« ...Flaubert m'envoie ces deux lettres de toi – elles sont, je crois, concluantes. malheureusement, il n'a pas mis les enveloppes – j'espère qu'il les a chez lui – je vais lui écrire à ce sujet. / il tient, en outre, à la disposition du jeune Dumas une liasse de preuves antérieures à tes lettres. » Il précise également l'avancée de ses travaux : « ... dans cent vers, j'écrirai : fin. »

Le lendemain, Bouilhet écrivait à Flaubert : « Merci, mon vieux, tes deux lettres me paraissent concluantes. Je les ai immédiatement expédiées à La Rounat (si tu n'as pas détruit les enveloppes des deux lettres tant mieux...) » (*Ibid.* t. II, p.)

IV. L.A.S. [à La Rounat, Mantes,] mercredi 9 [décembre 1857], 2 pp. in-8° sur une feuille de papier bleu.

Bouilhet parle de ses problèmes de santé dus à ses démêlés avec Dumas fils, et annonce l'achèvement imminent de sa pièce.

« ... je pars demain pour Croisset – tu connais l'ami Flaubert – il m'en voudrait à mort de lui manquer de parole – du reste j'y serai huit jours, tout au plus. / j'ai été un peu malade, ce qui m'a fait perdre quelques jours ; j'ai encore une quarantaine de vers – tu vois que c'est fini. Je crois que le 5^{ème} acte est bien venu maintenant. Sans mon indisposition, il serait terminé – Le Dumas m'a remué la bile – c'est fort bête – mais c'est comme cela [...] à Croisset, chez Flaubert / je vais avoir là une huitaine pour donner le coup de pouce un peu partout – je n'en suis pas fâché !... »

Dans une lettre adressée à Flaubert le même jour, Bouilhet décrivait « son indisposition » : « Tout ce vacarme m'a échauffé la bile. Fâhouthre, Docteur ! j'ai été deux jours et deux nuits sans travail et sans sommeil. Je souffrais partout. » Suit la description des symptômes et des effets gastriques, pour conclure par : « Trois jours perdus. » (*Ibid.* pp.)

V. L.A.S. à Delattre [Paris], 6 janvier 1858. 1 p. in-8° sur une feuille de papier jauni.

Bouilhet demande à l'avocat Eugène Delattre de récupérer le manuscrit de sa pièce déposé chez La Rounat, avec qui ses rapports semblent s'être quelque peu tendus, comme en témoigne la lettre suivante.

« ... j'ai absolument besoin de faire tirer copie de ma pièce Hélène Peyron – déposée par moi, au cabinet de M^r Larounat. Je suis indisposé, et je compte sur ta complaisance ordinaire, pour vouloir bien, en mon nom, réclamer le manuscrit, le plus tôt possible – il me faut immédiatement une copie.... »

Eugène Delattre (1830-1898), écrivain et avocat à Paris, ami de Gambetta et de Clémenceau, fut préfet de Mayenne en 1870 et député en 1881.

VI. L.A.S. à La Rounat, Paris, 8 janvier 1858. 2 pp. in-16 sur une feuille de papier jauni.

Brouille entre Bouilhet et La Rounat.

« Tu sais, mon cher ami, que je t'ai fait demander ma pièce d'Hélène Peyron, déposée momentanément chez toi, pour en avoir moi-même une copie. En effet, ce manuscrit est le seul complet et lisible que je possède – c'était pour travailler aux nombreuses retouches que tu m'as demandées et que tu as signalées déjà à d'autres personnes qu'à moi.

mais j'ai, en vain, passé la nuit à relire ma pièce – je ne trouve rien – tes observations sont si capitales qu'elles changent et dénaturent mes intentions. C'est une autre pièce à faire. Je ne m'en sens point le courage. Excuse une manie d'auteur qui tient à son idée. Accuse même si tu veux, mon indomptable paresse.

d'ailleurs, ce qui est plus important, les choses qui se sont passées entre nous me rendent à moi ma complète liberté ; je garde donc la pièce et j'y renonce pour l'odéon

Mr. Delattre t'apporte un reçu signé de moi.

Je te salue

L : Bouilhet »

La brouille sera passagère, car la pièce sera finalement donnée à l'Odéon le 11 novembre 1858, après avoir été refusée au Théâtre-Français et à la Porte Saint-Martin. Flaubert, devant le découragement de son ami, avait pris l'affaire en main et s'était occupé de la représentation de la pièce.

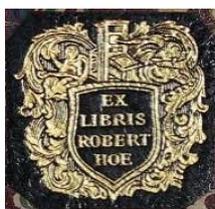
Lettres particulièrement instructives quant à l'élaboration d'Hélène Peyron et intéressantes au vue de la Correspondance échangée entre Flaubert et Bouilhet.

**« Recueil fort rare de la bibliothèque de Robert Hoe,
relié par Thibaron »**

18. **Bouillon, M. de.** *Les Œuvres de feu Monsieur de Bouillon, contenant L'histoire de Joconde. Le Mary Commode. L'Oyseau de Passage. La mort de Daphnis. L'amour desguisé. Portraits. Mascarades. Airs de Cour. Et plusieurs autres pieces galantes.* Paris, Louis Billaine, 1663. In-12 de 283, [3] pp., 2 ff. bl. Bandeaux, lettres ornées, culs de lampe. Plein maroquin au petit grain janséniste bleu nuit (1860-1874) dos à 5 nerfs, titre et date dorés, double filet doré sur les coupes, chasses richement ornée de filets et de larges roulettes dorées, toutes tranches dorées (Thibaron). **2 000 €**

Edition originale de ce « **recueil fort rare** » (Lemonnyer), parue également la même année chez Jean Guignard, Claude Barbin et Charles de Sercy avec qui Louis Billaine s'était associé, comme en attestent le privilège royal, l'enregistrement et l'achevé d'imprimé reliés en fin d'ouvrage.

M. de Bouillon, mort en 1662, gentilhomme attaché au service de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, puis promu son secrétaire pour le cabinet des Finances de 1652 jusqu'au décès de ce prince en 1660, appartenait avec Blot, Maulévrier, Verderonne, à l'équipe d'amuseurs dont Monsieur, amateur de gaillardises, égayait sa retraite de Blois. Ce recueil, dont les pièces ont été réunies par La Place. (Cf. La Fontaine, *Fables, contes et nouvelles*, La pléiade, p.1347), « contient, notamment, un grand nombre de chansons adressées aux personnes de la cour, et l'*Hymen*, mascarade dansée à Blois devant leurs Altessees Royales, pièce dialoguée et divisée par entrées » (Lemonnyer). Michaud précise que Bouillon eut des relations avec Chapelain, Ménage, Pellisson et d'autres hommes de lettres de son temps, et qu'il a laissé quelques poésies, dans lesquelles la décence n'est pas toujours respectée. « Il paraît s'être proposé Bensérade pour modèle dans ses airs de cour et mascarades, et il a quelques fois approché de sa manière. C'est à l'occasion de sa *Joconde* et de celle de La Fontaine, que Despréaux a fait la *Dissertation* qui se trouve dans ses œuvres. » (Michaud, III, 191). Ce classique de la littérature satirique sur l'infidélité des femmes, tiré du *Roland furieux* de l'Arioste, fut *imitée* par La Fontaine, et seulement *traduite* par Bouillon (« il s'était entièrement attaché à son texte, et n'avait pas abandonné d'un pas l'Arioste » comme le précise le *Journal des savants* du 26 janvier 1665.)



Thibaron († 1885) fut un grand relieur parisien de la deuxième moitié du XIX^e siècle ; élève de Trautz, il s'associa avec Joly en 1874, et signa dès lors ses reliures Thibaron-Joly. Notre exemplaire a donc été relié avant 1874. (Fléty : *Dictionnaire des relieurs français ayant exercé de 1800 à nos jours*. p. 167)

Ex-libris doré sur cuir noir de Robert Hoe sur la contre-garde. Robert Hoe (New-York, 1839-Londres, 1909), célèbre bibliophile américain, fut l'un des fondateurs du fameux cercle de bibliophiles américains, le *Grolier club*.

Cioranescu, 15 362 ; Lachèvre : *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiées de 1597 à 1700*, II, 165-168 et III, 225-226 ; Lemonnyer : *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes et au mariage*, III, 500.

Mis à part quelques frottements aux nerfs et aux charnières, ainsi que de fines annotations anciennes au crayon sur les pages de garde, c'est un bel exemplaire finement relié et à la provenance prestigieuse.

Non répertorié par le ccfr pour cet éditeur.

**« Comme les rayons du soleil illuminent l'obscurité,
Les Flèches d'Apollon transpercent la bêtise et l'ignorance »**

19. [Chaudon, Esprit-Joseph]. *Les Flèches d'Apollon, ou nouveau recueil d'épigrammes anciennes et modernes*. Londres, s.n. [i. e. Paris, Cazin], 1787. 2 vol. in-18 de 251 pp., 1 f. blanc ; 215 pp., 3 bl. pp. Plein veau porphyre de l'époque, dos long à quatre caissons richement fleuronés, pièce de titre et de tomaison en maroquin havane, triple filets dorés sur les plats, filet doré sur les coupes, roulette fleuronée dorée sur les chasses, toutes tranches dorées, gardes en papier à la cuve marbré bleu. **320 €**

Unique édition de ce recueil d'épigrammes et de poèmes satyriques, comiques et légers, tirés de nombreux auteurs français du XVI^e au XVIII^e siècle, dont Ronsard, Piron, Voltaire, Pavillon, Colletet, Scarron, Marot, Furetière... Avec, au tome I, un avertissement et un véritable petit traité sur l'épigramme en guise de préface.

Esprit Joseph Chaudon, né à Valensole en Provence vers 1738 et mort en 1800, fut prêtre, bibliographe et homme de lettres français. Il enseigna les humanités dans divers collèges oratoriens avant de se livrer à une carrière littéraire. Outre les ouvrages qu'il publia anonymement, il prépara pour son frère, Louis-Mayeul Chaudon, les matériaux qui devaient former la *Bibliothèque d'un homme de goût*, Avignon, Aubanel, 1772, 2 vol. in-12 ; cet ouvrage sera ensuite refondu par l'abbé de La Porte, Desessarts et Antoine-Alexandre Barbier. (*Biographie universelle, supplément*, Paris, Michaud, 1836, t. LX, p. 555). Dans notre recueil, 49 pièces sont en édition originale dont 8 tirés d'un manuscrit de la bibliothèque du roi et 20 de l'abbé Chaudon. A noter le piquant « *Portrait du Charlatanisme, fait par lui-même, dans un moment de franchise* » (e.o.), la satire vigoureuse des « *Grands seigneurs* » de Reignier des Marets, et le virulent « *Portrait de la fausse philosophie* » de Gilbert ; comme les rayons du soleil illuminent l'obscurité, *les Flèches d'Apollon* transpercent la bêtise et l'ignorance.

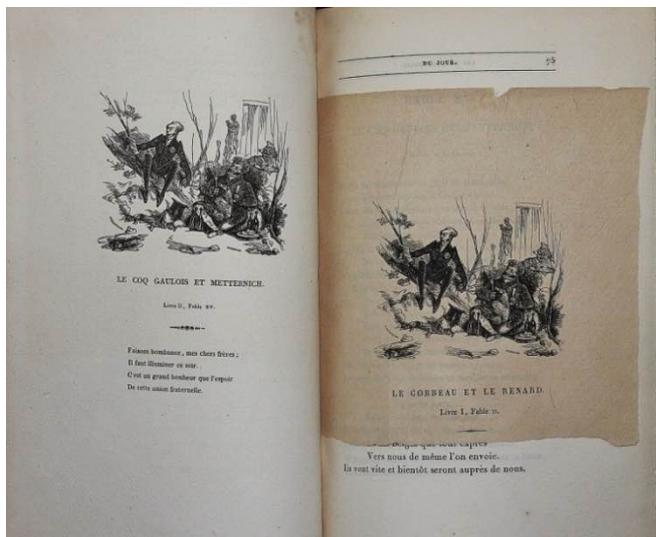
Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, II, 468 ; Cioranescu, 18 821.

Quelques rares épidermures, intérieur très frais. Bel exemplaire.

Edition originale « extrêmement rare » magnifiquement illustrée par Monnier

20. Desmares, Eugène. *Les Métamorphoses du jour ou La Fontaine en 1831*. Paris, De-launay, 1831. 2 vol. In-8° de 256 pp. (numérotées I à VI puis 9 à 256) ; 319, [1 bl.] pp. Faux-titre et 18 vignettes gravées sur bois debout en 2nd tirage dessinées par Henri Monnier et gravées par [Charles ou John] Thompson (1 répétée aux p. de t., 10 au t.1 et 6 au t. 2). Demi-marroquin citron à coins de l'époque, dos à 5 nerfs richement ornés de filets, roulette et petits

fers dorés, pièces de titre en maroquin havane, pièces de tomaison en maroquin émeraude, date dorée en queue, filet doré bordant les plats, têtes dorées. **1 200 €**



Édition originale « extrêmement rare » (Rochambeau, 397) de ce recueil satirique en douze livres de fables politiques, chacune devant une parodie habile d'une fable composée par La Fontaine. Ce fut au lendemain des événements de juillet 1830 que le journaliste Eugène Desmares (mort en 1839) édita ces fables converties en pamphlets révolutionnaires dirigés contre Louis-Philippe accusé d'avoir confisqué la révolution de 1830 à son profit. Leurs titres sont évocateurs : *La République, le*

duc de Reichstadt, le duc de Bordeaux et le duc d'Orléans (La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion), *Casimir Perrier voulant imiter Metternich* (Le Corbeau voulant imiter l'Aigle), *Louis-Philippe et la Liberté* (Le Charretier embourbé), etc... L'auteur précise dans sa Préface : « Entrez dans nos ministères, dans nos administrations, dans nos chambres mêmes ! ce ne sont pas des bêtes que vous y trouvez ; ce ne sont point des renards, des loups, des buses ou des serpents ; ce sont bien des hommes ! avec des yeux plus ou moins faux, des mains plus ou moins longues, des bouches plus ou moins grandes ; des hommes ! en habits brodés, en livrées, en fracs élégans, en soutanes ; tous avec un ruban rouge ou bleu sur la poitrine. Mais écoutez-les parler, leur nature change. [...] ce ne sont plus les BÊTES qui parlent le langage des HOMMES, mais bien les hommes celui des BÊTES. Si notre belle révolution a produit des fruits ! les voilà ! et la preuve !... » Brivois note que l'édition fut poursuivie et l'auteur condamné à 6 mois de prison et 500 Fr. d'amende ; Drujon précise que « cet ouvrage fut poursuivi sous la prévention d'offenses envers la personne du roi, prévention renfermée tout entière dans la qualification de " Citoyen tyran", donnée au roi des Français par l'auteur, dans l'une de ses fables intitulée : "*le Chameau et les Bâtons flottants*". Après une courte délibération du jury, qui a rendu un verdict négatif, l'auteur a été purement et simplement acquitté par arrêt de la cour d'assise de la Seine, en date du 25 janvier 1832. »

Henri Bonenvature Monnier (Paris, 1799-id., 1877) fut un caricaturiste renommé des mœurs et physionomies de ses contemporains, de la grisette à l'employé de bureau. Il est le créateur du caricatural Monsieur Prudhomme, dont Balzac dira qu'il s'impose comme « l'illustre type des bourgeois de Paris » et dont Paul Verlaine s'inspirera, dans les *Poèmes saturniens*, pour un poème homonyme. Henry Monnier a également servi de modèle à Balzac pour le personnage de Jean-Jacques Bixiou, caricaturiste, homme de bons mots, et qui revient dans de nombreux romans de *La Comédie humaine*.

« Le nom de **Charles Thompson** caractérise, avec celui de Brévière, non pas la renaissance de la gravure sur bois en France (ce serait trop dire, et c'est un honneur qu'il faut réserver à Porret), mais la période préparatoire à cette renaissance. » (Béraldi : *Les Graveurs du XIX^e siècle*. Paris, Conquet, 1892, t. XII, p. 118-119). Charles Thompson (Londres, 1789-Bourg-la-Reine, 1843) arriva à Paris en 1816 sur l'insistance de Firmin Didot ; il réalise principalement des vignettes et des fleurons pour des *polytypes* — petites gravures reproduites par moulage, qui sont ensuite revendues aux imprimeurs. Thompson collabore aussi avec l'imprimeur Pillet qui sera le premier à utiliser la gravure sur bois debout pour de véritables illustrations, et non plus seulement des ornements passe-partout. Charles Thompson, graveur associé à Achille Devéria comme à d'autres illustrateurs de l'époque romantique, a connu un immense succès de son vivant. (Benezit, XIII, 608). Alors que Béraldi attribue ces gravures à Charles, Bassy les impute à son frère John (Manchester, 1785- Kensington, 1866) tout aussi célèbre. (Benezit, XIII, 610).

Sont joints 5 états supplémentaires des bois en 1^{er} tirage sur papier teinté composés pour l'édition des *Fables* de La Fontaine publiée en livraisons chez Urbain Canel en 1828, avec pour légende les titres des *Fables* de La Fontaine :

au t. I : Le Corbeau et le Renard, I, 2 ; Le Loup et le Chien, I, 5 (1^{ère} livraison) ; Le Rat de ville et le Rat de champs, I, 9 (2^{ème} livraison).

au t. II : *Le Loup et l'Agneau*, I, 10 ; *La Mort et le Bûcheron*, I, 16 (2^{ème} livraison).

Le Corbeau et le Renard est reproduit p. 57 (ill. n° 53) dans *Les Fables de La Fontaine. Quatre siècles d'illustration* d'Alain Marie Bassy.

Les couvertures de ton rosé illustrées n'ont pas été conservées.

Rochambeau, 397 ; Carteret : *Le Trésor du Bibliophile*, III, 198-199 et III, 415 ; Drujon, 257-258 ; Vicaire, III, 215-216 ; Brivois : *Bibliographie des ouvrages illustrés du XIX^e siècle*, Paris, Rouquette, 1883, pp. 122-123 ; Quérard : *Supercherries littéraires*, 914, n.1. Alain Marie Bassy : *Les Fables de La Fontaine. Quatre siècles d'illustration*, Promodis, 1986 ; Benezit, IX, 760 ; Béraldi, XII, 121.

Dos et en tête du plat inférieur du t. 2 insolés, intérieur très frais, bel et rare exemplaire.

« Belle reliure de Chambolle-Duru »

21. **Favre, N. abbé de.** *Les Quatre heures de la toilette des dames, poème érotique en quatre chants, dédié à son Altesse Sérénissime Madame la Princesse de Lamballe, Chef du Conseil & Surintendante de la Maison de la Reine. Par M. de Favre, de la Société Littéraire de Metz.* Paris, Jean-François Bastien, 1779. Grand in-8 sur papier de Hollande de [6 ff.], 84 pp. Faux-titre, titre-frontispice de Leroy d'après Leclerc, vignettes, 4 belles figures avec en-

cadrement hors-texte et 4 culs de lampe gravés en taille douce par Arrivet, Halbon, Legrand, Leroy et Patas d'après Leclerc. Plein maroquin bleu nuit XIX^e signé Chambolle-Duru, dos à 5 nerfs richement orné à la roulette et aux fers dorés représentant un oiseau aux ailes déployées dans un cœur stylisé, (l'oiseau, posé sur une branche, a les ailes repliées en queue du dos), caissons avec titre, lieu et date dorés ; plats ornés d'un large décor doré composé d'un jeu de doubles filets et de pointillés avec, en écoinçon, la reprise du fer « à l'oiseau » utilisé au dos, surplombant des motifs de fleur et de papillon, l'ensemble encadré de pointillés au sein d'un double filet ; double filet doré sur les coupes et les coiffes, chasses richement ornée de filets dorés, de fines roulettes et d'une large roulette dorés au motifs d'oiseaux, de corne d'abondance et de musette, toutes tranches dorées, pages de garde à la cuve. **1 650 €**

Edition originale magnifiquement reliée par Chambolle-Duru.

Poèmes octosyllabiques, gentiment érotiques, chantant quatre rencontres entre Dieux et Déesses, à chaque heure de la toilette (le matin, le midi, le goûter, le soir). L'ouvrage contient une dédicace à Madame de Lamballe, une préface et le sujet des estampes en début d'ouvrage, ainsi qu'une nomenclature mythologique des quatre chants en fin de volume. Rahir précise que « beaucoup d'exemplaires sont datés 1780 », le nôtre l'est bien 1779. Malgré le succès de l'ouvrage, l'accueil fut mitigé : « L'auteur et le graveur semblent s'être donné le mot pour repousser les personnes curieuses de parcourir cet ouvrage. Le sujet prête à des images riantes. C'est *Psiché* qu'un négligé séduisant rend plus touchante à son réveil ; *Diane* au bain, couverte de ses cheveux qui flottent au gré des zéphirs ; *Europe*, mêlant aux lis de son teint, par un heureux artifice, le rouge dérobé à *Junon* ; *Thésis* enfin n'ayant plus d'autre voile que la ceinture des tels sont les divers rapports de peint les quatre heures du jour. dire beaucoup de bien de ses sentiments les plus honnêtes. » Vingt-sixième feuille hebdomadaire des] livres nouveaux. Pabourdonnois, à la Couronne Cohen, dans le *Guide de XVIII^e siècle*, précise : « Belles de finesse ; les culs de lampe troisième chant, qui passe pour représenter la tête coiffée de plumes de la princesse de Lamballe, est particulièrement curieux, à cause de la fin tragique de cette dame. [Elle fut massacrée par les révolutionnaires, et sa tête empalée sur une pique, fut présentée à Marie-Antoinette sous les fenêtres de la prison du Temple.] On signale, pour la dernière figure, une eau-forte découverte. Le dessin original du frontispice et celui de la vignette d'armoiries, ont fait partie de la collection du baron Portalis. » Rahir, dans sa *Bibliothèque de l'amateur*, p. 423, précise : « Le portrait de la princesse de Lamballe, à qui le livre est dédié, se retrouve dans plusieurs des illustrations. »



Grâces, lorsqu'elle reçoit *Apollon* : la Toilette, sous lesquels M. Favre Il est fâcheux qu'on ne puisse pas vers : il montre dans sa Préface les (*Affiches, Annonces et Avis divers*, daire du mercredi 28 juin 1780, [ruris, du Bureau des Affiches, rue des d'or.)

l'amateur de Livres à gravures du illustrations, mais manquant un peu surtout sont superbes. Celui du troi-

J. Arrivet, dessinateur et graveur au burin français, actif à Paris. Outre de nombreuses vignettes pour l'*Atlas Corse*, de N. Bellin et pour le *Petit Atlas maritime*, cet artiste exécuta un grand nombre d'illustrations, notamment pour les *Fables* de Dorat, et pour *Quatre heures de la toilette des Dames*, et une vignette pour le plan de bataille de Johansberg, 1766. (Benezit, I, 474)



Sébastien Jacques Leclerc, dit Leclerc des Gobelins (Paris 1734-id. 1785). Peintre de sujets mythologiques, scènes de genre, peintre à la gouache, aquarelliste, graveur, dessinateur. Il fut l'élève de son père Sébastien Leclerc le Jeune. Il fut nommé professeur adjoint de perspective à l'Académie Royale de peinture le 31 janvier 1778 en remplacement de Challes et devint professeur aux Gobelins. (Benezit, VIII, 399)

La biographie de **Louis Legrand** (1730- ?) est vague. Nous ne savons pas de qui il fut l'élève, mais sa contribution à la fameuse édition d'Ovide de 1767-17771, et aux *Fables* de Dorat met en évidence son statut d'artiste reconnu.

Charles-Emmanuel Patas (Paris 1744 - id. 1802 ou

1817), graveur, spécialiste des vignettes, se fit tout d'abord remarqué par ses reproductions soignées de tableaux pour le « Cabinet Choiseul », le catalogue illustré le plus célèbre de son temps. Par la suite, Moreau lui commanda deux gravures pour le « Monument du costume ». Bien que le style de Patas soit parfois pesant et sans éclat, ses prix furent élevés ; était-ce parce qu'Eisen avait réussi à obtenir diverses sommes pour des dessins qu'il n'exécuta pas, tandis que le graveur ne fût jamais remboursé ? (*French Engravings of the Eighteenth Century in the Collection of Joseph Widener, Lynnewood Hall*, London, Chiswick Press, 1923, p. 192). Benezit précise qu'il fut l'élève de Baquoy et qu'il figura au salon de 1791 (Benezit, X, 627 ; Pierre Sanchez, *Dictionnaire des artistes exposant dans les salons des XVII et XVIII siècles à Paris et en province*, Dijon, l'échelle de Jacob, 2004, p. 1327).

L. M. Halbou (1730-1818), élève de Dupuis, fut un graveur d'une grande habileté, sa technique fut très proche de celle de Longueil et de Ghendt. Il sut tirer un grand profit de son art (la « Madeleine » d'après Van de Vers qui fut insérée dans le *Musée français*, fut facturée 1600 livres). Il légua ses locaux à l'un de ses proches qui se consacra à une activité moins artistique : « Chez Halbou, marchand d'ombrelles, sous le soleil d'or, rue de la Comédie Française. » (Benezit, VI, 680 ; *French Engravings of the Eighteenth Century in the Collection of Joseph Widener, Lynnewood Hall*, London, Chiswick Press, 1923, p. 621).

René Victor Chambolle (1834-1898) et **Hippolyte Duru** († 1884) furent associés dès 1861. Jouissant d'une grande notoriété, deux de leurs ouvrages figurent dans l'exposition des 180 livres d'art réunis par le duc d'Aumale pour les membres du Fine Arts Club de Twickenham. Le duc appréciait particulièrement Duru, qu'il considérait comme l'un des trois grands relieurs vivants (les autres étant Trautz et Capé). Il déclarait en 1856 : « Ce Duru est un habile homme et j'ai de magnifiques reliures qui sortent de ses mains. » Dès 1863, René Chambolle restait seul en charge de la maison de reliure tout en conservant le nom de Chambolle-Duru pour signer les ouvrages réalisés ensuite.

Cohen-de Ricci, 376-377 ; Cioranescu, 28 418 ; Quérard, III, 81 ; Rahir : *La bibliothèque de l'amateur*, 180 et 423 ; M. Boissais – Jacques Deleplanque : *Le livre à gravures au dix-huitième siècle*, Paris, Gründ, p. 74.

Infime usure sous les coins inférieurs. Excellent état. Très bel exemplaire.

**« Edition originale de La Faculté vengée d'Offray de La Mettrie,
pièce extrêmement méchante »**

22. Recueil de 6 pièces de théâtre dont 5 en éditions originales rares.



[**La Mettrie, Julien Offray de**]. *La Faculté vengée, comédie en trois actes. Par Mr. *** Docteur Régent de la Faculté de Paris.* Paris [i. e. en Hollande], Quillau, 1747. In-8° de 182 pp., [1] p. de clefs, 1 p. bl. Belle vignette gravée sur cuivre à la p. de t. représentant un enfant péchant à la ligne, bandeaux, lettres ornées, culs de lampe. Précédé de **Prosper Jolyot de Crébillon**. *Xercés.* Paris, Prault Fils, 1749. In-8° de 70 pp. Ornement typographique à la p. de t., bandeaux, lettres ornées, culs de lampe. Ainsi que de [Charles-Simon Favart]. *L'Ecole des amours grivois, opéra comique-ballet. Divertissement flamand en un acte. Par Mrs. F. D. L. G. & L. S.* [Favart, Bridard de La Garde & Lesueur]. Paris, Prault Fils, 1744. In-8° de 48 pp. Ornement typographique à la p. de t., bandeau, lettre ornée, cul de lampe. Ainsi que de [Pierre Rousseau]. *La Mort de Bucéphale. En un acte, en vers.* A Bucéphalie, chez Gilles Poignard, au grand Phoebus, s. d. [1748 ?]. In-8° de 32 pp. Ornement typographique à la p. de t., bandeaux, lettre ornée. Ainsi que de Pierre Rousseau. *La Ruse inutile, comédie en un acte en vers, par M. Rousseau. Représentée pour la*

première fois au Théâtre François le 6 Octobre 1749. Paris, chez Sébastien Jorry, 1749. In-8° de 39, [1 bl.] pp. Ornement typographique à la p. de t., bandeaux, lettre ornée, belle vignette

gravée sur cuivre aux armes du duc de Chartres en tête de la dédicace qui lui est adressée. **Suivi de Nicolas Ragot de Grandval. *Agate, ou la chaste princesse. Tragédie.*** Paris, s.n., s.d [1750]. In-8° de 55, [1 bl.] pp., 4 ff. de musique gravée, 1 f. blanc. P. de t. encadrée gravée sur cuivre avec deux putti se battant en duel, belles vignettes non signées gr. s. c. représentant des scènes théâtrales de putti en tête de chaque acte, bandeaux, lettres ornées, culs de lampe. Plein veau havane marbré de l'époque, dos à 5 nerfs richement fleuroné aux filets, roulettes et petits fers dorés, pièce de titre en maroquin rouge, roulette dorée sur les coupes, tranches mouchetées. **800 €**

- Julien Offray de La Mettrie, *La Faculté vengée.*

Edition originale de cette comédie satirique dont Tchermersine situe l'impression en Hollande.

Julien Offray de La Mettrie (Saint-malo, 1709-Potsdam, 1751), médecin, philosophe et écrivain français commence sa Médecine à Paris pour terminer avec le bonnet doctoral de Reims le 29 mars 1733. Il part pour la Hollande et s'attache au prestigieux Boerhaave à Leyde dont il traduit de nombreux ouvrages en français. Il revient en France et grâce au Chirurgien Sauveur, il accède au poste de Médecin des Gardes françaises. Amené à suivre son régiment, il participe au terrible siège de Fribourg en Brisgau. Une grave fièvre des camps lui valut un rapatriement. Il se rétablit et traduit alors le livre de Sharp : *Histoire naturelle de l'âme* (1745) affichant ainsi un matérialisme complet, engendrant aussitôt la perte de toutes ses places et un retour rapide à Leyde. Suite à de nouvelles démêlés avec les protestants, il s'enfuit encore pour être recueilli par le Grand Frédéric II de Prusse dont il devient le médecin à la cour, et qui fit son oraison funèbre (*Eloge de La Mettrie*). (Cf. Alain Ségal, *Les célébrités issues de l'ancienne Faculté de Médecine de Reims*). *La Faculté vengée* attaque la Faculté de médecine de Paris et fustige le charlatanisme des médecins sous la forme d'un procès que ces derniers intentent aux chirurgiens. Chacun des médecins est affublé d'un sobriquet ridicule, dont la clef se trouve en fin d'ouvrage : Marcot est « Jaunisse », Bouillac devient « Sot en cour », Astruc « Savantasse », Helvétius « Grésillon », l'auteur lui-même y figure sous le nom de « Chat-huant ». Drujon précise que « cette pièce extrêmement méchante et injuste fut composée par l'auteur à Amsterdam, alors que dénoncé comme athée par quelques uns de ses confrères qui se vengeaient de lui et de ses sarcasmes, il jugea prudent de ne point attendre un procès en forme et sortit de France. » Après la mort de l'auteur, cette comédie a reparu sous le titre suivant : *Les Charlatans démasqués, ou Pluton vengeur de la Société de médecine*. Paris et Genève, 1762, in-12.

Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, II, 421, b ; Quérard, *Supercheries littéraires*, III, 1043, c ; Quérard, *La France littéraire*, IV, 496 ; Drujon, *Les livres à clef*, I, 351 ; Tchermersine, VI, 463 ; Brunet, II, 1159 ; Graesse, II, 546 ; Cioranescu, 36 378 ; Lérès : *Dictionnaire portatif historique et littéraire des théâtres*, Paris, Jombert, 1763, p. 179.

- Prosper Jolyot de Crébillon (Père), *Xercés.*

L'édition originale date de 1740, Paris, s. n., et fut suivie de nombreuses rééditions (Cioranescu ne cite que l'édition de 1749). Cette tragédie en 5 actes fut créée le 7 février 1714 et fut reçue froidement, ne connaissant qu'une seule représentation.

Avec Approbation de Fontenelle datée du 26 février 1749.

Prosper Jolyot de Crébillon (Dijon, 1674-Paris, 1762), auteur dramatique, académicien, censeur royal des librairies et des spectacles, bibliothécaire du roi, fut le rival malheureux de Voltaire. *Xercés* renferme quelques beaux alexandrins comme celui-ci : « La crainte fit des dieux ; l'audace a fait les rois. »

Lérès : *Dictionnaire*, 456 ; Cioranescu, 21 667.

- Charles-Simon Favart, *L'Ecole des amours grivois.*

Edition originale qui connut de nombreuses rééditions de ce vaudeville créé à l'Opéra comique le 16 juillet 1744 et « fut continuée pendant plus de deux mois, avec beaucoup de succès » (Lérès).

Jean Monnet, le directeur de l'opéra qui avait appelé Favart comme régisseur et directeur des pièces en 1743, venait de se voir retirer l'exploitation du théâtre. Favart, associé à La Garde et Lesueur, pour maintenir la programmation, créa *L'Ecole des amours grivois*, opéra-comique ballet en 17 scènes suivies d'une ronde et d'une branle, dont il composa lui-même la musique. Lérès précise que « le principal acteur de cette pièce est Joli cœur, tambour, qui fut représenté par le sieur de L'Ecluse, très connu pour ces sortes de rôles », Lemonnyer ajoute que L'écluse était « très bon dentiste et auteur comique ».

Charles-Simon Favart (Paris, 1710- id. 1792) fut un auteur à succès de nombreuses comédies et opéra-comiques (plus de 150).

Bridard de La Garde (Paris, 1710 ?-id., 1767), auteur de nouvelles, fut bibliothécaire de Madame de Pompadour, puis censeur royal. Aux mœurs dissolus, très attaché aux actrices de l'opéra, il était appelé « Lagarde-Bicêtre » dans la société des Menus-Plaisirs.

Léris : *Dictionnaire*, 156 ; Lemonnyer, II, 58 ; Quérard, III, 76 ; Cioranescu, 28 258.

Pierre Rousseau, *La Mort de Bucéphale*.

Edition originale de cette tragédie représentée en 1748 à Compiègne pendant le séjour du Roi. « Sixième édition » indiqué sur la p. de t. avec la précision : « N'en soyez pas la dupe, ce n'est que la première. » Réimprimée à Paris en 1749 (Cailleau) et 1767 (Veuve Duchesne), à Toulouse en 1786 (Brouilhet), et à Avignon en 1791 (Garrigan).

Pierre Rousseau (Toulouse, vers 1725-Bouillon, 1785), dit « Rousseau de Toulouse » pour se distinguer de Jean-Jacques et Jean-Baptistes, fut journaliste et auteur dramatique ; il fonda le *Journal encyclopédique* dont il fut l'un des rédacteurs de 1756 à 1769, et qui compta entre autres collaborations celles de Voltaire, Chamfort et de l'abbé Prévost. Il fonda également le *Journal politique* à Bouillon en 1769 et la Société typographique de Bouillon qui déploiera une activité fabuleuse. *La Mort de Bucéphale* « est une critique ingénieuse des différentes situations forcées & peu naturelles de la plupart de nos trag[édies] » (Léris) comme en témoignent la préface ainsi que la fin de la pièce :

« O rage ! O désespoir ! Il la poursuit encore :
Passerai-je mon tems en regrets superflus !
Je succombe & me meurs d'un colera-morbus.
*Il meurt, & les gardes l'emportent en riant,
Comme cela se pratique. »*

Léris : *Dictionnaire*, 303 ; Quérard : *La France littéraire*, VIII, 191 ; Barbier : *Dict. des anonymes*, III, 359 ; Cioranescu, 57 449.

- Pierre Rousseau, *La Ruse inutile*.

Edition originale de cette comédie qui n'eut que 7 représentations.

Avec une dédicace au duc de Chartres, approbation de Crébillon datée de Paris, 23 octobre 1749, permis d'imprimer de Berryer daté du 24 octobre 1749 et l'enregistrement par Legras à Paris le 4 novembre 1749.

Léris : *Dictionnaire*, 392 ; Quérard : *La France littéraire*, VIII, 191 ; Cioranescu, 57 451.

- Nicolas Ragot de Grandval. *Agate, ou la chaste princesse*.

Edition originale de cette tragédie burlesque représentée en 1749 chez la demoiselle Dumesnil. Léris signale que l'ouvrage fut imprimé in-8° en 1750, Cohen donne 1756. Lemonnyer précise que « cette bouffonnerie a été réimprimée dans le format petit in-12 à Bréda (Bruxelles) en 1866, tirée à 120 ex.

Nicolas Grandval (Paris, 1676-id., 1753) fut musicien, organiste et claveciniste, ainsi qu'écrivain. *Agate*, pièce en trois actes, en alexandrin, fut représentée en 1749, à la Barrière-Blanche, maison de campagne de la célèbre actrice M^{lle} Dumesnil. L'ouvrage est précédé d'une épître dédicatoire à M ***[Voltaire], d'un avis au lecteur, d'un prologue, et est suivi d'un « Divertissement grotesque » composé d'une marche, d'une danse, d'un vaudeville et d'une contre-danse. La musique de ce divertissement et du concert du 2^{ème} acte est gravée en fin d'ouvrage.

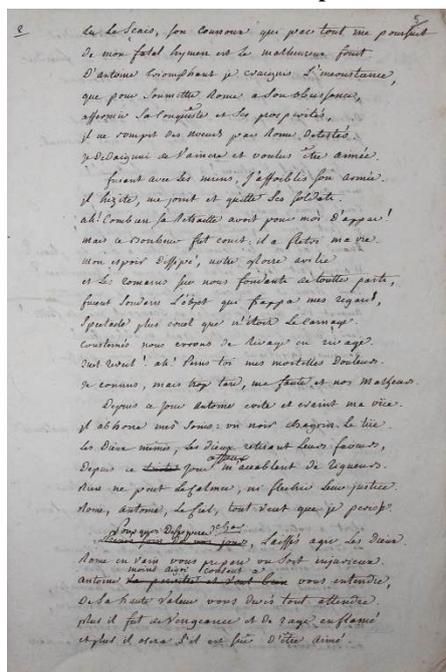
Léris : *Dictionnaire*, 9 ; Quérard : *La France littéraire*, III, 448 ; Cioranescu, 31 889 ; Cohen : *Livres à gravures*, 450, col. 172 ; Lemonnyer, I, 34.

Mors en queue du plat supérieur fendu sur 3 cm., usures aux coiffes et aux coins, quelques petites galeries de vers au dos et aux charnières ; mouillures. Etat cependant convenable de ce recueil d'éditions originales.

« Manuscrit autographe avec corrections de Jean Lacoste »

23. **Lacoste, Jean.** *Cléopâtre*. S. l., s. n., s. d. In-folio de 24 ff. non chiffrés manuscrits à l'encre. « *Cléopâtre / par Jean Lacoste né a Dijon en 1725 / mort le 15 septembre 1793. / manuscrit autographe de l'auteur* » ms. ajouté au recto du 1^{er} f. Cousu, sans reliure, non rogné. **400 €**

Manuscrit autographe de l'auteur, avec ses corrections (concernant une douzaine de vers). Les corrections ont été prises en compte lors de la publication de l'œuvre.



Cette tragédie en 5 actes et en vers fut éditée à Dijon chez Frantin, imprimeur du Roi, et à Paris chez Pissot, quai des Augustins, en 1774, in-12. Elle fut rééditée à Dijon chez Frantin en 1789 dans les *Œuvres* de M. L***, 2 vol. in-12.

Jean-Baptiste Lacoste (Dijon, 1725-15 septembre 1793) fut bâtonnier de l'ordre des avocats au parlement de Dijon. Voici quel fut le compte rendu de sa *Cléopâtre* que donna l'hebdomadaire *Affiches, annonces et avis divers* dans sa trentième feuille du mercredi 26 juillet 1775 : « [...] encore une Pièce de cabinet. [...] Brochure de 64 pages. Prix 18 fr. L'époque de l'action dramatique est le court intervalle mis par l'Auteur entre la bataille d'Actium, supposée très récente, & les grands évènements qui la suivirent. Ces évènements, fort rapprochés, comprennent la mort de Marc-Antoine & celle de Cléopâtre, qui fait le dénouement de la pièce. [...] La pièce manque de vraisemblance physique, et surtout morale, comme après la bataille d'Actium et le combat d'Alexandrie, lorsque Antoine et Octave se trouvent sous les mêmes murs. [...] Les poètes dramatiques, qui n'ont pas rigoureusement besoin de vraisemblance physique, ne peuvent se dispenser de vraisemblance morale, au risque de manquer l'illusion, sans laquelle l'Art ne peut subsister. » L'auteur a cherché à la fois la concision et la précision dans sa pièce, « c'est même une singularité de cette pièce, qui la caractérise. »

L'écriture cursive, fine et élégante, est parfaitement lisible. Nonobstant quelques taches au 1^{er} feuillet, le manuscrit est en excellent état.

Quérard, IV, 369 (pour la pièce éditée) ; Barbier, II, 13 268 (ne signale que l'édition de 1789).

« Aux armes de Gomez de la Cortina »

24. **Pastor Diaz, D. Nicomedes.** *Poesías*. Madrid, Aguado, 1840. Grand in-8° de 271, [5] pp. Faux titre, ornement typographique en p. de t., culs de lampe. Plein maroquin ébène du temps, dos long avec le nom de l'auteur, le titre, le lieu et la date dorés, le tout orné de roulettes et de double filets dorés, armes dorées de J. Gomez de la Cortina sur les plats encadrées d'un double filet doré. **550 €**

Edition originale, rééditée en 1866.

Avec un prologue, un index et un errata.

Nicomedes Pastor Diaz Corbelle (Vivero, 1811-Madrid, 1863), fut écrivain, journaliste et homme politique espagnol. De 1840 à 1843, il se consacre principalement à l'écriture et au journalisme. Il participe à la fondation du journal *El Conservador*, interdit l'année suivante par le gouvernement, puis en 1842, le journal *El Heraldo*. Il fut ensuite député, ministre du Commerce, de l'Instruction et des Travaux publics en 1847, et ministre d'État en 1856. Il fut également membre de l'Académie royale espagnole dès 1847. Il est qualifié de « poète lyrique, délicat, mélancolique et pessimiste, d'inspiration souvent religieuse » (*Histoire de la littérature espagnole*, Fayard, 1994, II, p. 261).

Composées dès 1828, ses *Poesías* ont été publiées en 1840 après avoir été diffusées dans *El Artista* et d'autres revues. Dans le prologue, Pastor Diaz déclare que la poésie doit avoir une fonction sociale et

être l'expression de l'âme du poète ; et en effet, presque tous les poèmes du recueil sont autobiographiques ; son âme galicienne, obsédée par la mort, la solitude et les paysages brumeux de sa terre natale, chante Lina, son amour de jeunesse et une belle aristocrate madrilène, muse inaccessible. Pastor Diaz influença notablement la création poétique de son temps, tel Zorilla qui a puisé dans « Mi inspiración » sa conception du poète exilé dans le monde et la mission de celui-ci.

Joaquim Gomez de la Cortina (1808-1868) fut un fameux bibliophile espagnol dont la bibliothèque, dispersée après sa mort, comptait près de 120 000 volumes, en grande partie de qualité et finement reliés.

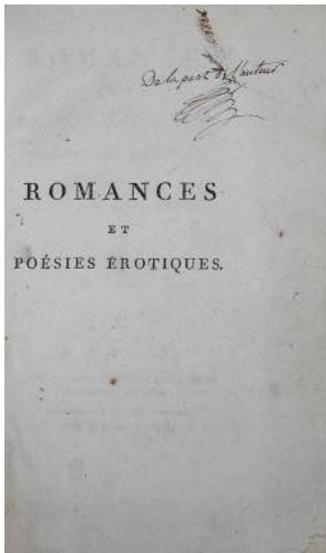
Ex-libris non identifié (Cortina ?) contrecollé sur la contre-garde supérieure.

Coiffes, coins et coupes légèrement frottés, rares épidermures, des rousseurs. Néanmoins, bon exemplaire à la provenance prestigieuse de cet ouvrage qui marqua la poésie romantique espagnole.

Avec les corrections de l'auteur

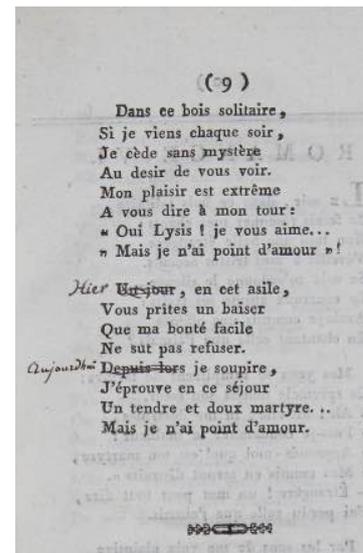
25. **Salverte, Eusèbe. Romances et poésies érotiques.** Paris, Honnert, an VI,-1798. In-8° de VIII, 103 pp., [1] p. d'errata. Faux titre. Plein veau havane marbré de l'époque, dos long richement orné aux filets et aux petits fers dorés, pièce de titre en maroquin rouge, simple filet à froid sur les plats, filet doré sur les coupes. Imprimé à grandes marges. **300 €**

Edition originale avec des corrections de l'auteur. 21 romances suivies de stances, d'élégies et de madrigaux.



Note manuscrite sur la page de faux-titre : « De la part de l'auteur ». Le texte a été corrigé de la même main suivant les errata tout en y ajoutant 2 corrections p. 9 (v. 9 : « Hier » remplace « Un jour » et v. 13 : « Aujourd'hui » remplace « Depuis lors »), ainsi que la précision p. 51 : « imitation de Jean Second. Elegie 17. » concernant le 5^{ème} madrigal.

« Député de 1828 à 1839, né à Paris le 18 juillet 1771, mort à Paris le 27 octobre 1839, fils d'un administrateur du contrôle et des domaines, [Anne, Joseph, Eusèbe Baconnière de Salverte] fit ses études chez les



Oratoriens de Juilly, et fut avocat au Châtelet. A la suppression de cette juridiction, il entra (1792) dans les bureaux du ministère des Relations extérieures, en sortit à la suite de dénonciations dont il fut l'objet, et devint professeur d'algèbre à l'Ecole des ponts et chaussées. Compromis dans l'insurrection du 13 vendémiaire, il fut condamné à mort par contumace, vint purger sa contumace en 1796, et fut acquitté. Il occupa alors un emploi au cadastre, et se fit connaître par des brochures antireligieuses et politiques. Deux ans après son mariage avec la veuve du comte de Fleurieu, il se retira à Genève (1814), où il resta cinq ans, et ne cessa de publier en faveur des idées libérales des brochures de circonstance contre le gouvernement de la Restauration. Le 21 avril 1828, il fut élu député du 3^e arrondissement de Paris [...] Il prit place à gauche, demanda (1829) la mise en accusation des ministres pour concussion et trahison, parla contre les Jésuites, pour la suppression de la loterie, pour le refus de l'impôt en cas de violation de la Charte, et signa l'Adresse des 221. Réélu, le 12 juillet 1830 [...] il protesta contre les Ordonnances, demanda de prendre la déclaration de la Chambre de 1815 pour base de nos institutions politiques, réclama la mise en accusation des derniers ministres de Charles X, et réclama la liberté de l'imprimerie et de la librairie. Ce fut le 5^e arrondissement de Paris qui l'envoya à la Chambre, aux élections du 5 juillet 1831, [...] il signa le "compte rendu" de 1832, et parla en faveur du rappel des Bonaparte, et pour la mise en liberté de la duchesse de Berry. [Réélu en 1834], il continua de siéger dans l'opposition de gauche, et de harceler les ministres, dans la forme piquante et incisive qui lui était familière. Successi-

vement réélu, le 4 novembre 1837 [...] il mourut en octobre suivant, en refusant les secours religieux : son enterrement fut purement civil. Membre libre de l'Académie des sciences morales depuis 1830. On a de lui de nombreuses brochures politiques, historiques, littéraires; il collabora en outre à un certain nombre de journaux, de revues et de recueils. » (A. Robert et G. Cougny : *Dictionnaire des parlementaires français comprenant tous les membres des Assemblées françaises et tous les ministres français, depuis le 1er mai 1789 jusqu'au 1er mai 1889*, Paris, Bourloton, 1891.)

Dans ses *Romances et poésies érotiques*, notre jeune poète chante l'amour dans le style antique. « Quand j'écrivais, j'aimais, et je ne songeais point à avoir de l'esprit : aujourd'hui même encore, je n'y songerais pas », précise-t-il dans sa préface. A noter également un beau fragment de poème sur l'amitié, dans lequel perce déjà le citoyen engagé : « [...] J'avais vu la *terreur*, j'avais vu ses forfaits : / Mille affreux souvenirs assiégeant ma mémoire, / Aux vertus des humains je ne pouvais plus croire. / Le nom d'homme, à mes yeux, était un nom souillé, / Ce despote insolent de toute la nature, / N'offre qu'hypocrisie, injustice et imposture. / Le seul Dieu des mortels, l'Intérêt, à son gré, / A leurs fausses vertus dispense un nom sacré ; / Esclaves et tyrans, tous sont vils et coupables. / Tu me rends au bonheur d'estimer mes semblables, / Amitié ! [...] »

Quérard, VIII, 428 ; Lemonnyer, III, 1044.

Une rousseur. Infimes usures d'usage aux coins, plats très légèrement frottés. Bel et rare exemplaire avec les corrections de l'auteur.

Histoire

« De la bibliothèque du comte de Thorigny »

26. [Artainville d'.] *Mémoires historiques et politiques de François Eugène prince de Savoie, Président du conseil de guerre de S.M. Impériale, & Généralissime de ses Armées*. La Haye, Etienne Foulque, 1712. 2 volumes in-18 de [8], 473, [3 bl.] pp. ; 392, [2 bl.] pp. Titre en rouge et noir avec ornement typographique, frontispice gravé sur cuivre représentant le Prince Eugène et daté « octobre 1663 », bandeaux, lettres ornées. Pleine basane fauve de l'époque, dos à 5 nerfs décorés à la roulette, aux filets et aux petits fers dorés, pièce de titre en maroquin havane, tomais dorée, tranches mouchetées de rouge. **450 €**

Réédition de l'édition de 1710, chez le même éditeur.

Orphelin, d'Artainville fut recueilli par son oncle, riche et influent financier de Paris. Après des débuts



prometteurs dans la Finance, sous le coup d'une lettre de cachet pour avoir eu une liaison amoureuse avec la jeune maîtresse de son vieil oncle, il quitte la capitale pour rejoindre le Prince Eugène à Vienne, où il parvient après quelques aventures en Hollande. Il suit alors le Prince dans toutes ses campagnes et se « fait un plaisir de recueillir tout ce qui s'est passé de plus remarquable, non seulement dans cette dernière Guerre, mais encore dans la précédente, & [il] commence par les troubles de Hongrie [en 1683] où [le Prince] a fait ses premières Campagnes.» (Avertissement, p. [3]). L'ouvrage s'achève à la bataille de Malplaquet en 1709. L'auteur prévient dans sa préface qu' « on ne doit point considérer [ces Mémoires] comme un sujet qui se borne uniquement



aux évènements de la Guerre, mais plutôt comme un mélange, où la Politique, la Guerre, & les Aventures auront leur tour, sans qu'il y entre rien de fabuleux. » (p. [4]).

Avec un avertissement en tête du tome I.

Eugène de Savoie-Carignan, dit le Prince Eugène, (Paris 1663-Vienne 1736) fut un brillant général au service de l'Autriche. Lors de la guerre de la Succession d'Espagne, il vainquit l'armée de Louis XIV à Malplaquet (1709), mais fut battu à Denain par Villars (1712).

Ex-libris gravé sur cuivre aux armes de Goyon de Matignon sur le contre-plat supérieur de chaque tome avec l'inscription manuscrite suivante : « *Le Comte de Thorigny, 1712.* »



Olivier indique que Jacques-François-Léonor de Goyon, sire de Matignon et de la Roche-Goyon, marquis des Baux, comte de Carladez, de Thorigny et d'Hambye, baron de Saint-Lô, fils aîné de Jacques III, lieutenant général des armées et de la province de Normandie, et de Charlotte de Matignon, né à Thorigny en Normandie le 22 novembre 1689, fut nommé colonel d'infanterie en septembre 1702, mestre de camp de cavalerie en novembre 1710 et obtint en 1713 la charge de lieutenant général de Normandie sur la démission de son père, avec les gouvernements de Cherbourg, Granville, Saint-Lô et îles Chausey ; en faveur de son mariage, Louis XIV lui accorda le 24 juillet 1715 le brevet de duc et pair de France, au titre de duché de Valentinois ; Jacques de Goyon hérita de la principauté de Monaco en février 1731, à la mort de son beau-père, mais il s'en défit en novembre 1733, en faveur de son fils aîné. Il mourut à Paris le 23 avril 1751. Il avait épousé à Monaco le 20 octobre 1715 Louise-Hippolyte Grimadi, duchesse de Valentinois, sous la condition de prendre le nom et les armes de Grimaldi. O.H.R. précise également que l'exemplaire sur lequel les fers de Goyon sont frappés (planche 1820) renferme un « ex-libris aux mêmes armoiries, avec l'inscription manuscrite suivante : “ Le Comte de Thorigny, 1712 ” ».

Barbier, III, 227. O.H.R., pl. 1820.

Plats frottés et légèrement épidermés, accidents aux mors, aux coiffes, aux coupes et aux coins, charnière en queue du plat inférieur ouverte sur 2 cm. Papier de qualité médiocre, nombreuses rousseurs, frontispice rogné court, mouillure à la p. de titre et aux trois derniers cahiers du t. II. Exemplaire modeste et usagé d'une édition cependant rare et à la provenance prestigieuse.

« Rare édition de Poschiavo dans une belle reliure italienne de l'époque »

27. [Bassus, Tommaso barone de - Georg Wilhelm Zapf et Gottlieb Friedrich Riedel]. *Galleria degli antichi Greci, e Romani con una piccola descrizione delle loro vite. Traduzione dal Tedesco.* Poschiavo, Giuseppe Ambrosioni, 1783.



2 tomes in-4° de 136 pp., 1 f. bl.; 127, [3] pp. 82 gravures sur cuivre en taille douce h. t. dont 36 au tome I, et 46 au tome II. Bandeaux. Reliure italienne en plein veau fuchsia de l'époque, dos à 5 nerfs richement ornés de filets, roulettes et fleurons dorés, pièce de titre vert foncé, plats ornés d'un grand fer fleuroné central encadré d'une large frise fleuronée avec le fleuron du dos repris aux 4 coins, elle-même entre deux chaînettes avec un fleuron en coins intérieurs et extérieurs; roulettes dorées sur les coupes et les chasses. Toutes tranches dorées. **1 100 €**

Edition originale de la traduction italienne de l'ouvrage de Georg Wilhelm Zapf intitulé *Gallerie der alten Griechen und Römer sammt einer kurzen Geschichte ihres Lebens* paru à Augsbourg chez Riedel en 1781, et réédité en 1801.

Avec une dédicace de Bassus à Charles Frédéric, Margrave de Bade et Hochberg, et une préface en tête du tome I, ainsi qu'un avis au lecteur et un index en fin du tome II.

L'auteur des vies, Guillaume Henri Zapf (1747-1810), fut bio-

graphe et historien allemand, ainsi que conseiller à la cour princière de Hohenlohe ; les portraits gravés sont de Gottlieb Friedrich Riedel (1724-1784), d'Augsbourg, qui s'est inspiré de la magnifique édition Maibomiana de Laërce, du livre intitulé *Joannis Fabri Bambergensis medici romani, in imagines illustrium ex Fulvii Ursini bibliotheca Antverpiæ à Theodoro Gallæo expressas commentarium*, Anvers, Plantin, 1616, in-4, et de la *Dactyliotheque* de Lippert, l'une des plus fameuses collections de pierres gravées du XVIII^e siècle. Le premier tome contient les philosophes, le second les historiens, poètes, législateurs, orateurs, médecins, mathématiciens et philologues. Le troisième tome annoncé dans la préface n'a pas paru.

Thomas Franz Maria Bassus (Poschiavo en Suisse, 1742-Sandersdorf en Allemagne, 1815) fut podestat de Poschiavo dans le canton des Grisons et chambellan de l'électeur de Bavière. Patriote grison et membre de l'ordre des Illuminés de Bavière, sous le nom de guerre d'Hannibal, il vit ses propriétés bavarises séquestrées lors de l'interdiction de l'ordre en 1784 ; il vendit alors ses biens de Poschiavo en 1790 et perdit ses domaines de Valteline en 1797. La *Galleria degli antichi Greci, e Romani* témoigne du goût qu'avait Bassus pour la culture antique et notamment romaine, racine de cette Italie dans laquelle il avait projeté d'introduire l'Illuminisme de Bavière par les Alpes, tel Hannibal.

Sous l'impulsion de Bassus, ami de Goethe et de Mozart, Poschiavo, situé au centre du massif alpin, devint un centre important d'édition et de diffusion, comme en témoigne la première traduction italienne, en 1782, du *Werther* sortit des presses de Giuseppe Ambrosioni, typographe et écrivain, qui a célébré en vers l'activité de Bassus dans la *Raccolta d'alcune poesie indirizzate al nobilissimo signor podestà Don Tommaso Barone de Bassus...*

Ex-libris d'André Lambert contrecollé au contre plat. Il s'agit sans doute du latiniste et bibliophile André Lambert (1884-1967), d'origine suisse, l'un des grands illustrateurs du milieu du XX^e siècle. Dans les années 20, avec Georges Aubault, il fondait la luxueuse revue *Janus* entièrement rédigée en latin.

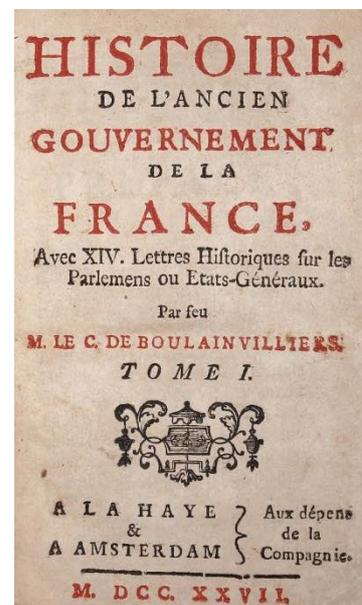
Usure d'usage aux coins et aux coupes, dos du tome I épidermé. Intérieur très frais malgré quelques très rares taches et rousseurs. Les gravures sont de toute beauté. Bel exemplaire dans une reliure peu courante.

« Le chef d'œuvre de Boulainvilliers »

28. **Boulainvilliers, Henri comte de.** *Histoire de l'ancien gouvernement de la France, Avec XIV. Lettres Historiques sur les Parlemens ou Etats-Généraux.* La Haye & Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1727. 3 tomes in-12 de [24], 352 pp. ; 324, [6] pp. ; 240 pp. Titre en rouge et noir, ornement typographique à la p. de t., bandeaux, lettres ornées, culs de lampe. Plein veau fauve marbré de l'époque, dos long richement orné de filets, roulettes, petits fers et fleurons dorés, filet doré sur les coupes, pièces de titre et de tomain en maroquin rouge, tranches marbrées bleues. **450 €**

Edition originale. L'ouvrage ne fut publié en Hollande qu'après sa mort et fut interdit en France.

Avec une intéressante préface au t. I et la table en fin du tome II. Le comte Henri de Boulainvilliers (Saint-Saire, 1658-Paris, 1722), historien et astrologue français, fut l'un des premiers à analyser l'histoire des institutions françaises, et, en tant qu'historien, à considérer l'art de gouverner comme une science. Il est le principal représentant du courant idéologique de réaction féodale au XVIII^e siècle. Alors que Montesquieu rejette son ouvrage et affirme que « le comte de Boulainvilliers a fait un système qui semble être une conjuration contre le tiers état » (Michaud), Voltaire en fait l'un des convives du célèbre *Dîner* qui porte son nom et l'honneur de « plus savant gentilhomme du royaume dans l'histoire, et le plus capable d'écrire celle de France s'il n'avait pas été trop systématique » (Cf. Catalogue des écrivains du *Siècle de Louis XIV*). Renée Simon, la grande spécialiste de Boulainvilliers, estime quant à elle, que son *Histoire de l'ancien gouvernement de la France* est son « chef d'œuvre ». Se proposant de « montrer des règles de Gouvernement propres à nous faire connoître quel a été le soutien de l'Etat pendant



un si long cours de générations, & quelles peuvent être nos ressources dans les disgrâces qui nous accablent », Boulainvilliers y dénonce la magistrature des intendants, nerfs de l'absolutisme royal, et regrette le système féodal qui assurait plus de liberté au peuple. Il réclame le rétablissement des Etats généraux comme contrôle du pouvoir royal. L'auteur se réfère aux *Mémoires des Généralités du Royaume* dressés par les intendants des provinces, et fournit, entre autres, des indications sur la population et les diverses activités économiques de l'époque.

Ex-libris gravé sur les contre-plats supérieurs aux armes du marquis de Fauquembergue, « famille noble de Normandie » (De la Chenaye-Desbois) ou de Fauquemberg que Rietstap situe en Artois (« d'azur à la fasce d'or »).

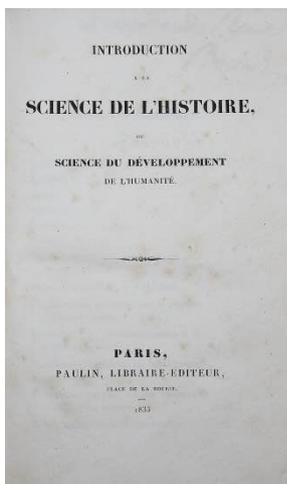
Cioranescu, 13 374 ; Quérard, I, 455 ; Brunet, VI, table, 24 032. De la Chenaye-Desbois : *Dictionnaire de la Noblesse*, Paris, Boudet, 1773, t. VI, p. 276 ; Rietstap : *Armorial Général*, Gouda, Zonen, 1884, t. I, p. 651.

Coiffes arasées, plats légèrement frottés, usures d'usage aux coins et aux coupes, petite galerie de vers en queue du tome II, rares rousseurs, intérieur très frais.

« *Edition originale avec envoi de l'auteur* »

29. [Buche, Philippe-Joseph-Benjamin]. *Introduction à la science de l'Histoire ou science du développement de l'humanité*. Paris, Paulin, 1833. In-8° de [4], 568 pp. Demi-veau fauve de l'époque, dos lisse richement orné de multiples filets, larges roulettes et petits fers dorés, pièces de titre en maroquin vert émeraude, tranches mouchetées de rouge. 600 €

Edition originale rééditée en 1834 à Bruxelles chez Louis Haumann et comp. et en 1842 à Paris chez Guillaumin.



Philippe-Joseph-Benjamin Buchez (1796-Rodez, 1865), philosophe et historien, exposa, dès la monarchie de juillet, des théories d'un socialisme chrétien né des courants catholiques, démocratiques et saint-simoniens, comme par exemple la création de coopératives de production pour améliorer les conditions de vie des travailleurs. En 1833, autrefois libre-penseur et toujours républicain, Buchez évolue vers le christianisme et affirme dans l'*Introduction à la science de l'Histoire*, que seul le spiritualisme fonde la liberté humaine. Il y expose sa conception de l'histoire, de la perfectibilité et de leur aboutissement dans un âge d'or. « Son idée fondamentale est celle du progrès, fait plus qu'humain, fait universel, mais "qui dit progrès dit but final". Il y a dans l'histoire une constante et des variantes ; une constante puisque l'humanité est en marche vers une association de tous les hommes sous une même loi morale qui est celle de Dieu ; des variantes parce que dans les sociétés qui se succèdent le but s'exprime avec des formes diverses et particu-

lières. » (J. Droz)

Envoi de l'auteur « A mon ami Roux ». Pierre-Célestin Roux-Lavigne (Figeac, 1802-Rennes, 1874), professeur d'histoire et de philosophie à la faculté de Rennes, fut député en 1848. Il avait écrit avec Buchez l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, Paris, Paulin, 1834-1838, 40 vol. Les deux amis se séparèrent à la suite de graves dissentiments religieux, sujets de la thèse que Roux soutint brillamment en 1847 à Montpellier. Lorsque ce dernier fut candidat à l'assemblée Nationale en 1848, Buchez écrivit : « Roux est un homme mobile, impressionnable, qui peut s'exalter au plus haut degré, pour tomber ensuite plus bas ; tout à fait impropre à la fonction de représentant, où il faudra du calme, de la fermeté et de la raison froide. » Vers 1855, Roux-Lavigne entra dans les ordres et mourut chanoine honoraire de la cathédrale de Rennes. (Cf. A. Robert et G. Cougny : *Biographie extraite du Dictionnaire des parlementaires français de 1789 à 1889*).

	Pages
Préface	3
LIVRE I.	43
CHAPITRE I.	45
CHAPITRE II.	51
CHAPITRE III.	53
CHAPITRE IV.	105
CHAPITRE V. — Physiologie sociale.	
Prolégomènes.	111
PERSONNES SOCIALES. — Généralités.	131
Considérations générales sur la physiologie individuelle.	156
Application de ces considérations à la physiologie sociale.	196
Considérations générales sur le sentiment, la morale et l'art.	211
De l'activité logique, ou du raisonnement, et des sciences.	293
De la mort et de la conservation.	336

Dictionnaire des lettres françaises, le dix-neuvième siècle. Paris, Fayard, 1971, art. de Jean Touchard, t. I, pp. 206-207.

Usures d'usage aux coins, plats légèrement frottés, dos légèrement épidermé, quelques rousseurs, bon exemplaire cependant.

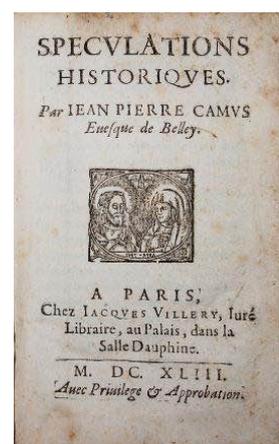
Considérations morales déduites de textes historiques

30. **Camus, Jean-Pierre.** *Spéculations historiques par Jean-Pierre Camus, Evêque de Belley.* Paris, Jacques Villery, 1643. Petit in-8° de [8], 317, [1] pp. Vignette en bois gravé représentant Jésus, Marie et le Saint Esprit à la p. de t., bandeau, lettre ornée. Plein vélin souple ivoire de l'époque, coutures apparentes, titre manuscrit à l'encre au dos, tête mouchetée de rouge. **450 €**

Edition originale éditée la même année à Paris par G. Aliot.

Avec préface, approbation des Docteurs, table et privilège royal.

Jean-pierre Camus (Paris, 1584-*id.*, 1652), théologien et écrivain prolifique, fut l'un des premiers évêques de France à se rallier au dogme défini par le Concile de Trente. Evêque de Belley en 1609, prédicateur renommé, il édita nombre de ses sermons ; surnommé le « Lucien de l'épiscopat » pour ses nombreux romans pieux, antidote des romans d'amour à la mode, il écrivit également contre les moines. Dans les *Spéculations historiques*, Camus expose des considérations morales qu'il déduit de textes historiques. Comme l'analyse Alain Santacreu, « des préceptes moraux et religieux, à travers les diverses interventions de l'auteur, viennent encadrer le "narré" afin de lui donner valeur d'*exemplum*, convertissant ainsi le récit en "anti-roman". »



Cioranescu, 17 533

Vélin légèrement taché, petite perte de peau au mors de tête, intérieur bien frais malgré quelques rousseurs à la page de titre. Bon exemplaire d'une édition originale rare.

De la bibliothèque de Georges Montandon

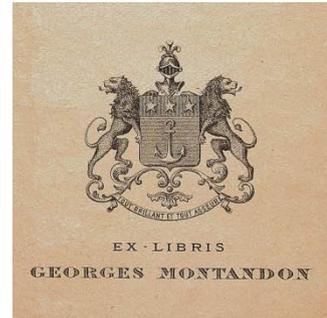
31. **[Mancini, Hortense - César Vischard de Saint-Réal].** *Mémoires D. M. L. D. M.* [i. e. De Madame La Duchesse de Mazarin]. Cologne [i.e. Lyon], chez Pierre du Marteau, 1675. in-12 de 246 pp., 1 f. bl. Plein veau havane moucheté de l'époque, dos à 5 nerfs richement fleuroné aux filets et petits fers dorés, roulette dorée sur les coupes, tranches mouchetées de rouge. **350 €**

Edition originale que la B.N.F. situe à Lyon pour les caractères d'impression. Rééditée, avec les Mémoires de sa sœur Marie, en 1701 sous le titre des *Illustres aventurières dans les Cours des princes d'Italie, de France, d'Espagne et d'Angleterre*, à Cologne, chez Pierre du Marteau.

Hortense Mancini (Rome, 1646- Londres, 1699), nièce du Cardinal de Mazarin, « l'une des plus belles femmes de son siècle » (Michaud), avait manqué l'occasion d'épouser, entre autres, Charles II d'Angleterre, le duc de Savoie et don Pedro de Portugal. Fuyant un mari avare et jaloux, elle mena une vie brillante à Rome, Chambéry et Londres, où sa maison était le lieu de réunion de la société la plus brillante et des hommes les plus aimables et spirituels. Après son décès, son époux, « M. Mazarin, depuis si longtemps séparé d'elle et sans aucun commerce, fit rapporter son corps et le promena près d'un an avec lui de terre en terre. Il le déposa un temps à Notre-Dame-de-Liesse, où les bonnes gens la priaient comme une sainte et y faisaient toucher leurs chapelets. A la fin, il l'envoya enterrer avec son fameux oncle, en l'église du collège des Quatre-Nations à Paris. » (Saint-Simon : *Mémoires*, éd. de La Pléiade, t. I, ch. XLV, p. 642).

Nos *Mémoires*, qui relatent ses aventures jusqu'à son installation à Chambéry en 1672, sont suivis d'un beau portrait d'Hortense sous la forme d'une *Lettre* de 24 pp., probablement de Saint-Réal (1643-1692). Michaud précise : « M. l'abbé de Saint-Réal, dit Desmaiseaux, dans la *Vie de Saint-Evremond*, avait l'honneur de l'entretenir tous les jours, et de lui lire les meilleurs livres français et italiens. Cet abbé ne fut pas insensible à ses charmes. Pour s'insinuer dans ses bonnes grâces, il lui suggéra l'idée d'écrire l'histoire de sa vie, et se chargea de la composer sur les particularités qu'elle lui fournirait. [...] ce fut alors qu'il écrivit *Les Mémoires de la duchesse de Mazarin*, qu'il accompagna d'une Lettre où il faisait l'éloge de cette dame. On a dit avec raison que cet ouvrage de Saint-Réal fut plutôt composé pour la gloire de son héroïne que pour la sienne propre. » (*Biographie universelle*, Paris, Michaud, 1825, t. XL, p. 90-91). Michaud observe ailleurs que ces *Mémoires* « sont l'ouvrage de l'abbé de Saint-Réal : Bayle n'est pas de cet avis ; mais Desmaiseaux nous apprend qu'il était possesseur d'un exemplaire de la première et rare édition de 1675, qui avait appartenu à Hortense, et qui était chargé de corrections marginales de la main de Saint-Réal. Ces *Mémoires* ont été réimprimés dans le *Mélange curieux des meilleures pièces attribuées à Saint-Evremond*, tom. II, et dans le *Recueil des œuvres* de Saint-Réal, tom. VI. (*op. citée*, t. XXVI, p. 454.). Barbier les attribue à Mancini elle-même.

Ex-libris « *M^{de} de la Begraisière* » manuscrit et ancien tampon rouge humide de bibliothèque à la p. de titre, **ex-libris** imprimé collé sur le contre-plat supérieur de **Georges Montandon** (Cortailod, en Suisse, 1879-Clamart, 1944), médecin, explorateur et ethnologue au Musée de l'Homme ; il jeta les bases de « l'ethno-racisme » dans son ouvrage *L'Ethnie française* parue chez Payot en 1935 et fut l'une des cautions scientifiques du racisme avant la Seconde Guerre mondiale. Ses travaux aideront à la mise en place de l'exposition « *Le Juif et la France* ». Il est nommé en 1943 directeur de l'Institut d'études des questions juives et ethnoraciales qui publie *Le Cahier Jaune* dans lequel il propose de pratiquer une « opération défigurante pour les belles juives ». Il fut utilisé par le Commissariat aux questions juives pour pratiquer des « visites raciales » dont les conclusions furent adressées aux autorités de Vichy. Il a été abattu par la résistance en 1944.



Barbier, III, 185 ; Graesse : *Trésor des livres rares et précieux*, II, 479 ; Brunet, III, 1604.

Habiles restaurations en tête et en queue du dos ainsi qu'aux coins, mors fendus, mais la reliure reste solide ; quelques taches et une mouillure aux 3 derniers cahiers de la *Lettre*.

Aux armes de Caumartin

32. [Temple, William - Le Vasseur] *L'Etat présent des Provinces-Unies des Pays-Bas. Traduit de l'Anglois de Monsieur le Chevalier Temple, Ambassadeur par le Roy de la Grande Bretagne, vers les Estats Généraux, à Aix la Chappelle, en l'année 1668.* Paris, Gervais Clouzier et Claude Barbin, 1674. Avec privilège du Roy. 2 parties en 1 volume in-12 de [8], 245, [1 bl.] pp. ; 197, [3 bl.] pp. Bandeaux, lettres ornées. Plein veau fauve marbré de l'époque, dos à 5 nerfs richement fleurdonnés aux roulettes, filets et petits fers dorés, pièce de titre en maroquin rouge, armes dorées sur les plats, roulette dorée sur les coupes, toutes tranches dorées.
550 €

Edition originale de la traduction française, aux armes de Louis-Urbain Le Fèvre de Caumartin, Marquis de Saint-Ange et avec son ex-libris. Quérard et Barbier signalent cette œuvre comme parue à Paris en 1689 ; Quérard signale la parution chez Clouzier en 1674, en 2 vol. in-12, des *Remarques sur l'Etat des Provinces-Unies des Pays-Bas, faites en 1672*. Nicéron précise que « ces remarques sont curieuses » (*Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres...*, Brisson, 1730, XIII, 173).

Avec la table, le privilège daté du 25 janvier 1674, et le certificat d'enregistrement daté du 3 février 1674.

Le chevalier William Temple (1628-1699), seigneur de Sheene, baronet, fut ambassadeur du roi de la Grande-Bretagne auprès de MM. des Etats-Généraux des Provinces-Unies, et aux conférences pour la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1688, et de Nimègue, en 1678 ; mort à Morpack dans la province de Southampton, le 5 février 1699. (J.M. Quérard : *La France littéraire...*, Paris, Didot, 1838, tome IX, p.

366.) Le comte d'Albon précise qu'à la Chambre, « ... Le Chevalier Temple,[...], & plusieurs autres, parlent avec noblesse & font toujours briller leur esprit, soit qu'ils présentent leurs propres vues, soit qu'ils combattent celles d'autrui. » (Comte d'Albon, *Discours sur l'Histoire*, Genève et Paris, Moutard, 1782, t. I, p. 235).

Louis-Urbain Le Fèvre de Caumartin, Marquis de Saint-Ange, (1653 -1720) était d'une taille élevée, « beau et très bien fait, fort capable dans son métier de robe et de finances, qui savoit tout en histoires, en généalogies, en anecdotes de cour, avec une mémoire qui n'oublioit rien de ce qu'il avoit vu ou lu, jusqu'à en citer les pages sur-le-champ, dans la conversation. Il étoit fort du grand monde, avec beaucoup d'esprit, et il étoit obligeant, et au fond honnête homme ; mais sa figure, la confiance de Pont-Chartrain et la cour, l'avoient gâté : il étoit glorieux, quoique respectueux, avoit tous les grands airs qui le faisoit moquer, et haïr encore de ceux qui ne le connoissoient pas ; en un mot, il portoit sous son manteau toute la fatuité que le maréchal de Villeroy étaloit sous son baudrier. » (Saint-Simon : *Mémoires*, Pléiade, t. I, ch. XXV, p. 363). Saint-Simon ajoute : « Il n'avoit jamais lu que la plume ou un crayon à la main ; il avoit infiniment lu, et n'avoit jamais rien oublié de ce qu'il avoit lu, jusqu'à en citer le livre et la page. » (*Op. cit.*, t. VI, p. 651). Il avait été successivement conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes, intendant des finances et ministre d'Etat. Il laissa dans ces différents postes la réputation d'un magistrat plein de jugement et de savoir. C'est à lui que Boileau fait allusion dans ce distique : « Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau, / Tout n'est pas *Caumartin*, Bignon, ou Daguesseau. » de son côté, Voltaire, s'adressant au prince de Vendôme, grand-prieur de France, dit : « Tout simplement donc je vous dis / Que dans ces jours de Dieu bénis, / Où tout moine et cagot mange / Harengs, saurets et salsifis, / Ma muse qui toujours se range / Dans les bons et sages partis, / Fait avec faisans et perdrix / Son carême au Château Saint-Ange. / Au reste, ce château divin, / Ce n'est pas celui du Saint-Père, / mais bien celui de Caumartin, / Homme sage, esprit juste et fin, / Que de tout mon cœur je préfère / Au plus grand pontife romain... » C'est dans ce fameux château élevé par François I^{er}, près de Fontainebleau pour la Duchesse d'Etampes, que le marquis de Saint-Ange érigea cette bibliothèque objet de l'admiration des amateurs contemporains. Non qu'elle fut considérable, mais le choix des livres et la beauté exceptionnelle des reliures la rendaient pour ainsi dire unique en son genre. Tous les volumes habillés pour lui portaient sur les plats ses armes. Et ceux qui lui venaient déjà reliés soit par don, échange ou acquisition avaient dans l'intérieur un *ex-libris*, reproduisant l'écusson [de ses armes] mais avec deux lions comme supports. Sauf une douzaine de manuscrits légués à l'évêque de Blois, toutes ses richesses bibliographiques furent acquises par deux libraires. Leurs choix faits, le reste fut livré aux enchères. Ce fastueux bibliophile mourut en sa terre de Saint-Ange le 2 décembre 1720, dans la soixante-septième année de son âge.

Meyer-Noirel estime que l'*ex-libris* *Bibliothèque de Saint-Ange* est gravé par Jean-Charles Baquoy (1721-1777) (*L'ex-libris*, Paris, Picard, 1989, p. 114.)

Quérard, IX, 366 ; Barbier, 6006 ; Cioranescu, 43 259.

Guigard, II, 119-120 ; O.H.R., 651, fer n°4.

Coiffes arasées, usure aux coins intérieurs et extérieurs des plats avec légère perte de peau, plats légèrement épidermés ; rogné court, bon état intérieur malgré une petite mouillure aux 4 premiers feuillets non chiffrés.



Alchimie-Esotérisme- Franc-maçonnerie-Occultisme

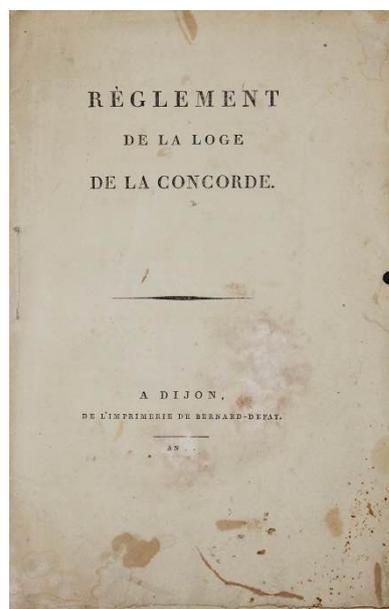
« Rare édition originale »

33. [Anonyme]. *Règlement de la Loge de la Concorde* [arrêtés le 1^{er} fructidor an XI]. Dijon, Bernard-Defay, an .. [XI, frotté] [1803]. In-8° de 33 pp. sur papier vélin. Page de titre servant de couverture, l'ouvrage est cousu par une seule couture. Non rogné. **180 €**

Edition originale de cette plaquette rééditée à Dijon, par le F. . Carion, en 1810.

Contient le règlement et la composition de la Loge, les « devoirs des chefs » (i. e. des Officiers), les dispositions générales et particulières. A noter qu'il est précisé que « le nombre des membres de la Loge est limité. Ils sont distingués en résidens et non résidens. Les premiers peuvent excéder le nombre de trente ; les seconds celui de vingt » (Art. 1, 2 et 3 du règlement) ; concernant l'admission d'un profane, elle « exige l'unanimité des présens. Une seule boule noire détermine l'ajournement » (art. 6 et 7 des dispositions générales.) L'édition de 1810 introduit principalement la fonction de Vénérable d'honneur, sorte de Vénérable adjoint.

La respectable Loge la Concorde à l'Orient de Dijon fut constituée en 1711, elle fut la « Loge des parlementaires bourguignons avant 1789 » (D. Ligou) ; elle joua un grand rôle dans l'expansion du Rite Ecossais Rectifié entre 1780 et 1785. Ce rite fut introduit à la Concorde en 1780 par Esmonin de Dampierre (1744-1824), conseiller au Parlement. Cette Loge relevait de la V^e Province du R.E.R. et de son « Directoire de Bourgogne », sis à Strasbourg. Charles Claude Devoyo (1745-1796), conseiller au Parlement de Dijon, fut vénérable de la Concorde de 1782 à 1789 ; elle cessa ses travaux le 22 juillet 1789. Le secrétaire de la Loge, le parlementaire Renfert de Bretenières, informa le Grand Orient que la Loge était « supprimée, au moins elle ne s'assemble plus » (Daniel Ligou, « La maçonnerie dijonnaise à la fin du XVIII^e siècle », *Bulletin d'histoire économique et sociale de la Révolution française*, année 1980-1981 (paru en 1983), pp. 46-47).



Fesch : *Bibliographie de la Franc-Maçonnerie et des sociétés secrètes*, 1158 ; D. Ligou : *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie*, I, 314.

Feuille de la page de titre tachée et frottée avec une déchirure de 2 cm. en queue de la pliure ; intérieur très frais.

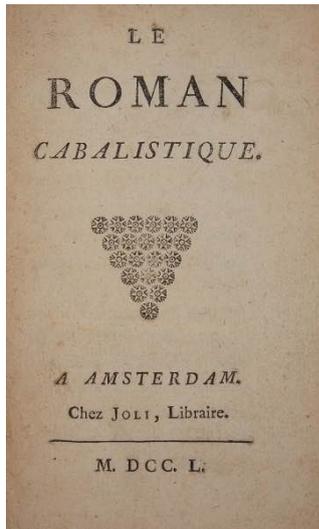
« Ce Roman cabalistique n'est pas commun » (Stan. de Guaita)

34. [Anonyme]. *Le Roman Cabalistique*. Amsterdam, Joli, 1750. In-12 de 70 pp. Cul-de-lampe typographique à motif d'étoiles à 6 branches encadrées à la p. de t., bandeau, cul-de-lampe. Demi-chagrin noir XIX^e, dos long avec le titre en long et la date en queue dorés. **500 €**

Edition unique. « Rare, inconnu de tous les bibliographes [...] Curieux Opuscule qui mériterait d'être réimprimé. » (Caillet)

Avec préface.

« Ce Roman cabalistique n'est pas commun. Soit hasard, soit que l'auteur fût initié, il a dépeint très nettement, sous l'appellation des animaux invisibles, les êtres inconscients, semi-conscients, ou simplement instinctifs, que les occultistes nomment : élémentaux, larves, fantômes astraux » (S. de Gaïta cité par Dorbon).



L'auteur différencie nettement les Esprits, capables de former un dessin et de tirer des conséquences sur les moyens de réussir, d'avec des animaux invisibles, bêtes de pur instinct. Ceux-ci naissent, meurent et sont susceptibles de se reproduire ; ils se manifestent par les songes, les pressentiments et les hasards, et favorisent ainsi nos actions. Ils errent comme toutes les bêtes et sont souvent seuls ou en troupes ; ils donnent le ton à une nation entière : « L'enthousiasme & l'élévation de l'Espagne a été altérée par des espèces de Biches mélancoliques qui laissent trop de langueur & de mollesse dans les Esprits ; un genre semblable aux Bœufs s'est emparé de l'Allemagne, dont les caractères pesans ne sont pas incapables d'une profonde émotion ; & une troupe de Singes Aériens se sont établis à la Chine, & dans les Etats voisins qu'ils ont remplis des imaginations bizarres où leur vivacité les rend sujets » (p. 33). Ce qui justifie l'humanité de quelques extravagances dont une nation n'est pas capable : « On a vu un seul Homme en France réduire en système l'art de voler, qui était suivi d'une multitude prodigieuse à qui il commandait avec une absolue autorité, & qui formait plutôt, par une exacte discipline, une secte réglée qu'une troupe de brigands » (p. 35), allusion à peine voilée au Contrôleur général des finances Law et à son système.

Caillet, 9571 ; Dorbon, 4218.

Quelques épidermures ; tête rognée court, petite cerne en tête. Bon exemplaire.

« Reliure maçonnique de l'époque avec super ex-libris »

35. [Anonyme]. *Statuts de l'Ordre de la Franc-Maçonnerie, en France*. S.n., s.l., s.d. [Paris, 1801]. Suivi des *Articles réglementaires arrêtés en l'Assemblée du G.:O.: du 4 Germinal an X*. S. n., s. l., s. d. [Paris, ca. 25 mars 1802]. In-8° de [4], 250 pp. ; 4 pp., [39] ff. blancs. Grand et petit sceau de l'Ordre en début et fin de chaque ouvrage. Pleine basane racinée fauve de l'époque, dos long richement décoré de roulettes et de petits fers maçonniques dorés, pièce de titre en maroquin rouge, roulette « en dents de rat », filet et chaînette dorés en encadrement sur les plats avec super ex-libris « L.: de la Parfaite Union / O.: du Puy » doré sur le plat sup., roulette dorée sur les mors et les coupes. **650 €**

Edition originale.

Table en fin d'ouvrage.

Les *Statuts de l'Ordre*, en XV chapitres, s'ouvrent, en guise de préface, par un *Extrait du Livre d'Or déposé aux archives du Grand Orient de France* dans lequel le Grand Orient, en date du 28 novembre 1800, ordonne l'impression et l'envoi du Règlement subséquent à toutes les Loges et Chapitres, voulant ainsi « assurer l'unité de régime et l'uniformité ». Ce Règlement est la conséquence du concordat passé en juin 1799 entre le Grand Orient et l'ancienne Grande Loge de France, évitant ainsi un schisme.

Les *Articles réglementaires* sont au nombre de 5 ; ils apportent des précisions aux statuts de l'Ordre quant à la préséance, la Grande Loge et les Loges Régulières. Ils portent la **signature manuscrite du Frère « Doisy », Secrétaire général du Grand Orient de France**. Doisy était, en outre, Grand Orateur de l'Ordre.

« *La Parfaite Union* » fut fondée au nom et sous les auspices de la Grande Loge de France, par des maçons de la « *Parfaite Réunion* » de Lyon, mais c'est le Grand Orient de France qui lui délivrera sa patente de reconstitution le 26 mars 1774, et c'est le Frère Chevalier, avocat au Parlement, qui en sera le Vénéral Maître. En sommeil durant la Révolution de 1789, elle reprend ses travaux le 11 avril 1802



jusqu'en 1812. Quatre-vingts ans plus tard, elle reprendra force et vigueur avec la naissance du « *Réveil Ancien* ».

Fesch, 1300.

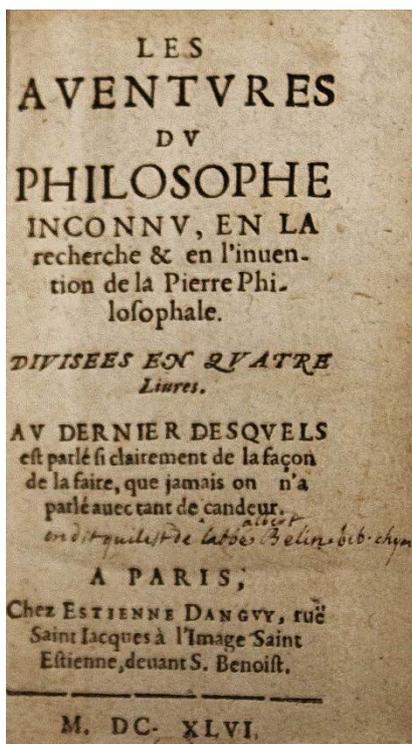
Plats frottés présentant des galeries de vers, notamment au plat supérieur, usure aux coins ; quelques rousseurs, bon exemplaire.

« *La défense d'une alchimie spirituelle* »

36. [Belin, Dom Jean-Albert]. *Les Aventures du philosophe inconnu, en la recherche & en l'invention de la Pierre Philosophale. Divisées en quatre livres. Au dernier desquels est parlé si clairement de la façon de la faire, que jamais on n'a parlé avec tant de candeur.* Paris, Estienne Danguy, 1646. In-12 de [12], 225 pp. Bandeaux, cul de lampe, lettres ornées. Plein vélin souple ivoire de l'époque, dos long avec le titre manuscrit à l'encre. **1 500 €**

Edition originale. Ouvrage qualifié de « curieux » par Michaud. Ce texte sur l'alchimie fut réédité en 1674 (Paris, Jacques de Laize-de-Bresche) et en 1709 (Paris, Laurent d'Houry). A signaler une réédition récente accompagnée d'une introduction remarquable de Sylvain Matton (Paris, Retz, 1976).

Avec une épître dédicatoire à Monsieur Maulnourry et une ode au philosophe inconnu.



« Belin (Dom Albert, ou Jean-Albert), natif de Besançon [vers 1610], fit profession à l'abbaye de Faverney le 29 décembre 1629. Après qu'il eut fait profession et achevé ses études, il fut envoyé en France, où il demeura dans l'abbaye de Cluny et ensuite dans les monastères de La-Charité-sur-Loire, de Saint-Etienne de Nevers, à Paris, et en d'autres lieux, ce qui lui fournit l'occasion de cultiver son esprit et de se former dans la prédication. Il était d'une humeur douce et affable, d'une conversation aisée. Il a fait paraître la subtilité de son esprit dans les ouvrages qu'il a composés et dans les conférences publiques qu'il a tenues à Paris, prouvant par raisonnement tous les articles de notre Foi. Après avoir été pendant quelque temps prieur du collège de Cluny à Paris, et abbé de Notre-Dame-de-la-Chapelle dans l'évêché de Térouanne, il céda ces deux bénéfices à Du Laurent, grand prieur de Cluny. L'évêché de Belley, sous la métropole de Besançon, étant venu à vaquer en 1666, il en fut pourvu et obtint son brevet du Roi par la faveur de M. de Colbert, ministre d'Etat, au fils duquel Dom Albert Belin avait procuré auprès de tous les religieux l'élection pour le prieuré de La Charité. Sa provision, ayant été présentée au Conseil de Conscience du Roi, fut rejetée ; le Roi voulut voir Dom Belin et demeura si satisfait de lui qu'il dit tout haut que ce religieux seul avait plus d'esprit que tous ceux qui lui étaient opposés, et il déclara qu'il voulait absolument qu'il fut évêque de Belley. Ses lettres patentes furent enregistrées ; il obtint ses bulles et prit possession en 1666 ou 1667 [...] Il mourut à Belley en 1677. Tout ce détail est tiré de la *Bibliothèque Séquanaise* de M. Lampinet, citée par Dom Constance Guillot dans son Histoire manuscrite de Saint-Vincent de

Besançon. » (Dom Calmet : *Bibliothèque de Lorraine, ou histoire des hommes illustres qui ont fleuri en Lorraine*, Nancy, Leseure, 1751, col. 102-103).

Lors de son séjour à La-Charité-sur-Loire, Belin fut probablement en contact avec ce singulier « foyer alchimique » du Nivernais que constituait alors la cour des Gonzagues, alors ducs de Nevers. *Les Aventures du philosophe inconnu* n'est ni « dirigé contre les alchimistes » (Michaud), ni empreint d'amertume (Dorbon : « [il] s'occupa de la Pierre Philosophale. Infructueux dans ses recherches, il écrivit ce petit ouvrage pour tourner en ridicule souffleurs et alchimistes. ») ; Dom Albert Belin, dans ce texte en quatre livres, prend la défense d'une alchimie spirituelle, qui s'oriente vers une alchimie chrétienne, soutenant ainsi la matérialité et la spiritualité du Grand Œuvre. « J'avois autant de passion de rencontrer quelque bon Philosophe que de peur de trouver quelque Chymique, mon amour estoit autant grand pour ceux-là que ma haine pour ceux-cy. » (p.131). Dom Belin se propose de transmettre analogiquement un enseignement philosophique traditionnel grâce à son récit symbolique. Le philosophe

inconnu, c'est à dire l'alchimiste, effectue un voyage initiatique dont la quête aboutit à Dieu, orient mystique, pôle spirituel. Lors de ses pérégrinations, il croisera des charlatans, des incrédules, il défendra sa religion catholique contre des luthériens et des calvinistes qu'il convertira, et dans le Livre III, il assistera à une réunion de soit disant Alchimistes ; à cette occasion, les théories les plus farfelues, voire ridicules, sur la matière de la Pierre philosophale sont exposées : l'or, le plomb, le fer, l'antimoine, le vitriol, l'arsenic, le mercure, le tartre, la terre, la rosée du mois de mai, l'air, l'œuf d'un coq, le crachat, l'urine et l'excrément humain ! Le président de la séance réalise une synthèse de tous ces ingrédients sous les applaudissements de toute l'assemblée. Passage cocasse s'il en est que Dom Belin conclue ainsi : « Moy entendant cela, j'aurois fourny volontiers de l'urine, car ie pissois dans mes chausses de rire... » (p. 128). Enfin, après avoir rencontré deux bénédictins, avoir douté, voyagé longuement et pensé mourir, la révélation divine lui apprend que seul Dieu peut communiquer le secret de la Pierre Philosophale. Pour être digne de recevoir la révélation divine, il faut se dépouiller de toute affection autre que divine, éloigner de son âme un quelconque désir de vengeance, et se donner absolument à Dieu et le servir d'un cœur ferme. Au Livre IV, Dame Philosophie, ou Sagesse, lui apparaît et lui apprend ce qu'est la Pierre : sa nature, ses effets et excellences, sa matière et la façon de la régir et gouverner pour la conduire à la perfection. La Pierre est possible, sa matière est une seule chose, elle est eau de notre minéral. Dame Philosophie expose ensuite les quatre phases d'élaboration : la préparation, la corruption, la génération et la multiplication. Après ces révélations, Dom Belin conclue son ouvrage ainsi : « A Dieu donc & me laissez aller dedans ma solitude pour ne penser plus qu'à mourir pour vivre dans le jour éternel & y trouver une autre Pierre infiniment plus riche & plus heureuse, *Petra autem erat Christus.* » [« Et cette Pierre était le Christ. » I, Cor. X, 5].

Caillet, 925 ; Cioranescu, 11139 ; Barbier : *Dictionnaire des anonymes*, 343 ; Quérard : *Supercheries littéraires*, III, 118 d ; Michaud : *Biographie Universelle*, Paris, Thoissier Desplaces, 1843, III, 533 ; Lenglet-Dufresnoy : *Catalogue raisonné des philosophes hermétiques ; Histoire de la philosophie hermétique*, Paris, 1742, III, 93 ; Dorbon : 5441 (seulement pour l'édition de 1674) ; L. Alloing : *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, I, col. 1352 ; Emile Fourquet : *Les Hommes célèbres et les personnalités marquantes de Franche-Comté du IV^e siècle à nos jours*, Besançon, Séquania, 1929, pp. 116-117 ; M. Roche – M. Vernus : *Dictionnaire biographique du département du Doubs*, Lons-le-Saunier, Arts et Littérature, p.38

Vélin jauni légèrement taché ; quelques minuscules galeries superficielles sur le plat supérieur ; quelques indications anciennes de prix écrites à l'encre sur le plat et contre-plat supérieurs ainsi que sur plat inférieur. Manuscrit à l'encre sur la page de titre : « *on dit qu'il est de l'abbé albert Belin. bib.chyor.* » et de la même main p. 189 : « *et en badinant.* » ; de nombreux passages concernant « la nature de la Pierre, ses effets, ses excellences, avec sa possibilité & facilité » soulignés au crayon rouge ou à l'encre noire ; mince découpe de papier au bas de la page de titre et en dernière page sans perte de texte, mouillures marginales en toute fin de l'ouvrage (pp. 211 à 225). Bon exemplaire cependant.

« Intéressant ensemble maçonnique »

37. Pochette maçonnique de la Loge La Liberté de Lausanne contenant : *Constitution de l'union des Loges suisses Alpina*. Berne, Büchler & co., 1900. In-12 de 32 pp. Brochure agrafée, couverture en papier bleu avec le sceau de l'obédience.

Statuts de la Loge Liberté à Lausanne. Lausanne, Guilloud-Howard et F. : V. Fatio, 1886. In-12 de 39, 1 bl. pp. Bel ornement typographique maçonnique en p. de t. Broché, couverture en papier bleu avec le titre et l'ornement typographique encadrés, équerres et compas en coins.

Rapport sur l'activité de la J. : & P. : Loge de St. Jean La Liberté Or. : de Lausanne de 1891 à 1903. Berne, Büchler & Co., 1903. In-12 de 25, 1 bl. pp. Ornements typographiques maçonniques. Brochure agrafée, couverture en papier bleu ciel avec un bel encadrement néo-classique de la p. de t.

Emile Paccaud. *Exposé sommaire des principales doctrines du socialisme contemporain, résumé d'une conférence du Fr. E. Paccaud, Vén. D'Honneur de la Liberté à Lausanne (décembre 1900)*. Berne, Büchler & Co. 1901. In-12 de 15, 1 bl. pp. Agraffé avec une couverture en papier bleu avec ornement typographique maçonnique sur la 1^{ère} de couv.



2 affichettes anti-maçonniques de la Fédération Nationale Catholique, sur papier beige (28 cm. x 21 cm.), datant des années 1924 et intitulées *La Dictature de la Franc-Maçonnerie* et *La Vérité*, ainsi qu'un tract anonyme de 1924 représentant « *La Pieuvre Maçonique* » (non colorié).

1 photo ancienne représentant la médaille de la Loge *La Liberté* encadrée (épreuve sur papier albuminé montée sur support cartonné vert sapin). 200 €

- La pochette à rabat en carton recouvert de percaline noire présente une étiquette de papier brun contre-collée avec l'indication imprimée : « A retourner à la Loge / Liberté / 16, Caroline, 16, / Lausanne. » Elle est antérieure à fin janvier 1911, date à laquelle la *Liberté* s'installa Avenue Ruchonnet. La Loge *Liberté* de la Grande Loge Suisse Alpina, fondée à Lausanne le 11 septembre 1871, est toujours en activité.
- **Edition originale** des *Statuts de la Loge Liberté à Lausanne*, statuts adoptés par la Loge lors de l'assemblée du 30 août 1886, sous la présidence du F. : E. Paccaud, et acceptés par le Conseil administratif de l'Alpina dans sa séance du 13 novembre 1886. Des rousseurs, notamment sur la 1^{ère} de couv. Intérieur assez frais cependant, bon exemplaire.
Fesch : *Bibliographie de la Franc-Maçonnerie et des sociétés secrètes*, 1307
- Le *Rapport sur l'activité de la Loge... de 1891 à 1903* est présenté par Louis Gauthier, Maître en Chaire. Il est suivi du compte rendu de la « 1^{ère} tenue universelle anniversaire du 18 mai pour l'idée de la paix » qui s'est déroulée dans le temple de la *Liberté*, organisée par les deux Loges de Lausanne, la *Liberté* et l'*Espérance et Cordialité*. A noter le compte rendu de la planche du F. : Bersier, de la *Liberté*, sur l'étude du développement de l'idée de la paix, suivi du discours du F. : Gacon, membre de l'*Espérance et Cordialité*, sur la « Trêve de Dieu », tentative commune menée en 1036 par les vaudois pour instaurer la paix dans leur pays ravagé par les dissensions et la guerre. Fascicule en très bon état.
- **Rare édition du compte rendu d'une planche d'Emile Paccaud** (Prévonloup, 1836-Lausanne, 1915), personnalité politique vaudoise, membre du parti radicale, économiste, qui fut directeur de la Banque cantonale vaudoise de 1892 à 1900, et député au Grand Conseil de 1862 à 1905. Dans son exposé, Paccaud traite du communisme, du mutuellisme, du collectivisme, de l'anarchisme, pour arriver à la conclusion que « de nos jours, le communisme est généralement abandonné, pour le collectivisme, qui

en est l'atténuation, et le mutuellisme pour l'anarchisme, qui en est l'exagération. » Quelques rousseurs, notamment sur la couverture ; intérieur très frais. Bon exemplaire.

- La *Constitution de l'union des Loges suisses Alpina* fut adoptée le 19 avril 1879 et fut fréquemment ré-éditée depuis. Quelques rousseurs, notamment sur la couverture, marque de pliure en coin de la 4^{ème} de couv. Bon exemplaire.

La pochette est en bon état général malgré des usures d'usage, quelques taches, et une petite fente à une charnière (sur 1 cm.). Bel ensemble.

Gastronomie-Sciences et techniques

« *Edition originale de La Gastronomie de Berchoux* »

38. [Berchoux, Joseph]. *La Gastronomie ou l'Homme des Champs à table, poème didactique en quatre chants, pour servir de suite à l'Homme des Champs. Par Joseph B***** x.* Paris, Giguet et Cie, 1801 ([an] 9). 108 pp. Suivi de : Jacques-Maximilien-Benjamin Bins de Saint-Victor. *L'Espérance, poème.* Paris, Barbat, an IX-1803. 91 pp., [1 p. bl.]. Belle lithographie en frontispice de Robert de Launay d'après Aimée Thibault représentant une jeune femme mélancolique assise sous un arbre, un bouquet de fleurs à ses pieds avec pour légende : « Du Dieu qui l'affligea la tendre Providence / A cette infortunée a laissé l'Espérance », marque typographique de Didot l'aîné en page de titre. Suivi de : [Jean-Baptiste Murat]. *La Destinée d'une jolie femme, poème érotique en six chants par J.-B... de M...* Paris, Mongie, an XI-1803. 71 pp., [1 p. bl.]. Belle lithographie en frontispice représentant deux femmes à la toilette et légendée : « Manon sourit..... elle est une imbécille ! / Peut-on penser que Lise a des projets ? ». In-12. Les 3 ouvrages ont conservé leurs marges d'origine. Pleine basane fauve racinée de l'époque, dos long richement orné aux roulettes, filets et petits fers dorés, pièce de titre en basane maroquinée rouge, filet estampé à froid sur les plats, roulette dorée sur les coupes, toutes tranches citrons, gardes bleu roi. 600 €

- Joseph Berchoux : *La Gastronomie ou l'Homme des Champs à table.* **Edition originale rare, tirée à petit nombre**, de ce poème, grand classique de l'art de la table, dont 6 éditions suivirent jusqu'en 1829. Joseph Berchoux (Saint Symphorien, 1760-Marcilly, 1838), historien, sociologue, poète, humoriste français, inventa le mot « gastronomie » en publiant *La Gastronomie* en 1801, poème badin qui obtint un grand succès. Les 4 poèmes en alexandrins de notre ouvrage chantent l'histoire de la cuisine des anciens suivie d'un repas composé d'un premier service, d'un second service et d'un dessert. Ils sont précédés d'une « Lettre écrite à l'auteur de La gastronomie », et suivis de 44 pp. de notes et d'un errata. A noter la profession de foi de l'auteur dans laquelle il fait l'éloge du gigot et la critique du *Cuisinier Français* (pp. 88 à 94). Oberlé en fait ainsi l'éloge : « Ce spirituel badinage parut en 1800 et assura à l'auteur une gloire durable. Dans ce poème, qui sera réimprimé sans cesse et qui deviendra un des « classiques de la table », personne ne connaîtrait plus Berchoux, car sa production ultérieure fut moins heureuse. *La Gastronomie* fut traduite en plusieurs langues ; certains vers devinrent des proverbes : « Un poème jamais ne valut un dîner » ou encore « Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne ». *La Gastronomie* est une excellente illustration de la joie de vivre remise à l'honneur par le Directoire. » Dans son *Dictionnaire*, Emile Littré, au mot « gastronomie » écrivit, à propos de cette œuvre : « Berchoux a donné en 1801 un poème de la Gastronomie qui lui fait une réputation méritée » ; l'érudit lyonnais F. Z. Collombet, précise en outre que « de nos jours, l'art des Apicius a trouvé des panégyristes, qui en ont tracé sérieusement les leçons. Plus heureux et plus habile, un de nos plus aimables poètes, Berchoux, a

gaîment traité ce sujet dans son poème de la *Gastronomie* » (*Œuvres de C. Sollius Apollinaris Sidonius*, Lyon, 1836, t. I, p. 423).

Vicaire, Manuel de l'amateur de livres, I, 422 ; Vicaire, 83 ; Oberlé, 385 ; Querard, I, 280 ; Barbier, II, 522 f. ; Oberlé, *Les Fastes de Bacchus et de Comus*, 385 (ne cite que la 2^{ème} édition).

Quelques très rares rousseurs et une légère mouillure marginale à la dernière feuille sans atteinte au texte.

- Bins de Saint-Victor : *L'Espérance*.

6^{ème} édition de Didot l'aîné ; l'édition originale de ce poème célèbre date de 1802.

Jacques-Maximilien-Benjamin Bins de Saint-Victor (Saint-Domingue à Haïti 1772-Paris 1858) fut arrêté comme conspirateur royaliste pendant le Premier Empire, et fut incarcéré à Paris. Après la chute de Napoléon, il figure parmi les rédacteurs du *Journal des débats* et collabore également au *Drapeau blanc*. Ayant tenté sans succès, avec Lamennais, de fonder une librairie, il s'exile quelque temps en Amérique. À son retour, il collabore au journal *La France*. Outre ses œuvres poétiques et une traduction d'Anacréon en vers, Jacques Bins de Saint-Victor a publié plusieurs études historiques ainsi que trois livrets d'opéra. Dans *L'Espérance*, l'auteur peint en alexandrins une suite de tableaux d'après la légende de la boîte de Pandore selon Hésiode. L'espérance, restée au fond du vase ouvert par l'époux de Pandore, Epiméthée, consolera l'Homme de ses maux tout au long de sa vie.

Avec une préface de l'auteur, 45 pp. de notes dans lesquelles l'auteur relate la fondation de Venise et l'établissement de la Hollande, et établit un parallèle entre Cicéron le républicain et Sylla le dictateur, allusion à la terreur révolutionnaire de la dernière décennie. Une liste de quelques ouvrages vendus chez le Libraire clôt l'édition.

Aimée Thibault (1780-1868) peintre français. Robert De Launay (1754-1814) graveur de la Société libre des Arts de Rouen, appartient à l'école des graveurs-vignettistes du XVIII^e siècle. (Beraldi, IX, 58.)

Querard, VIII, 382 (pour l'éd. de 1804 en précisant « IV^e édition » [*sic*])

Infime mouillure marginale au frontispice sans atteinte à la gravure.

- Jean-Baptiste Murat : *La Destinée d'une jolie femme*.

Rare édition originale. Imprimé par Langlois, à Paris.

Dans un long poème en décasyllabiques, l'auteur dépeint l'avisement d'un cœur tendre. Lise, délaissée par son mari, séduite puis abandonnée par un lovelace, deviendra coquette, libertine, intrigante et enfin dévote.

Avec un avant propos, une table et un erratum.

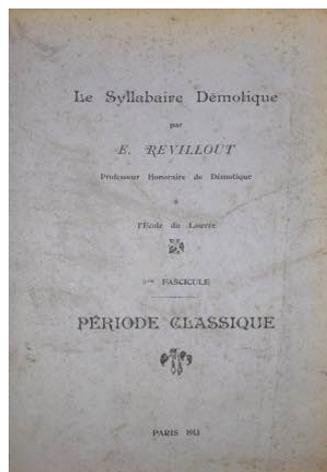
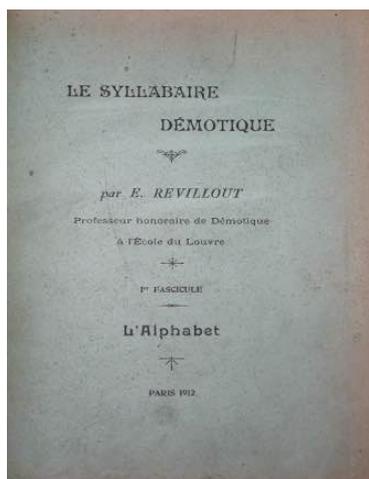
Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, I, 913,c ; Querard, VI, 363-364.

Petite déchirure p. 65 sans atteinte au texte.

Rares épidermures, petite perte de peau en queue du plat supérieur, petite tache sur le plat inférieur, 3 petits trous de vers sur la charnière inférieure, coins légèrement émoussés. Cependant, bon état général, intérieur très frais.

« Rare et unique édition tirée à petit nombre »

39. **Revillout, Eugène.** *Le Syllabaire démotique. 1^{er} fascicule. L'Alphabet.* Paris, s. n., 1912. Suivi du 5^{ème} fascicule. *Période classique.* Paris, s. n., 1913. In-4° de 7, 272 pp. Pagination continue. Edition imprimée du manuscrit autographié. Introduction en caractères romains. Demi-basane rouge du temps, dos à 4 faux nerfs, titre doré au dos. Les 2 couvertures d'éditeur, l'une verte et l'autre violette, sont conservées. **800 €**



Rare et unique édition tirée à petit nombre.

Eugène Révillout (Besançon, 1843-Paris, 1913), égyptologue, attaché à la conservation du musée du Louvre, fut professeur à l'école du Louvre de 1884 à 1908. Brillant professeur de copte et de droit égyptien, il fut en outre directeur de la *Revue égyptologique*. *Le Syllabaire démotique* est une sorte d'alphabet de caractères phonétiques plutôt syllabiques dont l'écriture, dans l'ancienne Egypte, pouvait être lue et comprise du peuple. Notre publication constitue le dernier ouvrage de l'auteur qui mourut durant sa rédaction, comme l'indique le petit commentaire en italique imprimé à la fin de l'ouvrage : « C'est à cette page que la plume est tombée des mains de celui qui fut un si grand travailleur, et dont toute la vie s'est résumée dans sa devise : *Laboremus*. La veille de sa mort, il rédigeait encore une page d'autographie. On peut donc dire que cette fin a été comme la synthèse de sa vie. »

Ex-libris de Pierre Prudon, avec sa devise, contrecollé sur le contre-plat supérieur, tampon humide rose de sa bibliothèque archéologique et philologique sur la p. de t, et enfin son ex-libris manuscrit, sur la 3^{ème} de couv. du 1^{er} fascicule : « *Livre appartenant à Monsieur Prudon Pierre / 14 rue de Marseille 69 Lyon 7^{ème} / A Lyon le 11-12-69* ».

Emile Fourquet : *Les Hommes célèbres et les personnalités de Franche-Comté*, 496 ; M. Roche – M. Vernus : *Dictionnaire biographique du département du Doubs*, Lons-le-Saunier, Arts et Littérature, p. 420.

Dos en partie insolé, légères griffures sur le plat supérieur, usure d'usage aux coins et aux coupes ; intérieur très frais, sans rousseurs, petite déchirure sans perte de papier, à la page de garde et au faux titre du 1^{er} fascicule (probablement lors de la reliure). Bon exemplaire de cet ouvrage rare.

« Edition originale rare d'un des premiers écrits sur la musique de Rousseau, aux armes de Roujault »

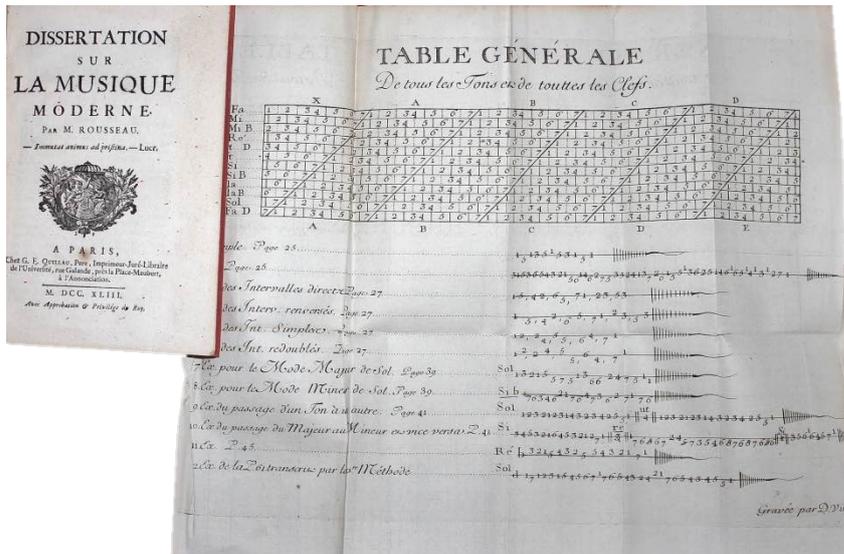
40. **Rousseau, Jean-Jacques.** *Dissertation sur la musique moderne*. Paris, Quillau, 1743. 8° de XVI, 101, [3] pp. Marque d'imprimeur à la page de titre, bandeaux, culs de lampe et lettres ornées, 1 pl. dépliant gravée sur cuivre par D.Vincent représentant la *Table générale de tous les tons et de toutes les clefs*. Plein veau havane de l'époque, filet estampé à froid et armes dorées sur les plats, dos à 5 nerfs richement fleuroné, aux filets, roulettes et petits fers dorés, pièce de titre en maroquin rouge, roulette dorée sur les coupes, tranches rouges. **2 000 €**

Edition originale aux armes de la famille Roujault. La *Dissertation* fut insérée dans les œuvres complètes dès 1764.

Avec approbation, privilège et liste d'errata en fin de volume.

Le 22 août 1742, Rousseau présentait avec succès à l'Académie des Sciences un mémoire intitulé *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique* ; encouragé par cet accueil favorable, il décida de le présenter au public. « Je m'enfermai dans ma chambre et travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable à refondre dans un ouvrage destiné pour le public le mémoire que j'avois lû à l'Académie.

La difficulté fut de trouver un libraire qui voulut se charger de mon manuscrit ; vû qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux caractères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, et qu'il me sembloit bien juste que mon ouvrage me rendit le pain que j'avois mangé en



l'écrivant. Bonnefond me procura Quillau le père qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilège que je payai seul. Tant fut opéré par ledit Quillau que j'en fus tiré jamais un liard de cette Edition qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'Abbé Desfontaine m'eut promis de la faire aller, et que les autres Journalistes en eussent dit assez de bien » (*Les Confessions*, VII, 7-8). Contrairement à ses espérances, la critique, à

l'exception de Desfontaines, ne fut pas élogieuse ; en effet, l'abbé Desfontaines (1685-1745), ami de Jean-Jacques, écrit dans ses *Observations sur les écrits modernes*, du 1^{er} février 1743, que cet ouvrage « annonce non seulement l'homme versé dans la théorie de la musique, mais même l'homme d'esprit et l'homme de lettres » (lettre 462, pp. 265-286) ; mais les notices favorables que l'on trouve dans les journaux (comme *Le Mercure* et *le Journal de Verdun* de février 1743) sont de Jean-Jacques lui-même. Dans son *Dictionnaire de musique*, il écrira en 1768, désabusé : « Mais comme, au fond, tous ces systèmes, en corrigeant d'anciens défauts auxquels on est tout accoutumé, ne faisoient qu'en subsister d'autres dont l'habitude est encore à prendre ; je pense que le Public a très-sagement fait de laisser les choses comme elles sont, et de nous renvoyer, nous et nos systèmes, au pays des vaines spéculations » (article « *Caractères de musique* »). Cependant, en 1776, il défend de nouveau son système ; il écrit dans une lettre au Dr. Burney : « ... ses défauts, que j'ai remarqué le premier, n'empêchent pas qu'elle n'ait de grands avantages sur l'autre, surtout pour la pratique de la composition, pour enseigner la musique à ceux qui ne la savent pas, et pour noter commodément, en petit volume, les airs qu'on entend et qu'on peut désirer de retenir. »

Dans une longue préface, Rousseau affirme que seul l'intérêt peut vaincre l'habitude et les préjugés ; et il démontre combien sa méthode est avantageuse pour le musicien et le pédagogue, notamment pour les débutants. Il propose d'« abroger les transpositions et les Clefs » en remplaçant les notes par des chiffres, simplifiant ainsi l'embarras et la complexité de la notation ordinaire.

Rameau émit quelques réserves concernant ce système : « Vos signes, me dit-il, sont très bons, en ce qu'ils déterminent simplement et clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles et montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire : mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. » (*Les Confessions*, VII, 6). Cependant, da par sa mobilité concernant la transposition et sa facilité d'analyse musicale, le système de Rousseau influença la pédagogie de l'apprentissage musical jusqu'au début du XX^e siècle (Galin, Wilhem, Pestalozzi, Mason, Hundoegger, Szonyi,...). Comme le précise Bernard Gagnebin : « De nos jours, ce débat concernant la notation musicale reste ouvert ; en Chine, l'utilisation d'une méthode chiffrée est encore prônée aujourd'hui » (Rousseau : *OC*, Pléiade, Gallimard, V, p. xvii).

Guigard attribue ces armes à **Vincent-Etienne-Nicolas Roujault** qui avait été reçu président à la quatrième Chambre des enquêtes au parlement de Paris, le 24 avril 1722 ; O.H.R., quant à eux, restent plus circonspect : « on ne peut pas, comme l'indique Guigard, attribuer ce fer à Vincent-Etienne-Nicolas Roujault, président au Parlement de Paris, car ce personnage mourut en 1723. Faute de documents, nous ne pouvons préciser quel fut le membre de la famille Roujault qui s'en servit. »

Tchemerzine, X, 23 b ; Quérard, 197 ; Cioranescu, 54 854 ; Jean Snelier : *Bibliographie générale des œuvres de J.J. Rousseau*, Paris, PUF, 1950, n°111. J. Guigard, II, 421 ; O.H.R., 1147.

Infime accident à la coiffe supérieure, plats légèrement frottés, usure d'usage. Bel et rare exemplaire.

« Offert à Monsieur Cabanis par l'auteur, dédicataire de l'ouvrage »

41. **Salverte, Eusèbe.** *Des Rapports de la médecine avec la politique.* Paris, Moreau, 1806. In-12 de XVI, 223, [1] pp. Plein veau fauve raciné de l'époque, dos long richement orné aux petits fers dorés à motif de gerbes, roulettes et filets dorés, pièce de titre en maroquin rouge, deux roulettes dorées dont une ornée « en dents de rat » sur les plats, filet doré sur les coupes et roulette dorée sur les chasses, toutes tranches dorées. **1 800 €**

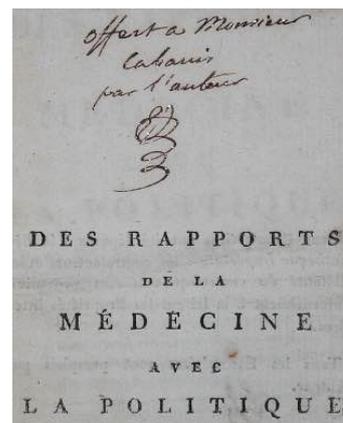
Edition originale rare.

Avec une dédicace à Monsieur Cabanis suivie d'une préface en tête d'ouvrage, et une table sommaire puis une page de corrections et d'additions en fin.

(La biographie d'Eusèbe Salverte est présentée au n° 25 du catalogue : *Romances et Poésies érotiques*) Concernant les *Rapports de la médecine avec la politique*, « c'est l'œuvre d'un penseur profond. M. Salverte y montre tous les anneaux de la chaîne qui lie les une aux autres les connaissances les plus éloignées en apparence ; il indique à l'homme d'état le parti qu'il peut tirer de cette connexité souvent inaperçue. » (Quérard). Salverte détaille les avantages médicaux de l'Empire napoléonien. Parce que le territoire soumis s'étend sur de nombreux climats et de nombreux peuples, il est possible par des « transmigrations » d'adapter les populations aux climats qui leur seraient les plus favorables. L'autorité nouvelle du gouvernement permet aussi d'envisager des hybridations entre les peuples afin de produire un optimum racial. Enfin, par des grands travaux, le gouvernement pourrait améliorer la « constitution physique du climat » et derechef celle des populations. (Cf. J. B. Fressoz & F. Locher : *Le climat fragile de la modernité*, 20-04-2010, idées. fr).

Ex-dono manuscrit et signé par l'auteur au faux-titre : « *offert à Monsieur Cabanis par l'auteur* ».

L'ouvrage est dédié au célèbre médecin Pierre Jean Georges Cabanis (Cosnac, 1757 - Seraincourt, 1808), professeur d'hygiène, puis de clinique médicale à l'École de médecine de Paris, membre de l'Institut et académicien. Dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme* publié en 1802, il traite de la part des organes dans la formation des idées, de l'influence des âges, des sexes, des tempéraments, des maladies, du régime; ainsi que de la réaction du moral sur le physique. Il y explique tout par des causes purement physiques, y enseigne le matérialisme, et va jusqu'à dire que le cerveau digère les impressions et sécrète la pensée comme l'estomac digère les aliments. Influencé considérablement par ces théories matérialistes, son ami Eusèbe Salverte les appliquera aux *Rapports de la médecine avec la politique*, et en conclura que : « La Physiologie seule peut fournir à l'homme les moyens d'un perfectionnement indéfini, si la possibilité de ce perfectionnement n'est pas un rêve. » (ch. VIII).



Quérard : *La France littéraire*, VIII, 427.

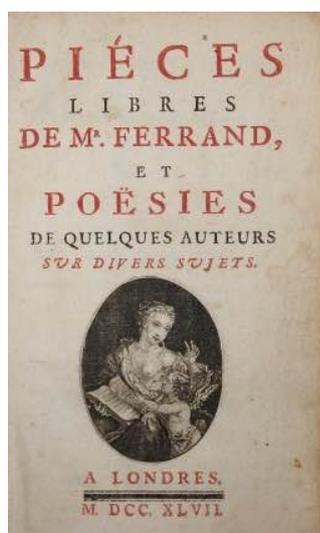
Petit accident en queue du mors supérieur, usure aux coins en queue du plat inférieur avec petite perte de peau sur la coupe, infimes galeries de vers aux charnières ; excellent état intérieur malgré deux cahiers uniformément roussis (préface et cahier C). Bel et rare exemplaire à l'envoi prestigieux.

Curiosa-Libertinage

« Recueil d'ouvrages libertins dont une contrefaçon de l'édition de 1747 de L'Ecole de la volupté de La Mettrie »

42. **Ferrand, Antoine.** *Pièces libres de M^r. Ferrand, et Poésies de quelques auteurs sur divers sujets.* S.n. [Godwin Harald ?], Londres, 1747. Petit in-8° de 179, [1 bl.] pp., 1 f. bl. Page de titre en rouge et noir avec une vignette libre gravée sur cuivre représentant l'Amour dans un décor ovale ; bandeaux, lettres ornées et culs de lampe. Suivi de : [La Mettrie, Julien Offray de]. *L'Ecole de la volupté.* Dans l'isle de Calypso, au dépens des Nymphes [i.e. Liège, Bassompierre], 1747. Petit in-8° de 75, [1 bl.] pp. Faux-titre. Page de titre en rouge et noir avec une vignette gravée sur cuivre par Demeuse, bandeaux et lettres ornées. Plein veau havane moucheté verni du temps, dos à 5 nerfs décorés aux filets et petits fers dorés, pièce de titre en maroquin rouge, simple filet estampé à froid sur les plats, tranches rouges. **800 €**

- Antoine Ferrand, Pièces libres et Poésies de quelques auteurs sur divers sujets. Cet ouvrage, recueil de textes libertins, fut édité à Londres en 1738, et réimprimé en 1744, 1745, 1747, 1760 et 1762.

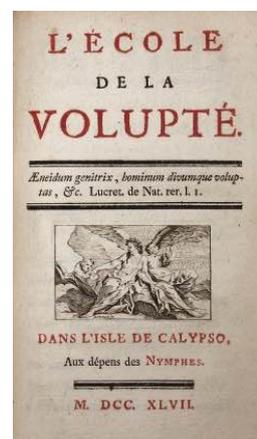


Antoine Ferrand (1678-Paris, 1719), poète, fut conseiller à la cour des aides de Paris. Libertin, il fut un habitué des orgies du Palais du Temple du Grand Prieur de Vendôme (Philippe de Vendôme, 1655-1727, arrière petit-fils du roi Henri IV et de Gabrielle d'Estrée). Voltaire observe que Ferrand, qui joutait avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal, « mettait plus de naturel, de grâce et de délicatesse dans les sujets galants, et Rousseau plus de force et de recherche dans les sujets de débauche. »

Ce qui lui appartient dans ce recueil ne va pas au delà de la page 18 ; l'ouvrage comprend : le *Luxurieux* de **Legrand**, pièce libertine en un acte au titre évocateur, *L'Origine des oiseaux, ou les amours du Soleil et de Vénus*, poème de **Jacques Vergier**, une *Imitation de la XII. Elégie latine d'Adrien Reland sur la mort de Galatée*, 2 odes sur *La Chambre de Justice* dont une de **Voltaire**, le *Discours que devait prononcer M^r. l'abbé Séguier, pour sa réception à l'Académie Française*, véritable libelle contre l'Académie de l'abbé **Desfontaines**, démasqué grâce à une enquête judiciaire, chansons (dont une d'une rare violence faisant allusion aux mœurs déviants des Bourbons, notamment du régent, Philippe d'Orléans, avec sa fille, la duchesse de Berry), impromptus, noëls, vaudevilles, lettres, épigrammes, pasquinade sous forme d'un dialogue contre Le Tellier, violent ennemi des jansénistes, et enfin, la version du *Mondain* de **Voltaire**, antérieure à celle plus policée de 1739, dont le texte brutal incita l'auteur à s'enfuir en Hollande quelques mois, craignant les réactions du pouvoir.

Gay, III, 1742-1743 ; Pia, 1134-1135 ; Ciaronescu, 28530 (pour l'édition de 1744) ; Quérard, III, 109 ; Enfer de la B.N., 77 et 320.

- Julien Offray de La Mettrie, L'Ecole de la volupté. Contrefaçon de l'édition de 1747. L'ouvrage connu de multiples remaniements et La Mettrie lui donne trois titres différents : *La Volupté* apparemment en 1746, *L'Ecole de la volupté* en 1746 et en 1747, et une version largement remaniée sans en changer le fond en 1751 à Berlin intitulée *L'Art de jouir*. Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes* tout comme Tchémertzine, cite une édition de *L'Ecole de la volupté* en 1746, et Lemmonyer cite comme éditions 1742, 1746 et 1747. La première édition, selon Ciaronescu, porte la date de 1747, à Cologne, à l'adresse de Pierre Marteau, en 130 pages (avec un titre-frontispice entièrement gravé). Une réédition date de 1769 (Paphos). Julien Offray de La Mettrie (Saint-Malo, 1709-Potsdam, 1751), médecin, philosophe et écrivain français fut un de ces libertins athées et matérialistes. Menant une vie d'épicurien, il mourut des suites d'une indigestion après un



festin ; adepte de la jouissance et refusant la morale chrétienne, il fit l'apologie du plaisir et de l'amour ; Frédéric II de Prusse, dont il était le médecin à la cour, fit son oraison funèbre (*Eloge de La Mettrie*). Dans son essai léger plutôt que philosophique, *La Mettrie*, après avoir fait l'éloge d'écrivains voluptueux, tels Voltaire, Ste-Foi, Crébillon, Moncrif, Bernard, Gresset, Bernis, Fréron pour les modernes, puis pêle-mêle Catulle, Anacréon, Tibulle, Pétrone, Ovide, Chaulieu, Montesquieu, il différencie les écrivains obscènes et dissolus des maîtres de volupté plus épurée, dans laquelle l'imagination joue un grand rôle. L'auteur disserte ensuite sur le plaisir et l'art d'aimer, distinguant le plaisir d'avec la volupté et celle-ci d'avec la débauche, non désirable et à déconseiller. « Les vrais plaisirs et la vraie volupté partagée associent l'imagination à l'immédiateté physique pour atteindre la véritable jouissance. L'esprit peut bien être le pur produit du cerveau et dépendre des sens pour toutes les connaissances, il n'en est pas pour autant passif. » (*La Mettrie : De la volupté*, Desjonquères, 1996, commentaires d'Ann Thomson, p. 11).

Gilles Demeuse, ou De Meuse est un graveur liégeois qui a également collaboré en 1748 à une contre-façon du *Paradis terrestre* de Madame Du Boccage donnée par Bassompierre sous l'adresse de « Londres ».

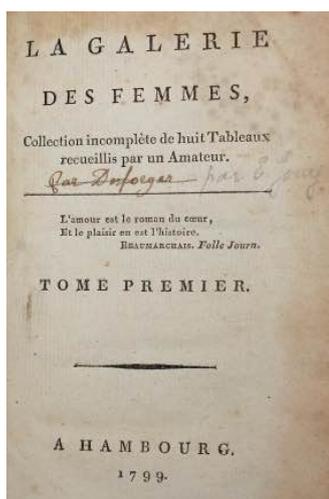
Lemonnyer, II, 55 ; Barbier : *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, II, 15 ; Tchémertzine, VI, 463 (pour l'édition chez Pierre Marteau) ; Ciaronescu, 36389 (ne cite que l'édition de 1747 de 130 pp.) ; Daniel Droixhe : *Une histoire des Lumières au pays de Liège : livre, idées, société*. Liège, ULG, 2007, pp. 40-41.

Accident sans gravité à la reliure (plat supérieur brisé sans perte de peau), quelques taches, rousseurs. Bon exemplaire cependant.

« *Très rare, l'auteur ayant plus tard retiré cet ouvrage avec le plus grand soin* »

43. [Jouy, Victor Joseph Etienne dit de]. *La Galerie des femmes, Collection incomplète de huit Tableaux recueillis par un amateur*. Hambourg, s.n., 1799. 2 tomes en 1 vol. In-12 de VIII, 170 pp.; [2], 154 pp. Frontispice gravé sur cuivre par Dambrun d'après Bornet. Pleine basane havane de l'époque, dos long orné de doubles filets dorés et de petits fers dorés « en toile d'araignée », tranches mouchetées. **300 €**

Edition originale « très rare, l'auteur ayant plus tard retiré cet ouvrage avec le plus grand soin [...] Ces deux volumes, plein de peintures voluptueuses, n'ont pas été réimprimés dans les œuvres de leur auteur » (Lemonnyer). Réimprimé par J.H. Briard, à Bruxelles, en 1869 à 300 exemplaires illustrés avec la rubrique : Hambourg, 1799 ; c'est un in-12 de 203 pp., avec 9 eaux-fortes assez mauvaises. *La Galerie des femmes* fut réimprimée par Lemonnyer en 1874, avec 8 fig. livres, puis par Belin en 1880 et par Tumin en 1882.



Victor Joseph Etienne de Jouy (Versailles 1764 - Saint-Germain-en-Laye, 1846), après une carrière militaire tumultueuse, se rangea des armes pour se consacrer aux Lettres. Journaliste, dramaturge et librettiste (auteur du livret du *Guillaume Tell* de Rossini et de *La Vestale* de Spontini), élu à l'Académie en 1815, il fut maire de Paris puis bibliothécaire du Louvre. Œuvre de jeunesse, *La Galerie des femmes* offre un éventail érotique de la femme en huit nouvelles aux titres évocateurs : « Adèle, ou l'Innocence », « Elisa, ou la Femme sensible », « Corinne, ou la Femme à tempérament », « Zulmé, ou la Femme voluptueuse », « Eulalie, ou la Coquette », « Déidamie, ou la Femme savante » (avec une scène érotique comique dans une bibliothèque où Arthur triomphe de Déidamie sur un lit fait de livres), « Sapho, ou les Lesbiennes », « Sophie, ou l'Amour ». Monselet observe : « Étonnerons-nous beaucoup de monde en disant que *La Galerie des femmes* est le début anonyme de M. de Jouy, alors jeune et fringant *incroyable ?* Plus tard, le

diable devait se faire *ermite*. **Plus tard aussi, il devait faire rechercher et détruire avec la plus grand soin les exemplaires de cette érotique fantaisie** ».

Le frontispice représente une scène nocturne durant laquelle un amant baise la main de sa maîtresse en déshabillé, abandonnée lascivement sur une ottomane ; la gravure est légendée : « Cet amour sera-t-il constant ? / Il aura la durée de ma vie. » Claude Bornet (1733-1804) a illustré par des gravures les œuvres du marquis de Sade. Jean Dambrun (1741-1808) fut un des maîtres de l'illustration du XVIII^e siècle. C'est dans la vignette qu'il a donné toute sa mesure. Les livres qu'il a illustrés en tout ou en partie sont nombreux. A certains comme le Voltaire de Kehl, la Bible de Mariller ou le *Nouveau Testament* de Moreau le jeune, il a fourni un apport considérable. (Cf. Marcel Roux : *Inventaire du fonds français, graveurs du XVIII^e siècle*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1946, t. V, pp. 433-434.)

Ex-libris imprimé contrecollé de M. Claye avec son chiffre et notice d'un catalogue de vente de 1886 rédigée au crayon au contre-plat supérieur ; « *Par Desforges* » rayé avec, à la suite, « *E. Jouy* » manuscrit au crayon à la page de titre.



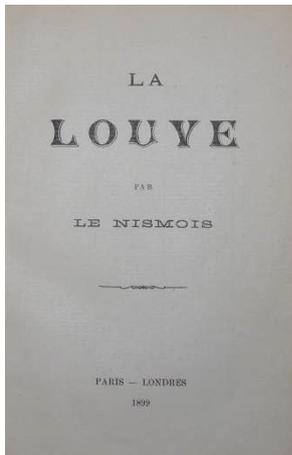
Quérard : *La France littéraire*, IV, 258 ; Quérard : *Supercheries littéraires*, I, 287, f ; Lemonnier, II, 383.
Charles Monselet : *Les Galanteries du XVIII^e siècle*. Paris, 1862, pp. 168-169.

Absence de la pièce de titre, coiffes arasées, usure aux coins, mors fendillés ; mouillure affectant le frontispice, 2 feuillets du tome I très légèrement décalés, intérieur très propre. Exemplaire modeste d'une édition cependant fort rare.

« *Edition originale clandestine* »

44. **Le Nismois [i. e. Alphonse Momas].** *La Louve*. Paris, Londres, s. n., 1899. Petit in-8°. de 186 pp., 1 f. blanc. Faux titre, bandeaux. Demi-basane orange du temps bordée d'un filet doré, dos long sobrement orné de roulettes et d'un petit fer dorés avec la date dorée en pied, pièce de titre en percaline noire, papier à la cuve marbré sur les plats, tête orange. **250 €**

Edition originale clandestine de ce roman épistolaire composé de 32 lettres.



Alphonse Momas (Paris, 1846-id. 1933), fonctionnaire à la préfecture de la Seine au début des années 1890, écrivit un très grand nombre de romans érotiques sous divers pseudonymes : « Bébé », « Clic-Clac », « L'Érotin », « Fuckwell », « Le Nismois », « Léna de Mauregard », « Camille Mireille », « Mercadette », « Pan-Pan », « Tap-Tap », « Trix », « Un journaliste du dernier siècle », « Zéphyr », et fut le plus prolifique des écrivains pornographiques des années 1890 ; dès 1915 il publia à son compte des brochures plus mystiques et ésotériques.

« *Secrets de poste, Le Carnet de Marguerite*, terminent dans *la Louve*, par une série de lettres où l'on retrouve Daniel Hollaz et Marguerite de Marvejane échangeant leurs confidences. Les deux innocentes jeunes filles du début connaissent les délices du pacte d'amour, elles sont enrégimentées dans la légion si brillante des Gérardiennes. A leur tour, elles combattent pour attirer de nouveaux amants, de nouvelles maîtresses ; l'autel de Vénus est dressé, les sexes s'unissent dans la frénésie des plaisirs voluptueux ; chaque personnage qui apparaît se détache de suite en relief, et vit dans l'âme du lecteur. Marthe de Montiersy, Laure Hollaz la Louve, entraînent, sous le joug de leurs charmes, amoureuses et amoureux. Qui ne rêverait de se joindre à leur cortège ? La fin de *La Louve* serait un regret, si on ne savait revoir dans *le Mariage de Danielle* tous les vaillants et toutes les déesses du Pacte d'amour. » (n° 106 du *Catalogue de la Maison Richard*, Paris, 1902. Réédité sous Jacques Bonhomme : *L'Art érotique*, s. l., Régine Desforges, 1970).

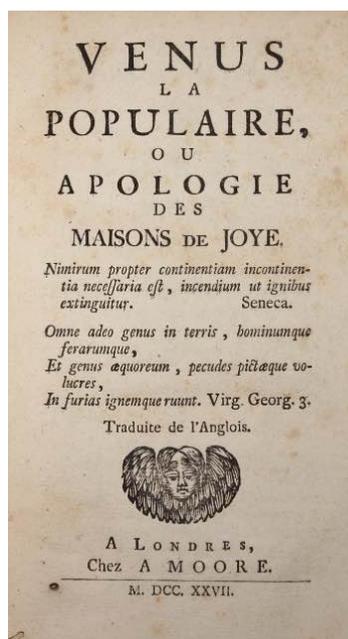
Pia, 824 ; Perceau : *Bibliographie du roman érotique*, 172.

Exemplaire en excellent état d'un ouvrage rare.

« *Un plaidoyer en faveur de la réouverture des maisons closes* »

45. [Mandeville, Bernard]. *Venus la populaire, ou apologie des maisons de joye*. Londres, A. Moore, 1727. in-8° de XII, 130 pp., 1 f. bl. Ornement typographique à la page de titre, bandeau et cul de lampe. Cartonnage crème de l'époque, titre manuscrit sur papier collé au dos. Non rogné. 900 €

Edition originale de la traduction française de *A modest defense of public stews* attribué à Bernard



Mandeville. L'ouvrage fut souvent réimprimé notamment chez Mercier, à Paris, 1796, et par Gay et Douce, à Bruxelles, en 1881. Pia ne cite que la réédition de 1869 à Bruxelles chez Carlier (*Les livres de l'enfer*, 1496).

Bernard Mandeville (Rotterdam 1670-Hackney 1733), écrivain et médecin hollandais d'expression anglaise vécut en Angleterre de 1693 à sa mort. Il est connu principalement pour son poème *La Fable des abeilles*, publié une première fois en 1705 sous le titre *The Grumbling Hive, or Knaves Turn'd Honest* et republié et commenté en 1714/1723 sous le titre *Fable of the Bees : or, Private Vices, Publick Benefits*. *Venus la populaire*, du nom d'une des trois statues de Vénus que les Thébains honoraient et qui marquait un amour déréglé, débute par une épître dédicatoire adressée ironiquement « aux membres de la Société, établie pour la réformation des mœurs » signée « Phil-Pornix. », (« l'ami des prostituées », en grec). Considérant les galanteries des philosophes antiques, l'auteur observe : « Si ces maîtres de la vertu ont témoigné tant de fragilité, que devons-nous espérer des hommes de notre siècle ? » Suit un plaidoyer en faveur de la réouverture des maisons closes fermées au milieu du XVII^e siècle à l'instigation des réformateurs comme Bucer. Souhaitant une réforme des mœurs, ces maisons, administrées, contrôlées, taxées, fournies si possible en filles étrangères, constitueraient alors un facteur puissant d'ordre et de salubrité publique, en mettant un frein à la débauche, en éradiquant la vérole, en favorisant la natalité au détriment de l'avortement, en allant même jusqu'à former d'excellents maris en déniaisant les jeunes hommes !

En fin de volume, se trouve le « *Pro Lena* » de Buchanan, adressé à Briand Vallée, en latin (pp. 122-130).

Ad Briandum Vallium Senat. burdig. pro Lena apologia est extrait de *Elegiarum liber*, Paris, Robert Estienne, 1567. Georges Buchanan (Killearn, 1506-Edimbourg, 1582), poète, dramaturge et historien écossais, s'enfuit de son pays natal après avoir écrit une satire contre les franciscains. Enseignant à Bordeaux où il fut le professeur de latin de Montaigne, il y rencontra Briand Vallée (ou Briant de la Vallée), sieur du Douhet, président au présidial de Saintes, sa patrie, puis conseiller à Bordeaux de 1527 à 1544, date de sa mort ; l'humaniste Gouvéa écrivait de lui dans une de ses épigrammes qu'il se réfugiait dans son cellier lorsqu'il y avait du tonnerre, parce qu'il pensait que dans son cellier, il n'y avait pas de Dieu. En guise de réponse, son ami Rabelais écrivit la pièce de vers *Francisci Rablæsii allusio*. Vallée était un joyeux compère, plus semblable, paraît-il, à frère Jean qu'à Panurge. Dans *Pantagruel*, ch. X, Rabelais le qualifie ainsi : « Du Douhet, le plus sçavant, le plus expert et prudent de tous les aultres... » ; « Buchanan lui a adressé en faveur d'une entremetteuse une apologie qui fait plus d'honneur à l'esprit de Buchanan qu'au caractère du président. [...] Après avoir invoqué en faveur de sa cliente les arguments d'ordre philosophique, les services rendus par les entremetteuses aux amoureux, aux maris et aux célibataires, aux dieux mêmes de la mythologie, il insinue que le « tant bon, tant vertueux, tant docte et équitable président » [(Rabelais : *Quart Livre*, XXXVII)] connaît mieux que par ouï-dire le genre de services qu'elles peuvent rendre.

“*Adde quod est levibus non impenetrabile telis
Cor tibi : sensisti tu quoque quid sit amor.
..... Quae vita animi, miserande, fuisset
Tum tibi, si fidam lena negassat opem ?
Olim tu quod eras, alios nunc esse putato.*” »

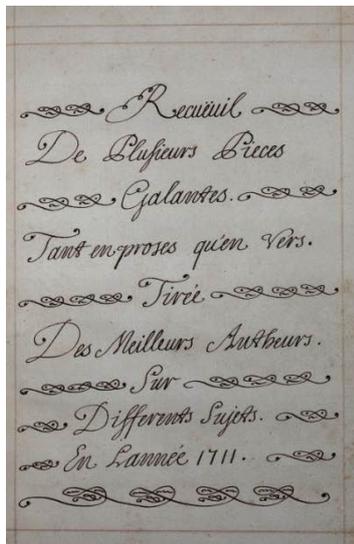
(Henri Busson : *Rationalisme dans la littérature française de la renaissance*, Paris, J. Vrin, 1957, p. 108

Barbier : *Dictionnaire des anonymes*, IV, 922 b ; Pia, 1496 ; Lemonnier, III, 1314-1315.

Plats tachés, coiffe de queue arasée. Quelques rousseurs, galerie de ver marginale sans atteinte au texte.

Elégant manuscrit illustrés de 30 fines gravures

46. [Manuscrit de pièces galantes]. *Recueil de plusieurs pièces galantes. Tant en proses qu'en vers. Tirée des meilleurs Auteurs. Sur différents sujets. En l'année 1711.* S.n., s.l., 1711. In-4° de [3] ff. bl., [2], 238 pp., [3] ff. bl. 30 gravures sur cuivre hors texte de Duflos (12), Picart, Jeaurat (9), ... Plein veau havane granité de l'époque, dos à 5 nerfs richement orné aux filets, roulettes et fers dorés, titre doré, roulettes dorées sur les coupes et les chasses, tranches rouges. 3 000 €



Le manuscrit est entièrement réglé et d'une écriture élégante parfaitement lisible. Le compilateur des pièces, « C. F. A. », a paginé l'ouvrage. Les pièces, de Rabelais à La Fontaine, d'esprit libertin, sont en grande partie extraites de l'*Elite des bons mots et des pensées choisies, recueillies avec soin des plus célèbres Auteurs, & principalement des livres en ANA* (tome II, Amsterdam, Jacques Desbordes, 1709). On trouve également, outre chansons, énigmes, épigrammes et madrigaux, la *Satire nouvelle sur l'Embaras (sic.) du pont saint Michel et plusieurs autres pièces galantes*, poème anonyme rare publié en 1709, s.l. et s.n. (Brunet, suppl., II, 595), les *Maximes d'amour* de Bussy Rabutin et les *Vers que Monsieur le Marquis de C[hevreuse] fit sur la première nuit qu'il posséda Madame de M[aintenon]* cités par le même Bussy dans son *Histoire amoureuse des Gaules*.

Après la dernière pièce, le compilateur a précisé que « Dans ce livre il y a trente estampes », gravures qu'il a numérotées 1 à 30 et paraphées. Ce sont des eaux fortes d'excellente facture, à caractère parfois libertin. A l'exception de la gravure n° 11, dans un encadrement rectangulaire, toutes ont une bordure ovale (utilisées pour décorer des couvercles de tabatières ?) Elles sont gravées par :

- **Claude Duflos** (Coucy-le-Château, 1665-Paris, 1727).

12 gravures : n° 1 : « Ces innocents plaisirs de Zéphire et de Flore », « peint par Coypel, le tableau est chez M^r le duc d'Orléans gravé par Duflos » – n° 5 à 8 : suite intitulée « Les Heures du jour » : « Le Matin » d'après La Rosalba, « Le Soir » (jeune femme en train de priser) d'après La Rosalba, « Le Midy » d'après L. Santerre, « L'après-diné » d'après La Rosalba – n° 11 : « le mépris de l'Amour pour les Richesses » d'après l'Albane, magnifique eau forte de 13x17 cm. – n° 17 : « Léda » d'après Picart, – n° 19 à 22 : suite intitulée « Les 4 saisons » : « Le Printemps », « L'Esté », « L'Automne », « L'Hyver », d'après La Rosalba (« Les Heures du jour » et « Les 4 saisons », dans une bordure ovale, font partie d'une série de 11 vignettes utilisées pour décorer des couvercles de tabatières) – n° 23 : « Lamour piqué par une Abeille... » d'après Coypel.



- **Bernard Picart** (Paris, 1673-Amsterdam, 1733). « Héritier de la tradition de Jacques Callot, il dessine avec précision et même parfois avec minutie, se laissant aller avec une certaine forme d'élégance soutenue par une vivacité technique qui annonce l'esprit du XVIII^e siècle, en particulier de Gillot et de Watteau » (Benezit, X, 871).

1 gravure : n° 16 représentant une vieille chiromancienne : « L'amour, ma belle enfant vous paraist redoutable ... » [d'après Mignard], 1705.

- **Edme Jeaurat** (Vermenton, 1688-Paris, 1738). Dès son arrivée à Paris, il fut placé chez Bernard Picart, dont il adopta le style. Dès 1715, « il pouvait se placer à côté des meilleurs burinistes de son temps. M. Crozat l'employa pour la gravure de plusieurs tableaux de sa collection [...] Son œuvre est considérable et comprend plus de cent cinquante pièces, un peu dans tous les genres, et qui méritent d'être réunies » (Benezit, VII, 508).

9 gravures : n° 2, Hébé « ... la Déesse qui verse le nectar aux Dieux », 1710 – n° 3 : « Pèlerin de l'Isles de Cithère », non signée, d'après Picart (?), à Paris chez Diacre – n° 10 : « L'Aurore », 1710 – n° 12 : « Flore s'apuiant sur l'Amour », 1710 – n° 13 : « Vénus qui choisit des Fleches », 1710 – n° 14 : « L'Aurore et Céphale », non signée et non datée, sans lieu – n° 15 : « Sirinx pour fuir ce laid satire ... » d'après Mignard, 1710 – n° 26 : « Du couvercle de sa marmite / Cette sœur faisant un miroir

/ *Couvre sa gorge qui s'irrite / D'être en prison sous un mouchoir* », non signée, non datée, chez Diacre à Paris – n° 28 : « *Dame tenant un petit verre à liqueur* » non signée, non datée, chez Diacre à Paris.

- 8 gravures anonymes dont l'auteur n'est pas identifié :

n° 4 : double gravure représentant Gorgone et Poséidon (?) et Gorgone et Amour (?) – n° 9 « *Léda* » – n° 18 sans titre représentant l'Aurore et Vénus (?) – n° 24 : double gravure représentant d'une part Amymoné et un satyre (?) et d'autre part Amymoné et Poséidon (?) – n° 25 représentant Flore et Amour (?) – n° 27 : « *Vénus dans l'Isle de Cithère* » – n° 29 et 30 : sans titre, représentant Amour apportant de la mousse à Vénus étendue (?), chez Diacre à Paris.

Ch. Le blanc : *Manuel de l'amateur d'estampes*, Paris, Jannet, 1854 ; Marcel Roux : *Inventaire du fonds français*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1931.

Usure aux coins, intérieur très frais. Bel exemplaire.

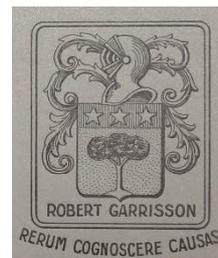
« Tiré à 81 exemplaires et condamné à la destruction »

47. **Maynard, François.** *Priapées de Maynard publiées pour la première fois d'après les manuscrits, et suivies de quelques pièces analogues du même auteur, extraites de différents recueils.* Freetown, imprimerie de la bibliomaniac society [i. e. Bruxelles, Jules Gay], 1864. in-12 de 69, [1 bl., 1, 1 bl.] pp. Ornement typographique à la p. de t., bandeaux et culs de lampe. Demi-chagrin bordeaux du temps, dos à 4 faux-nerfs avec le titre doré, papier marbré rouge sur les plats, tête dorée, gouttière non rognée. **500 €**

Première édition « tiré[e] à 81 exemplaires » (Graesse) et « condamné[e] à la destruction » (Drujon) de ce recueil de chansons à boire et de poèmes érotiques et libertins, voire blasphématoires ; Brunet, comme Cioranescu, en compte 100 exemplaires qui renferment 51 pièces inédites ; Vicaire en compte 500 exemplaires et Drujon 506. La BNF en possède 2 exemplaires sous la cote Enfer numéros 377 et 378. En 1833, François-Xavier Feller, dans son *Dictionnaire historique*, observe que ces « poésies infames, dignes d'un éternel oubli [...] n'ont pas vu le jour » (IX, p. 67) ; Jules Gay, le célèbre libraire, éditeur et bibliographe spécialisé dans la littérature galante, les publia clandestinement en 1864, « jolie et curieuse publication depuis longtemps épuisée. » (Brunet)

« François Maynard, président d'Aurillac, né à Toulouse vers 1583, mérite au jugement de Voltaire d'être compté parmi ceux qui ont annoncé le siècle de Louis XIV. Il vint fort jeune à la cour et y fut secrétaire de la reine Marguerite. En 1634 il fit un voyage à Rome à la suite de François de Noailles comte d'Ayen ambassadeur auprès du saint siège. A son retour en France Maynard se lia avec ce qu'il y avoit de plus distingué dans les lettres et se vit recherché des grands mais sa fortune n'en devint pas meilleure et ce fut pour lui un sujet inépuisable de plaintes qu'on ne peut lui pardonner qu'en faveur des bons vers qu'elles nous ont valu. Tout le monde connoît ces fameuses stances où après avoir prodigué les plus grands éloges au cardinal de Richelieu, il lui dit en parlant de François I^{er} : “ Mais s'il demande à quel emploi Tu m'as occupé dans le monde Et quel bien j'ai reçu de toi Que veux-tu que je lui réponde ? ” Ce mot cruel “ rien ” fut, dit-on, la seule réponse de Richelieu. Maynard fit un second voyage à Rome sous la régence d'Anne d'Autriche. Mais peu de temps après fatigué d'encenser en pure perte les idoles du jour, il dit adieu à Paris dans un sonnet où respire la plus noble indépendance, se retira à Aurillac et fit graver cette belle inscription sur la porte de son cabinet : “ Las d'espérer et de me plaindre Des muses, des grands et du sort, C'est ici que j attends la mort, Sans la désirer ni la craindre.” Il mourut le 28 décembre 1646 ; il avait reçu quelque temps avant sa mort un brevet de conseiller d'état. » (Pierre René Auguis : *Les poètes français, depuis le XIIe siècle jusqu'à Malherbe*, Paris, Crapelet, 1824). Académicien, Voltaire le comptait « parmi ceux qui ont annoncé le siècle de Louis XIV. Il reste de lui un assez grand nombre de vers heureux ».

Ex-libris imprimé de Robert Garrisson (1904-1994), historien et bibliophile montalbanais, contrecollé sur le contre-plat supérieur.



Cioranescu, 46 691 ; Pia, 1177. Tchermersine, VIII, 198 ; Brunet : *Manuel du libraire*, supplément, I, 991 ; Lemonnyer, III, 847 ; Vicaire, V, 630 et II, 651 ; Graesse : *Trésor de livres rares et précieux*, supplément, 421 ; Drujon : *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins de toute nature poursuivis, supprimés ou condamnés*, 328.

Très rares taches et rousseurs. Exemplaire en excellent état.

« Aux armes de Joffrey »

48. [Nogaret, François Félix]. *Le Fond du sac, ou restant des babioles de M. X***. Membre éveillé de l'Académie des Dormans. Membre éveillé de l'Académie des Dormans.* Venise, Pantalon – Phébus [i. e. Paris, Cazin], 1780. 2 volumes in-18 de VI, 204 pp. ; XVI, 199, [1] pp. Faux-titre, portrait de l'auteur à la grotesque en frontispice et 9 vignettes gravés sur cuivre (5 dans le tome I, 4 dans le tome II), bandeaux, culs de lampe. Plein veau fauve marbré de l'époque, armes sur les plats supérieurs, simple filet estampé à froid sur les plats, dos long orné de filets et de petits fers dorés en forme de fleur, pièce de titre et de tomainon en veau blond, toutes tranches vert anis, gardes singulières imprimées (motifs de pointillés rouges et de cils stylisés en vert et rouge). **520 €**



Edition originale aux armes de Joffrey dont plusieurs membres de cette famille, originaire de Vevey, dans le canton de Vaud, en Suisse, passèrent au service de la France. (« Palé de six pièces, de gueules, d'or, d'azur, de gueules, d'or et d'azur, avec en cimier : un ours issu au naturel tenant dans ses pattes un bâton d'or en pal », avec la devise *OFFERO MEUM COR* ; le graveur du fer a débuté à tort par une pièce d'azur, ce qui donne un palé de sept pièces).

Première édition d'un recueil de pièces en prose et en vers quelque peu licencieuses ; quoique ni séditeuses ni terriblement immorales, elles furent cependant clandestines. L'ouvrage fut faussement attribué au marquis de Ximenès (en réalité, M. X. est M. Xanferligote, anagramme de Felix Nogaret). L'œuvre fut réédité de nombreuses fois (1789, 1805, 1866). Il reparut sous ce titre : *le Fond du sac renouvelé, ou Bigarrures et passe-temps critiques de l'Aristénète français*, Paris, an 13 (1805), 3 vol. in-18.

Félix Nogaret (Versailles 4 novembre 1740-Paris 2 juin 1831), courtisan, bibliothécaire de la comtesse d'Artois et homme de lettres prolifique, était un auteur piquant ; ses ouvrages témoignent d'une littérature enlevée et parfois même érotique. A propos de son portrait en frontispice, voici comment l'auteur dépeint son œuvre : « Peut-être qu'à l'aspect des instruments de mort qui sortent de ma laide bouche, on sera tenté de croire que je cherche à faire peur. Il n'en est rien. Ce sabre, ces piques, ces dards mêlés de flûtes, de rabats & de quenouilles, tout cela est relatif à divers sujets que j'ai traités en différens temps : c'est mon enseigne ; on n'y voit pas moins d'instrumens de paix que d'instrumens de guerre. » (tome II, p. XIII, note 1). Michaud précise : « Ses imitations, quelquefois heureuses, de Ti-

bulle, d'Ovide, et surtout sa traduction libre d'Aristénète, qui a fait oublier celle de Lesage, lui valurent les éloges de Parny et de Palissot. Ce dernier même nous semble les avoir poussés jusqu'à l'exagération dans ses *Mémoires littéraires*. Mais Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, Laharpe, dans son *Cours de littérature*, Chénier, dans son *Tableau de la littérature française*, n'ont fait aucune mention de Félix Nogaret ; et le marquis de Langle, dans son *Nécrologe des auteurs vivants*, ne lui a consacré que ce court article, qui nous paraît assez juste, quoique sévère : « Du bon, du médiocre, du mauvais, comme dans tous les mélanges en général ; style incorrect et sans goût. On dirait que l'auteur n'écrit que pour ses amis, peu difficiles en fait de goût et de correction. » Il est néanmoins certain que Nogaret avait de l'esprit, mais il ne l'a exercé que sur des sujets frivoles, tant en prose qu'en vers. Son style, assez naturel, quelquefois piquant et souvent familier, n'est pas toujours exempt d'affectation et surtout de pédanterie. Ses écrits se font remarquer par une tendance philosophique et par trop de prétention à l'originalité qui dégénère souvent en bizarrerie. » (Michaud *Biographie Universelle*, Paris, Desplaces, 1842, tome XXXI, p. 2).

Notre édition comprend, entre autre, au tome I, le conte intitulé « Roger-bon-temps, ou les œufs cassés » (en fait le déniement d'une servante paysanne, « scène, comme dit l'auteur dans ses notes, qui paraît scandaleuse, au premier coup d'œil, [mais] qui devient édifiante pur quiconque la suit jusques au bout » (p. 50) ; se trouvent aussi le poème sur « L'origine de l'éventail » accompagné d' « examens » critiques d'autres publication sur le sujet (dont celle de J. Gay) ainsi qu'une table des pièces, une première « Lettre de Madame X*** à M. Pantalon-Phébus » et une préface dans laquelle l'auteur fustige les plagiat ; le tome II contient une deuxième « Lettre de Madame X*** » au même, un « portique qui ne mène à rien », et diverses pièces dont une anecdote comique sur l'*Encyclopédie* et les effets désastreux de son poids et de son volume (p. 25), une satire des collectionneurs (p. 127), et une allusion au préservatif : « ... de ces anneaux de *Caoutchouc*, imaginés par les Sauvages de *Quito*, pour les passer ailleurs qu'au doigt... Dieu & leurs femmes savent à quelle fin ! » (p. 126) ; la table des pièces clôt ce volume.

La prose et les vers de cet ouvrage sont parfaitement mis en valeur par les gravures de P. L. Durand, (mort vers 1780), dans le genre de Duplessi-Bertaux, typiques de la fin du XVIII^e siècle (Benezit, IV, 903). Cohen, dans son *Guide de l'amateur de livres du XVIII^e*, précise que la cazinophile Brissart-Binet les attribue à Desrais, « si le fait est vrai, ce qui est très douteux, l'artiste s'est surpassé. » M. Boissais et J. Deleplanque les attribue à Duplessi-Bertaux (*Le livre à gravures au XVIII^e siècle*, Paris, Gründ, 1948). L'une des vignettes représente un intérieur de bibliothèque avec un groupe de femmes luttant avec un grand volume in-folio (t. II, p. 13).



Cohen : *Guide de l'amateur de livres du XVIII^e*, col. 327 ; Cohen-Ricci, 752 ; Gay, II, 335-336 ; Vicaire, VI, 201 ; Cioranescu, 48 269 ; Quérard, *Supercherries littéraires*, III, 1005 ; Quérard : *La France littéraire*, VI, 439 ; Rahir, 562 ; Barbier, II, 178 ; Hoefler : *Nouvelle biographie générale*, Paris, Didot, 1864, t. XXXVIII, 194-195 ; *Tablettes biographiques des écrivains français*, Paris, Debray, 1810, II, 112. O.H.R., 766 ; Rietstap, I, 1045.

Coins légèrement émousés, intérieurs très frais. Élégante édition Cazin.

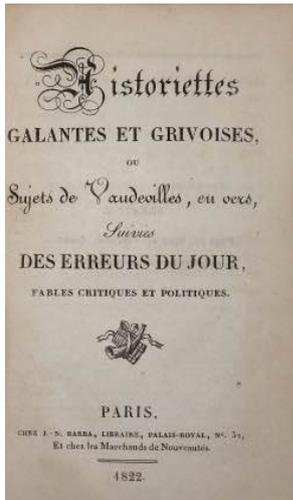
25 mars 2004 : 400 euros paris Drouot

« Les bêtes ne font-elles pas aussi de la politique ? »

49. [Révéroni Saint-Cyr, Jacques-Antoine de]. *Historiettes galantes et grivoises, ou Sujets de Vaudevilles, en vers, suivies des Erreurs du jour, fables critiques et politiques*. Paris, chez J.-N. Barba, 1822. in-12 de 219 pp. (numérotées I à IV puis 5 à 219), 1 bl., [3], 1 bl. pp. 24 lithographies anonymes hors-texte dans un style naïf, modeste ornement typographique à la p. de t. Demi-reliure basane fauve de l'époque, dos long orné d'une roulette et de filets dorés et estampés à froid, titre doré. **350 €**

Edition originale rare, rééditée par Aubry en 1858, Baillieu en 1877 et Filleul en 1878.

Jacques Antoine de Révéroni, baron de Saint-Cyr (Lyon, 1767-Paris, 1829), militaire et homme de lettres français, fut créé baron et officier de la Légion d'honneur par Napoléon, chevalier de Saint-Louis par Louis XVIII, et décoré de l'ordre du Mérite militaire de Bavière. Devenu prince de Neufchâtel et de Wagram, Berthier l'avait fait son chambellan. Mis à la retraite en 1814 avec le grade de lieutenant-colonel dans le génie, il se consacra à l'écriture. Il fut l'auteur de romans, de pièces de théâtre et d'ouvrages scientifiques. Il appartenait à la société des sciences et arts de Paris, à l'Académie de Lyon, et à d'autres sociétés et académies.



Chacune de ses *Historiette* est en forme de poème, illustré par une gravure, à l'exception du « Mari vengé » (l'ouvrage est bien complet de ses 24 gravures). L'auteur, dans sa préface, assure que ces historiettes, « petits canevas dramatiques rimés », sont vraies. Il a semblé à l'auteur des 34 fables que « l'allégorie adoucissait un peu l'âpreté du sujet et lui donnait parfois plus de piquant dans la bouche des interprètes champêtres. D'ailleurs les bêtes [...] ne font-elles pas aussi de la politique ? leur langage même ne lui est pas aussi étranger que certains publicistes et diplomates modernes pourraient le croire. » Avec erratum, préface et table.

Ex-libris gravé sur le contre-plat supérieur du Mareschal de Montéclain, en réalité Gabriel Mareschal de Bièvre, né en 1866, inspecteur des eaux et forêts, chevalier de la légion d'honneur, auteur de plusieurs ouvrages historiques. (Comte Mareschal de Bièvre, dans les *Archives de la Société française des Collectionneurs d'Ex-libris*, 1910, p. 115). (O.H.R., 575).

Lemmonyer, II, 603. Absent chez Quérard, Graesse, Brunet, Cioranescu.

Des rousseurs en marge des gravures ; charnières fendillées, accident au mors supérieur, griffures sur les plats, usures sur la coupe. L'état est cependant très convenable pour cet ouvrage rare.



Régionalisme

« De la bibliothèque du vicomte de Noailles »

50. **Piépape, Léonce de.** *Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France. Evénements diplomatiques et militaires (1279 à 1678) avec notes, pièces justificatives et documents inédits.* Paris, Champion ; Besançon, Marion, Morel & C^{ie}, s.d. [1881]. 2 vol. in-8° de xx, 483, 1 bl. pp. ; 512 pp. 1 planche dépliant h.t. au vol.1 représentant *La Franche-Comté au XVI^e siècle d'après l'Atlas de Mercator*. Demi-marquain rouge à grain long du temps, dos long orné de double filets et roulette dorés, pièce de titre et de tomaison en daim fauve marquiné ; couvertures conservées. Têtes rognées. **800 €**

Edition originale.

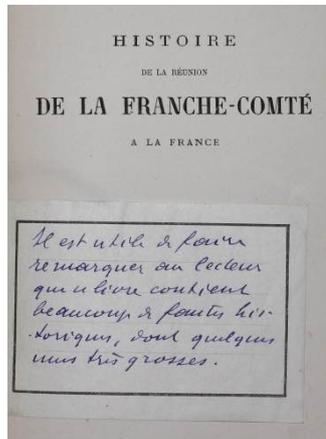
Léonce Marie Gabriel Philpin de Piépape est né le 16 mai 1840 à Langres et décède le 23 février 1925 à Piépape. Il était général de brigade, commandeur de la Légion d'Honneur.

Il présente ainsi son ouvrage : « ... ce livre n'est, à proprement parler, ni l'histoire militaire ni l'histoire politique de la Franche-Comté : c'est simplement le récit des négociations et des luttes qui, du XIII^e au XVII^e siècle, ont à différents intervalles, préparé ou retardé l'entrée de cette province frontière dans la grande patrie française, but maintes fois poursuivi, maintes fois abandonné. » (p. VI). Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Théroüanne, 1881. Avant propos et introduction, table dans chaque volume. 36 pièces justificatives dans le vol. 1 et 53 dans le vol. 2.

Le célèbre bibliothécaire Ulysse Robert accueillit favorablement l'ouvrage : « Les deux volumes que M. de Piépape a consacrés à l'histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France sont le résultat de longues et consciencieuses recherches. Les fonds d'archives de la province, les dépôts de la guerre et des affaires étrangères, les collections manuscrites de la Bibliothèque nationale, lui ont fourni quantité de documents qui n'avaient pas encore été utilisés avant lui. Des documents qu'il a tirés de ces sources et des meilleurs ouvrages imprimés, il a su faire un livre plein d'intérêt, où l'érudition ne nuit pas aux

qualités de style. Aussi l'auteur a-t-il mérité d'être couronné par l'Académie française. L'érudit, l'écrivain et le patriote méritait à tous égards cette distinction, après laquelle tout éloge est superflu. Les savants compétents trouveraient à signaler à M. de Piépape quelques erreurs de détail ; les critiques raffinés lui reprocheraient d'avoir manqué de précision dans l'indication de ses sources, de n'avoir pas suffisamment connu certains travaux récents ou d'avoir admis avec trop de confiance le témoignage d'écrivains qui ont fait de l'histoire d'après des légendes ; ces reproches ne diminueraient pas de beaucoup la valeur de son ouvrage. » (*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France...*, par L. de Piépape., Bibliothèque de l'école des chartes, 1882, vol. 43, n° 1, p. 87.) « Ces reproches » ne semblent pas si mineurs à lire

la **note manuscrite au stylo bleu sur une vignette encadrée collée sur les deux faux titres** : « *Il est utile de faire remarquer au lecteur que ce livre contient*



beaucoup de fautes historiques, dont quelques-unes très grosses. »

Ex-libris du vicomte de Noailles sur les contre-plats supérieurs.

L'exemplaire provient de la bibliothèque de Noailles-La Force conservée au Château de Perrochel (à Saint-Aubin de Locquenay) et qui s'est vendue aux enchères par Maître Fenaud au Mans Salle Wagram le 2 avril 2011. Cette bibliothèque historique avait été réunie par Amblard de Noailles (1856-1926) puis par son gendre Auguste de Caumont (1878-1961) de l'Académie française, 15^e duc de La Force.



Excellent état.

Dessin, Gravures, Livre moderne illustré

*Exemplaire non numéroté d' « une édition recherchée »,
avec une magnifique aquarelle originale de Dignimont accompagnée d'une dédicace à
Jean-Gabriel Daragnès »*

51. [Dignimont] Wilde, Oscar. *Ballade de la geôle de Reading*. Traduit par Henry-D. Davray. Préface de Pierre Mac Orlan. Illustrations de Dignimont. Paris, Librairie Marceau, 15 février 1942. In-4° de 70, [1, 1 bl.] pp., 2 ff. blancs, 7 ff. non chiffrés. Imprimé par Dumoulin sur vélin d'Arches, titre en rouge et noir, frontispice illustré en couleurs, 40 aquarelles in-texte reproduites en phototypie par Duval et coloriées par Reynal, dont 6 en pleine page, suite de 7 gravures en noir reliées à la fin de l'ouvrage. Plein chagrin fauve janséniste de l'époque ; couverture et dos conservés. 900 €

« Une édition recherchée » (Carteret).

Cet exemplaire non numéroté, l'un des 172 tirés, avec une suite en noir des hors-textes, présente en tête d'ouvrage une magnifique aquarelle originale de Dignimont accompagnée d'une dédicace à Jean-Gabriel Daragnès dont l'ex-libris gravé sur bois est contrecollé au verso de la 1^{ère} page de garde : « à Jean Gabriel Daragnès, à mon cher vieux Gab en lui demandant pardon d'avoir eu le culot de refaire cette "Ballade" après lui, avec toute ma vieille et fidèle amitié, Dignimont 1942 » (la dédicace est rognée court). Dignimont fait bien sûr allusion à l'édition de cet ouvrage paru à Paris, chez Léon Pichon, en 1917, et illustré par Daragnès de 28 gravures sur bois.

André Dignimont (Paris, 1891-id., 1965), peintre, graveur, fut étroitement mêlé aux milieux littéraires de son temps, et illustra des journaux tels que *Le Rire* ou *Le Crapouillot*. Il a beaucoup représenté le monde des « mauvais garçons et des filles de mauvaise vie ». Il se situe par là dans la continuité du travail des naturalistes. Francis Carco, dont Dignimont illustra ses *Nuits de Paris*, a ainsi souligné avec enthousiasme « un art si proche du sien ». Il illustra également Mirbeau, Louÿs, Mac Orlan, et Colette qui le présente ainsi : « Quand je veux me trouver seule à seul avec vous, j'écarte poliment vos acrobates, vos matelots et vos sous-officiers à la bouche en cerise, je dis pardon à votre doux bétails féminin, je tourne à l'angle d'une maison vide dont la persienne bat, paisiblement tachée de sang, et je vous rencontre penché sur un cul-de-lampe fleuri – cœurs de Jeanette, narcisses et ancolies mêlées (n'oublions pas le myosotis !) que vous peignez soigneux, ému et rêveur comme une ancienne jeune fille ». Son ami Jean-Gabriel Daragnès (Bordeaux, 1886-Paris, 1950) figure parmi les meilleurs illustrateurs d'ouvrages de littérature illustrée de la première moitié du vingtième siècle.

Dignimont et Daragnès ont collaboré à l'édition de *Jours de Gloire. Histoire de la libération de Paris*. Paris, Lambusier, s.d. [1945]

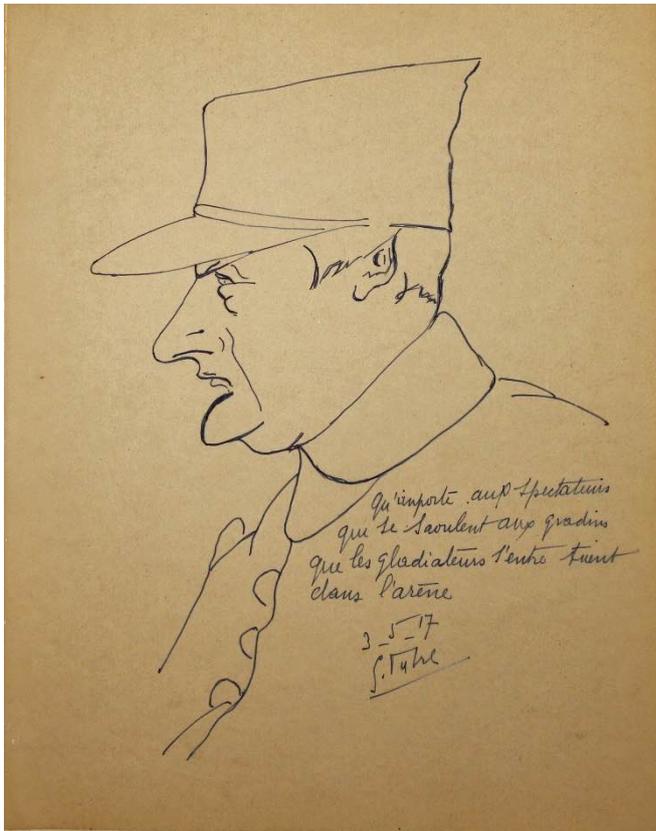


Luc Monod : *Manuel de l'amateur de livres illustrés modernes 1875-1975*, p. 1651 ; Carteret : *Le trésor du bibliophile. Livres illustrés modernes 1875 à 1945*, t. V, p. 206.

Infimes épidermures et frottements à la reliure, très bel exemplaire.

Magnifique témoignage de la guerre de 14-18, laissé par le célèbre acteur Saturnin Fabre

52. **Fabre, Saturnin.** [*Album manuscrit, souvenirs de guerre 14-18*]. [Savy, dans l'Aisne], 3 au 5 mai 1917. 20 feuilles libres (28 x 22,5 cm.) de papier calque insérées dans un cahier aux pages cartonnées muettes (32 x 24 cm.). Une préface manuscrite, *Notre table de mess* représentant un sympathique browning braqué face aux lignes, et 18 portraits chargés à l'encre bleue nuit puis noire (certains ayant conservé leur esquisse au crayon gris) accompagnés d'un court commentaire ; toutes les pages sont signées et datées de l'auteur (à l'exception de la préface seulement signée et légèrement postérieure). Broché, couverture cartonnée bleu ciel muette. **1 800 €**



Saturnin Fabre (Sens, 1884-Montgeron, 1961), acteur, l'un des plus singuliers seconds rôles du cinéma français d'avant et d'après-guerre, avait sans doute l'intention de publier ce petit album ; il note dans son émouvante préface : « Tu goûtes aujourd'hui les joies et le repos de la paix : tu souris en feuilletant notre petit album de guerre ; Veuille m'excuser, mon cher frère d'arme, de n'avoir su peindre l'auréole de souffrance et de gloire qui t'illuminait et confonds-moi de n'avoir pensé qu'à dénaturer tes traits à l'époque même où tu as été tant grandi par les événements. » Tous ces militaires croqués sont probablement du 121 R.I., compagnons d'arme et de repas de Fabre qui a représenté la table du mess avec l'emplacement marqué de chacun : *Grosmangin, Normand, Kollen, Henry, Bertrand, Mas, Trinel, Fabre, Verdoy, Lasson, Cusenier, Bally, Valaz, Ricaud, Rousseau, Moine, Javouhey, Camels*. A noter que le 8^{ème} portrait, magnifique, est un auto-portrait avec le texte suivant : « *Qu'importe aux spectateurs qui se saoulent aux gradins que les gladiateurs s'entre tuent dans l'arène. 3-5-17* », texte révélateur du sentiment de l'auteur alors que de graves mutineries se déclarent dans l'armée française suite à l'échec de l'offensive du chemin des Dames ; ce commentaire trouvera un écho dans son ouvrage auto-biographique la *Douche*

écossaise publié chez Fournier Valdes en 1948 : « Les gladiateurs s'entr'égorgent dans l'arène. Les spectateurs rient. Pourquoi les gladiateurs n'égorgeraient-ils pas les spectateurs ?... » (p. 170). En mai-juin 1917, le 121 R.I. est à Savy dans l'Aisne ; il participera à la bataille de Verdun en août 1917 puis sera engagé dans l'Argonne.

La finesse du trait, d'une rare qualité, est soutenue par des textes truculents (« *Il est marron ce garçon-là, mais la raison en est simple et je vais t'en donner l'explication.* »), humoristiques (« *Après tant d'emmerdement, j'en arrive à me demander si je dois rester avec ma femme.* » ou « *Et lorsqu'on lui demande un mandat, il répond je n'ai même pas le mandat d'amener l'amant d'Amanda.* »), et même politiques (« *Evidemment tu estimes que nous pouvons arriver à une renaissance de la République* »).

Saturnin Fabre a été peu loquace sur ses souvenirs de guerre : « Nous étions des brutes. Les brutes n'ont pas de souvenirs... » écrit-il dans la *Douche écossaise* ; notre album en est un témoignage d'autant plus précieux.

Quelques infimes et rares taches, couverture insolée. Document rare et émouvant en excellent état.

« Recueil de fines gravures du XVI^e siècle »

53. [Borcht, Peter van der - Crispinus van der Broeck]. [Recueil de gravures sur *les Mystères et miracles de Notre Seigneur Jésus-Christ.*] S. l., s. n., s.d. [1571]. Petit in-4° (20,5 x 12 cm.) de 3 ff. bl., 16 gravures en eau-forte et taille douce de 11,5 x 7,5 cm et contre-collées sur recto de papier vergé, 1 f. bl. ; non paginé, non folioté. Demi-chagrin tabac du XIX^e, dos à 5 faux nerfs orné de roulettes dorées et de doubles filets estampés à froid, titre doré au dos, tranches rouges. **550 €**

Il s'agit des gravures XXXV à L (sur LXXI) extraites de l'édition princeps de *Humanae salutis monumenta. B. Ariae Montani Studio constructa et decantata*. Anvers, Plantin, 1571, in-8°. Dans l'ouvrage de Montanus, des odes latines sont imprimées au recto des gravures ; chaque ode de Montanus est illustrée par une gravure pleine page en regard, celle-ci légendée d'une devise et surmontée d'un verset biblique ; dans notre recueil, seules les gravures sont réunies. Les gravures représentent : n° 1 : « L'annonciation » (non monogrammée) ; n° 2 : « La Visitation » (monogrammée *PB* et *PH*) ; n° 3 : « La naissance de Jean-Baptiste » (monogrammée *IRW* et *PB*) ; n° 4 : « La nativité » (monogrammée *PB* et *PH*) ; n° 5 : « La circoncision » (non monogrammée) ; n° 6 : « l'Adoration des Mages » (monogrammée *IHW* et *PB*) ; n° 7 : « la Fuite en Egypte » (monogrammée *IHW* et *PB*) ; n° 8 : « Jésus dans le temple parmi les docteurs » (monogrammée *Crisp[inus Van der Broeck]* et *ADB*) ; n° 9 : « le prêche de Jean le Baptiste » (monogrammée *IRW* et *PB*) ; n° 10 : « Baptême du Christ dans le Jourdin » (monogrammée *PB* et *IW*) ; n° 11 : « La tentation » (monogrammée *IRW* et *PB*) ; n° 12 : « les noces de Cana » (monogrammée *PB* et *IHW* 157[0]) ; n° 13 : « Jésus prêchant » (monogrammée *PB* et *ADB*) ; n° 14 : « La multiplication des pains » (monogrammée *IHW* et *PB*) ; n° 15 : « résurrection de Lazare » (monogrammée *PB* et *PH*) ; n° 16 : « Jésus dépêche ses apôtres » (monogrammée *IRW* et *PB*).



A l'exception des gravures n° 1 et n° 5, non monogrammée, (de van der Borcht ?) toutes, sauf la n° 8, sont d'après Peter van der Borcht (*PB*), gravées par Johan ou Hiéronymus Wierix (*I.H.W* ou *I. R. W.* ou *W.H.*) pour les n° 3, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 14, 16, par Pierre Huys (*PH*) pour les n° 2, 4, 15, et par Abraham de Bruyn (*ADB*) pour la n° 13 ; quant à la gravure n° 8, elle est d'Abraham de Bruyn d'après Crispinus van der Broeck, probablement son parent par alliance.

Crispinus van der Broeck ou Paludanus (Malines vers 1524-mort entre 1588et 1591), peintre flamand de compositions religieuses, graveur, dessinateur, fut l'élève de Frans Floris vers 1555, puis maître à Anvers. Il est probable qu'il voyagea en Italie, car il fut compagnon de la Confrérie des

Romanistes, qui n'admettait parmi ses membres que des artistes ayant été à Rome. Il épousa vers 1555 Barbara de Bruyne, et en 1557, acquitta son droit d'issue à Malines. Il reçut le 19 mai le droit de cité à Anvers. En 1584, il s'établit à Middelbourg, mais dut revenir à Anvers, sous la menace de confiscation des biens faite par la magistrature anversoise à tout citoyen qui abandonnait la ville. Il eut pour élève, à Anvers, Nicolas Ficet en 1577, Henri de Ruit en 1584 et Pierre van de Wal en 1588. (Benezit, II, 831).- **Peter van der Borcht** (1545-1608), peintre de sujets religieux, graveur, dessinateur, travaillait à Malines et à Anvers (Benezit, II, 556).

Abraham de Bruyn (Anvers 1540-Cologne(?) 1587), peintre de sujets religieux et de portraits, graveur, alla à Cologne vers 1577 et revint à Anvers en 1580. En 1581, il était bourgeois d'Anvers et y travailla pour Plantin. Il avait également une activité d'éditeur (Benezit, II, 910). – **Pierre Huys** ou Huys ou Hus (Anvers vers 1519-id. 1584) est un peintre flamand de sujets religieux, scènes de genre, graveur et illustrateur. Maître à Anvers en 1545. En tant que graveur, il travailla chez Plantin et illustra les *Judices* de Valverde, les *Emblemata poetica* de Sambucus et une *Bible Royale* en 1566 (Benezit, VII, 297). Ses estampes sont « dures avec les extrémités très négligées et cependant **recherchées par les amateurs parce qu'elles sont d'une grande propreté de burin** » (Franz Brulliot : *Dictionnaire des monogrammes, marques figurées, lettres initiales...*, I, 107). – **Hieronymus Wierix** (Anvers vers 1553-id. 1619), dessinateur et graveur. On croit qu'il fut l'élève de son frère Johan dont il imita le style, le peu de différence d'âge permettant de supposer que, instruits à une source commune, il y eut plutôt collaboration des deux frères. Leur exécution est si semblable qu'il est parfois presque impossible de distinguer avec sûreté l'œuvre de chacun. A cette similitude de travail, s'ajoutent des monogrammes prêtant à confusion. Hieronymus a surtout gravé des sujets de dévotion, des allégories, des saints, des Pères del'église. Nombre de ces estampes sont gravées d'après ses dessins. – **Johan Wierix** (Anvers vers 1549- ?). On ne sait qui fut son maître. Comme ses frères Anthonie et Hieronymus, il forma son style par l'étude de Dürer dont il copia avec une exactitude remarquable plusieurs estampes. Il se servit du burin avec un brio remarquable et fut un dessinateur expérimenté. (Benezit, XIV, 598-599). *Humanae salutis monumenta* de Montanus éditée en 1571 par Plantin est un des plus beaux livres d'emblèmes qui soit, l'une des productions les plus recherchées de l'éditeur flamand ; c'est le premier travail illustré de Montanus, qui sera chargé par Philippe II d'Espagne de l'édition de la Bible polyglotte envisagée par Christophe Plantin, imprimée en 1572, la « polyglotte de Plantin », l'une des plus célèbres bibles de la contre-réforme. Témoignage de l'influence du maniérisme italien, les magnifiques gravures de l'*Humanae salutis monumenta* sont d'un réalisme remarquable rendu par une maîtrise magistrale du trait et par un souci exceptionnel du détail.

Dans l'édition de Plantin, la gravure n° 16 est située avant la n° 14. Malgré un léger défaut au contre-collage (pliuere) à l'extrême gauche en queue de la gravure n° 14, les gravures sont en excellent état.

